

Henry MAISONNEUVE

La faute de Jeanne

Le livre où la famille Lecoutre est au cœur de l'intrigue

Maisonneuve H. (1895) - *La faute de Jeanne*. Paris : Plon, Nourrit et Cie.

Version numérique 2019
L'étonnante histoire des Lecoutres

Première partie

I

Le jour baissait, un jour tiède de printemps. Dans les nombreux jardins de Tréguier, des bruissements d'ailes filaient, avec de petits cris assoupis, comme des voix chuchotées, sous les feuilles nouvelles, humides de brume. Les cloches des communautés, sur des tons différents, dans la quiétude du soir, avaient chanté leur *Angelus* avec des vibrations mourantes qui ajoutaient à l'aspect paisible de la petite ville dévote et vieille, pleine de chapelles et de couvents.

Les rues étaient vides. Les dernières splendeurs du crépuscule, au-dessus des toits assombris, dans un ciel terni et doux, s'effaçaient peu à peu. A l'entrée de la rue Neuve, auprès de la place, l'hôtel de l'Europe commençait à s'éclairer de lumières pales, dans le demi-jour : vieille hôtellerie de province, sans prétention, vaste, noire, massive.

D'une salle s'élevait le bruit des billes entrechoquées du billard.

– Mon Dieu ! il est près de huit heures ! murmura l'hôtesse, Mme Troadic.

Et elle se tourmentait. La voiture qui amenait les voyageurs de Guingamp n'arrivait pas. Les pensionnaires allaient se mettre à table et exiger qu'on les servît.

Près de la cuisine s'étendait la salle à manger, longue pièce à boiseries grisâtres, souillée par la poussière, la fumée des lampes et les éclaboussures des lavages, pleine de cette vague odeur de mangeaille particulière aux tables d'hôte. Auprès de la cheminée, dans le coin le moins froid, étaient rangés les couverts des pensionnaires : un petit rentier, le père Fichant, un brigadier de gendarmerie, un lieutenant des douanes et un commis à pied des contributions indirectes.

Ils étaient servi par Legoff, mal bâti, chétif, expression douceuse et fausse, valet à tout faire, qui subissait avec une indifférence goguenarde les plaisanteries de ces messieurs. On attendait un voyageur, le nouveau médecin, un événement. On racontait que le vieux Guillou était très vexé de voir venir un confrère. Huit jours avant, le jeune docteur Demerre, ancien chirurgien de marine, avait écrit de Cherbourg au pharmacien, M. Gimblot, pour lui demander des renseignements sur la place laissée vacante par la mort d'un des deux médecins, M. Vidal, survenue depuis peu, et lui avait annoncé qu'il se fixait à Tréguier.

Un bruit de roues approcha. Mme Troadic, qui attendait à la porte de la rue avec impatience, poussa un soupir de soulagement et appela Legoff pour qu'il apportât la lanterne. La voiture s'était arrêtée auprès du portail, dans la cour ; les deux chevaux maigres, la tête basse, semblaient dormir debout et agitaient faiblement leurs grelots, sous la main qui les dételaient.

M. Demerre mit pied à terre dans la cour crottée et noire.

– Par ici, monsieur, dit l’hôtesse, tenant le fanal, qui allongea sur le sol un carré de lumière vague et mouvante, où s’apercevaient les croupes fumantes des chevaux et une mue placée contre le mur, avec des poulets endormis, la peau blanche de leurs paupières abaissée sur leurs yeux ronds.

Les jambes engourdis, le cerveau encore plein du bruit des roues et de la danse aigre des grelots, subitement interrompus, Demerre, à qui ce silence brusque semblait étrange, suivit Mme Troadic dans la salle à manger, où il s’assit loin des pensionnaires, ce qui le fit soupçonner déjà de fierté.

Son arrivée apporta un malaise. On l’observait, on parlait bas. Il touchait à la trentaine, robuste, brun, nerveux, de taille moyenne, la figure virile, le front large, l’air calme, un peu triste. Il mangea de bon appétit, sans paraître remarquer l’attention curieuse dont il était l’objet.

Il se retira de bonne heure dans sa chambre. Cette petite ville entrevue au milieu de la nuit, ces visages inconnus flottaient dans son cerveau. Il songeait avec préoccupation à son début dans ce pays. Et il rêvait à ses lointains voyages à travers les mers. Il se prenait à regretter la marine ; peut-être eût-il mieux fait d’y rester. Il s’endormit avec la sensation d’être couché dans son ancienne cabine.

Dès la pointe du jour, pressé de quitter sa chambre banale, il se leva : il avait hâte de voir la ville. Il descendit sur la place. Elle était déserte à cette heure, les boutiquiers retiraient leurs volets. A gauche, des maisons, très anciennes, à boutiques noires, à petites fenêtres, penchaient leurs façades qui surplombaient, barrées de poutrelles. Une ruelle sombre les coupait, comme une fente. Un terre plein, planté d’arbres maigres et bordé d’un parapet, s’étendait au milieu des pavés pointus. A droite, une fontaine en pierres noircies déversait son eau claire, avec un bruit chantant.

Au fond de la place, dominant tout, donnant à cette ville son caractère antique et clérical, se dressait la vieille cathédrale, brune, irrégulière, avec ses tours, ses gargouilles, ses meurtrières, sa flèche élancée, dans un ciel pâle de printemps.

Demerre, en flânant, descendit à droite, par la rue Saint-André et la Grande Rue. Il se trouva sur les quais. La rivière coulait dans un lit vaseux, léchant les flancs goudronnés de quelques bateaux, goélettes et chasse-marées, sloops chargés de pierres de l’île-Grande, barques dragueuses de sable, qui entrecroisaient leurs amarres. De tout cela montaient des odeurs de goudron, de vase, de goémon et de sable, qui se confondaient. Sur les quais vides, des douaniers faisaient leur promenade ennuyée et lente, devant leurs guérites.

Il dut subir la corvée des visites. Il se présenta chez le pharmacien, le maire, le curé, le supérieur du petit séminaire, à l’hôpital, chez les Augustines, les Ursulines, les notaires, le receveur de l’enregistrement, les employés des douanes, des contributions indirectes ; M. et Mme Leprudois, gros épiciers de la place ; M. de Trévoy, président du cercle. Rue Stanco, il fut reçu par Mme Bossan, qui le présenta à ses filles et l’invita à revenir souvent.

Son collègue, M. Guillou, lui fit grise mine, se montra gêné, froid, les lèvres pincées de jalousie. Fatigué, ennuyé de toutes ces visites, il consulta son carnet. Il lui restait à voir la famille Lecoutre, dans sa propriété de Traurosan, un peu en

dehors de la ville. Un gamin, qu'il questionna, lui montra le chemin. Il suivit la rue Colveste, descendit la rue Saint-François jusqu'à la rivière, dont il remonta la rive, à l'entrée du pont, par un petit chemin. A gauche, ce chemin tournait et longeait les grands murs d'un jardin drapés de lierre. Une longue charmille et des massifs dépassaient les chaperons. Demerre se trouva devant une grille. Il sonna ; un domestique, à mine d'ancien marin, lui ouvrit.

Il traversa de beaux jardins ombreux, entretenus avec goût. La maison était vaste, simple, irrégulière. avec un grand toit d'ardoises un peu rouillé, bien encadré par des ormes et des chênes. Introduit dans un salon dont l'ameublement, les fauteuils en tapisserie, les portraits noircis révélaient une large aisance et une antique bourgeoisie intelligente. Demerre fut reçu par un vieux monsieur de bonne mine, grand, maigre, l'air d'un brave homme. Son accueil affable et discret contrastait avec la curiosité provinciale rencontrée dans la plupart des salons de la petite ville. Il dit, après quelques instants d'entretien :

– Je vais vous présenter à mes filles. Je crois qu'elles sont ici. Et il le fit passer dans une autre partie des jardins, qui s'étendaient en amphithéâtre, s'abaissant jusqu'à la rivière. Ils descendirent des escaliers, entre de grands vases de terre cuite qui débordaient de jasmins. Au bas des jardins, derrière des carrés de framboisiers, un rideau de noisetiers frissonnait, contre un mur peu élevé, au bord de l'eau, avec quelques hauts peupliers. Parmi les framboisiers, l'allée conduisait à un lavoir couvert et à une maison à buée. La porte était restée ouverte ; des éclats de rire s'en élevaient.

Le lavoir avançait son toit large et bas au-dessus de la rivière, où un escalier de pierre plongeait ses dernières marches verdies. A un anneau scellé dans le mur un bateau était attaché par une chaîne. Au fond de la cale la pluie avait amassé une petite nappe d'eau miroitante, où quelques feuilles tombées des noisetiers nageaient. A côté, planté sur la berge et allongeant ses racines chevelues dans la rivière, un énorme saule penchait ses rameaux lourds et en trempait le bout dans les eaux noires. Des insectes aquatiques y ramaient de leurs pattes fines, avec des mouvements saccadés. Une échappée de soleil pénétrait sous le lavoir et chauffait les dalles, où se mouvaient des ombres vagues de feuilles avec les reflets ondulants de la rivière, au murmure fuyant et doux. Une jeune fille blonde, les traits agréables. bien bâtie, un joli sourire et de beaux yeux, était fort occupée, les manches relevées sur ses bras fermes et ronds, à baigner un petit chien, moitié bichon, moitié griffon, qui, la queue basse et l'œil piteux, subissait cette opération en grelottant.

Elle était agenouillée sur une marche. A côté d'elle, une jeune fille, presque une fillette, brune, le regard vif, le nez légèrement busqué, riait en regardant le chien. Le poil collé, ahuri, les yeux à fleur de tête, ruisselant et maigre, il se cramponnait des pattes de devant au bras de sa maîtresse et soufflait de peur.

– Assez ! tu lui fais mal ! dit une troisième jeune fille, plus âgée, qui ressemblait à M. Lecoutre.

Petite, elle avait des cheveux châtons, avec des traits un peu anguleux. Elle était assise sur un banc de jardin, auprès d'une cuve à lessive. L'arrivée brusque des deux hommes déconcerta ces demoiselles. Le chien, lâché, s'enfuit, se secoua, fit claquer ses oreilles et lança des gerbes de gouttelettes sur les jambes

de Demerre.

M. Lecoutre présenta le visiteur.

Et, lui montrant la jeune personne qui avait baigné le chien :

– Ma fille Françoise. Puis il désigna du regard la jeune fille plus âgée, assise auprès de la cuve :

– Ma fille Anna.

Se retournant vers la jeune fille brune :

– Et voici ma nièce, Mlle Vedre.

Les deux plus jeunes ne paraissaient pas timides. Elles causèrent avec Demerre sur un ton ouvert, presque familier, comme s'ils se fussent déjà connus. On parla du pays, de ses sites, des plaisirs qu'il pouvait offrir. On avait quitté le lavoir et on se promenait le long des noisetiers, dont le rideau, troué ça et là, mettait sur le sol des taches jaunes de soleil, qui remontaient sur les promeneurs au passage. Friquet, accroupi à prudente distance, se léchait, toujours grelottant.

Le sable de l'allée craqua, l'on vit s'approcher un jeune homme aux grands traits, allongés, tourmentés, le nez fort et droit, le regard hardi. Maurice de Frémat, ami de la famille. M. Lecoutre lui présenta le nouveau médecin.

– D'ailleurs, j'espère que vous ferez bientôt plus ample connaissance. Jeudi prochain, vous le savez, Frémat, vous êtes des nôtres... Et vous aussi, monsieur Demerre, vous voudrez bien nous faire le plaisir de venir à là petite soirée que nous donnons jeudi.

Le nouveau médecin remercia, accepta et prit congé.

Cette maison hospitalière, cet intérieur sympathique, qui lui était si aimablement ouvert, lui faisait oublier les impressions désagréables et rebutantes qu'il avait éprouvées ailleurs, et, en s'éloignant, Il emportait le souvenir de cette belle fille aux bras nus qui baignait son chien.

II

C'était une ancienne famille, ces Lecoutre, une famille de marins. Le père et le grand père du propriétaire actuel de Traurosan avaient servi dans la marine de l'État ; lui même avait été capitaine de frégate, il était retraité depuis quelques années. A l'Ile Bourbon, il avait épousé une Anglaise, Nelly Dungall, fille d'un officier supérieur de l'armée des Indes. Elle était morte jeune, après lui avoir donné deux enfants, Anna, puis Françoise. Sérieuse et dévouée, l'aînée lut la seconde mère de sa sœur. Timide, beaucoup d'ordre, méticuleuse même, s'effaçant, aimant un peu ses aises, elle semblait née vieille fille, sans manquer de cœur.

Les deux demoiselles Lecoutre étaient riches : leur cousine, Jeanne, pauvre ; de là, parfois, chez celle-ci quelque amertume, une secrète jalousie, une susceptibilité mal réprimée, bien qu'elle aimât ses parents et fût traitée à Traurosan sur le pied de la plus complète égalité avec Françoise et Anna. Sa mère avait fait un mariage d'inclination en épousant M. Vedre, très séduisant, musicien, compositeur distingué, tempérament nerveux et passionné dont avait hérité son enfant. Lui et sa femme étaient morts, sans laisser de fortune. Jeanne, leur fille unique, à dix ans fut recueillie par son oncle et tuteur, M. Lecoutre.

Le jeudi, Demerre se rendit à la soirée de Traurosan, rêvant à cette jolie Françoise qui avait fait sur lui une impression assez vive.

Au salon se voyaient déjà quelques invités. Demerre y reconnut Mme Bossan. Encore très élégante à son âge, aimant le monde, elle habillait ses filles Eugénie et Blanche à la dernière mode, leur cherchait des toilettes piquantes et excentriques, les étalait de salon en salon comme des produits à vendre, les excitait à plaire aux jeunes gens riches par tous les moyens. Blanche s'était même assez fort compromise avec un enseigne qui devait l'épouser et l'avait abandonnée, devenu lieutenant de vaisseau. Elle avait un minois chiffonné, était gentille, ne songeait qu'à s'amuser et à pêcher un mari, suivant les conseils maternels.

A côté de Françoise se trouvait une petite vieille, proprette, ratatinée, Mlle Eudoxie Ravel, fille d'un chirurgien de la Grande Armée. Elle avait dû être jolie : figure falote, plissée de rides, flétrie comme une vieille pomme bien conservée dans une armoire. Très remuante, toujours en mouvement, dos voûté, petits yeux encore vifs, menton mâchonnant qui se rapetissait sur les gencives vides. Encore beaucoup de cheveux, presque noirs, voix aigrette, un peu cassée, se croyant presque jeune malgré ses quatre vingts ans. Elle se souvenait d'avoir, dans son enfance, vu passer Napoléon 1er, pendant une revue, à Paris.

Elle aimait la société des jeunes. Ayant tout juste de quoi vivre, elle supportait gaiement la pauvreté et travaillait encore, avec ses vieux yeux, à coudre de grosses chemises que des communautés lui commandaient par charité. Depuis sept ou huit ans seulement, elle ne brodait plus, mais elle pouvait toujours lire sans lunettes.

Elle habitait seule une maison isolée, à plus d'une lieue de la ville, au bord de la rivière. Elle se complaisait à rappeler ses souvenirs, à revivre dans le passé, vieille entourée de vieilleries. Elle jouait de la guitare et, en grattant les cordes, chantait des romances rococo, d'une petite voix cassée d'épinette. Amie de la famille Lecoutre, Françoise et Anna veillaient à ce que, sur la fin de sa vie, elle ne manquât de rien, par des cadeaux ingénieux et délicats, pieuses supercheries pour ne point blesser la dignité de la pauvre vieille.

Fière de son grand âge, au lieu de le cacher, elle aimait à s'en vanter avec une sorte de coquetterie. Elle avait cette indulgence des vieilles gens qui ont beaucoup vu d'événements passer et de printemps reverdir. Le bruit courait qu'elle avait eu une passion malheureuse comme Blanche Bossan. Un officier, après avoir été sur le point de l'épouser, quitta le pays pour se marier à une femme plus riche. Blanche avait déjà oublié sa mésaventure : elle, disait on, se souvenait. Parfois, sous sa gaieté de conscience saine, on eût découvert un fond de mélancolie résignée.

M. Lecoutre, qui était assis auprès de la cheminée, se leva et alla au-devant de Demerre. Le salon était tendu d'une belle tapisserie à personnages, de teinte passée et moelleuse. Dans ce cadre sévère et respectable, Française paraissait plus fraîche. Assise dans un fauteuil à dos carré, les mains sur les genoux, jouant avec un bracelet, les jambes un peu allongées gracieusement, elle laissait voir, sous l'ourlet de sa jupe, ses pieds croisés. Elle répondit au salut de Demerre par une légère et jolie inclination de tête, avec son petit sourire, indéfinissable et charmant.

Mme Bossan lui serra la main comme une vieille connaissance et s'empara de lui tout de suite. – Cher docteur, il faudra que je vous consulte, car, vous savez, vous êtes mon médecin... Blanche, qui a d'ailleurs une santé excellente, a parfois des migraines.

Blanche fit la moue. Elle se tenait devant Demerre, qu'elle regardait dans les yeux avec coquetterie, d'un air hardi et rieur, montrant ses dents qu'elle avait bien rangées.

Elle dit avec une petite mine suppliante :
– Vous ne me ferez pas de mal !

Trois jeunes messieurs entrèrent : Philippe Vautrier, grand blond, ne portant que la moustache, assez joli garçon, fils d'un riche négociant en grain ; Olivier de Kerméroëuil, gros, nonchalant, apathique ; puis Maurice de Frémat, que Demerre avait déjà vu lors de sa première visite à Traurosan. Apparenté à toute la noblesse du pays, dépensant beaucoup, menant joyeuse vie, il était de Rennes et passait la moitié de l'année à Tréguier, chez sa tante, Mlle Ursule Kerloët, vieille demoiselle égoïste et avare, qui boitait légèrement et habitait, rue de la Chantrerie, un hôtel, ancienne propriété des évêques.

La famille de Trévoy au complet fit son entrée : M. de Trévoy, gros homme

coloré et aimable, sa femme de mine maussade, leur fils Georges et leurs trois filles Valentine, Elisabeth et Léonie.

Les jeunes gens commencèrent leur sauterie. Le grand salon s'emplissait de mouvement et de bruit ; le bourdonnement des voix devenait plus vif, les éventails voletaient, soufflant, sous leurs battements, les parfums des toilettes. Une fenêtre fut ouverte, et l'air frais du jardin entra, sentant les lilas ; il agitait doucement les rideaux, effarait les bougies. Blanche Bossan, entre deux valse, avait accaparé dans un angle Vautrier et Frémat, à qui elle racontait des riens, avec de jolis mouvements, de petits rires perlés et des œillades.

Demerre valsa trois fois avec Françoise, ému comme un collégien de sentir contre lui, sous la pression caressante de sa main, la taille ronde de cette jolie fille.

III

Demerre fréquenta beaucoup la famille Lecoutre. qui l'avait si cordialement accueilli. Il avait parfois une timidité singulière pour un homme de sa profession, qui avait couru le monde et s'était trouvé en contact avec tant de gens. On eût dit qu'une tristesse soudaine, un souvenir douloureux et grave le saisissait. Il avait alors l'air embarrassé, le trouble d'un homme qui se fût senti dans une situation fausse. Tantôt plein de confiance et d'abandon pour ses nouveaux amis, il se laissait aller à la pente de son caractère cordial et franc, racontait sa vie errante, ses sentiments, ses impressions, heureux de pouvoir s'épancher. Puis, replié sur lui, même, il avait des silences bizarres, des humeurs mélancoliques, inexplicables, sans aucun motif apparent.

M. Lecoutre pensait qu'à sa famille, dont il ne parlait jamais, devait se rapporter quelque souvenir pénible qui, en ces instants, lui revenait. On avait remarqué qu'avec un malaise étrange, quand la conversation semblait le ramener vers son enfance et lui rappeler ses parents, il se hâtait d'en détourner le cours. A Traurosan on était trop discret et bienveillant pour lui montrer une curiosité embarrassante et ne respecter point sa réserve.

Très touché de cet accueil, il s'était abandonné au charme de ces relations, bientôt intimes. Avec Mlles Lecoutre et leur cousine, enchantées de lui montrer leur pays, il avait visité le beau vieux cloître, grave, plein d'herbes, les bords de la rivière et le joli bois de l'Evêché, d'où l'on voyait passer des barques chargées de sable ou de goémons aux rubans couleur de bronze. Des femmes, en capotes de paille à lacets noirs, se penchaient sur les rames. On s'asseyait sous les beaux arbres, qui répandaient une ombre coupée de clartés mouvantes, à teintes vagues de vitraux, une ombre d'église plus douce et plus fraîche que celle qui tombait des voûtes de la cathédrale. Friquet courait et jappait sur la mousse, se roulant dans des creux, parmi les feuilles pourrissantes du dernier hiver. Ce fut dans ce bois que Demerre, pour la première fois, sentit qu'il aimait Françoise.

Il en éprouva une tristesse, comme un pressentiment douloureux, pensant que trop d'obstacles les séparaient. Et pourtant, il n'eut point la force de cesser des relations dangereuses, qui pouvaient lui causer des déchirements profonds. Sans vouloir envisager l'avenir, il jouissait du présent, tout au plaisir, parfois mélancolique, de fréquenter celle qu'il aimait déjà d'un amour si pénétrant et qui ne devait pas être à lui. Il se promit d'être raisonnable, de se contenir toujours, comme si, quand une passion remplit le cœur, on pouvait répondre de soi.

Il avait loué une maison rue Saint-André et s'était pourvu d'une domestique,

Marthe, ancienne servante de curé, vieille fille assez renfrognée, très honnête.

Sa clientèle se forma vite. Son rival, M. Guillou, en était dévoré de jalousie. D'une brusquerie affectée, visant à l'originalité, figure vulgaire, longs cheveux graissant le collet de sa redingote, il portait des chapeaux excentriques à larges bords, comme s'il avait eu peur qu'on ne remarquât pas assez que sa tête était celle d'un imbécile.

A Traurosan, l'on s'occupait beaucoup du nouveau médecin. Comme on le comparait à Frémat, Anna dit : – Je trouve M. Demerre mieux, plus sérieux, plus simple.

– Tiens ! Tiens ! voyez de quoi se mêle miss Grognon ! s'écria Françoise.

Anna rougit. Jeanne protesta vivement.

– Il faut n'avoir pas de goût ! Frémat est beaucoup mieux sous tous les rapports. N'est-ce pas, Françoise ?

– Je ne sais pas. répondit-elle nonchalamment, en caressant Friquet, qui venait de sauter sur ses genoux, où il s'était établi en rond, son museau poilu enfoui entre ses pattes.

Mlle Ravel, elle même, s'intéressait fort au jeune médecin. Pendant une de ses visites à ses amis de Traurosan, elle leur dit :

– A propos, j'ai un bon ami, M. Demerre, que j'ai consulté l'autre jour. Nous sommes au mieux. . . Ne bavardez pas, petites. . . Il m'a promis qu'il viendrait me voir. . . Il m'a demandé la faveur de soigner, à titre purement amical, la fille d'un ancien confrère. C'est très gentil, n'est-ce pas ? Il a obstinément refusé le prix de sa consultation. C'est dommage que mon boucher ne me serve pas aussi à titre gracieux ; il est vrai que mon père n'a pas été tout à fait son confrère, bien qu'il ait taillé pas mal de chair après Lutzen. . . Je crois que ce jeune homme me fait la cour. Tâchez de ne pas me l'enlever ! . . .

Demerre, à son insu, fit une autre conquête.

Depuis quelques jours, M. et Mme Leprudois avaient chez eux leur nièce, Mlle Geneviève Goardur, riche héritière, fille unique, une *pénères*, comme l'on dit en Basse-Bretagne. Son père et sa mère appartenaient à des familles de campagnards. M. Goardur, ancien notaire, s'était retiré avec les siens dans un domaine moitié ferme, moitié maison de campagne, à deux lieues de la ville.

Mlle Goardur était venue passer quelque temps à Tréguier. Les Leprudois tâchèrent de la distraire et la produisirent beaucoup, fiers de leur nièce. Mais, en la promenant, M. Leprudois contracta un gros rhume et dut garder la chambre. Comme il était oppressé, l'épicier, fort douillet, craignit une fluxion de poitrine. On disait le nouveau médecin très capable ; il avait l'attrait de la nouveauté ; malgré les dénigrements jaloux des Guillou, il était déjà employé par les principales familles. M. Leprudois le fit appeler.

Demerre fut introduit au salon, où, dans leurs cadres, de chaque côté de la cheminée, les portraits de M. et Mme Leprudois, sérieux et raides, se regardaient.

Mlle Geneviève Goardur était une bonne grosse fille, fraîche, un peu trop rose comme une vierge de village, pas trop mal faite, assez jolie au demeurant, bien que d'un type peu distingué. Elle portait une robe de soie mauve à gros bouquets roses, tendue sur sa gorge dodue. A sa main rouge et potelée brillaient des bagues. Elle brodait dans l'embrasement d'une fenêtre quand Demerre entra au

salon. Elle parut très embarrassée et répondit à son salut avec gaucherie. Dans son trouble, elle se piqua un doigt.

– Mon oncle est malade. . . Si vous voulez bien monter, je vais vous conduire. . .

Et elle le mena à sa chambre.

Couché dans un grand lit en acajou, M. Leprudois était très dolent. Il s'affectait beaucoup, se croyait un poumon attaqué, étudiait ses crachats. Sa femme l'avait abreuvé de tisanes. A côté de lui une tasse fumait avec une senteur fade. L'air abattu, enfoui sous ses couvertures jusqu'au menton, il ne montrait que sa grosse figure rouge et suante, pouparde sous le bonnet de nuit.

Il dit d'une voix languissante, avec un regard inquiet :

– Ça ne va pas bien du tout. . .

Au bout de quelques jours pourtant il fut complètement rétabli. Pendant toute son indisposition sa nièce s'était montrée pour lui très attentionnée, lui avait tenu compagnie, lui lisant son journal, suçant ses tisanes. Elle était presque toujours dans sa chambre aux heures où le docteur arrivait.

– Cette pauvre Geneviève, disait son oncle, elle n'aura pas eu beaucoup de plaisir chez nous, elle qui y était venue pour se distraire.

Aussi, quand il fut guéri, voulut-il donner un grand dîner en son honneur. Un soir, il s'en occupait avec sa femme, dans la salle à manger, tandis que le garçon de magasin fermait les volets de la boutique.

Il réunirait chez lui les autorités locales, le maire, le curé, les adjoints. Le jour était fixé, les invitations faites.

– Et M. Demerre, est-ce qu'il viendra ?

demanda timidement Geneviève, qui, de puis quelques instants, méditait cette question.

– Je l'ai invité, répondit l'épicier. Il s'est excusé, il n'est pas libre ce jour là.

– Il va bien à Traurosan, fit observer Mme Leprudois. Il est peut être trop fier pour venir chez nous. . .

Son mari protesta :

– Moi, je trouve que c'est un jeune homme très poli. . . Qu'il ait des empêchements, c'est bien possible. . .

Geneviève, qui avait paru désappointée en apprenant que le docteur ne serait pas du dîner, n'osa soutenir son oncle, dont elle partageait les sympathies ; mais elle se montra pour lui plus douce et plus gentille. Elle voulut l'accompagner quand il sortit, avec l'espoir secret qu'on rencontrerait le jeune médecin. Indirectement elle ramenait la conversation vers lui, puis se taisait et écoutait avec un intérêt très vif.

Le soir du dîner, elle et sa tante mirent elles mêmes le couvert et plièrent les serviettes en bonnet d'évêque. M. le curé Mouessin entra avec son bréviaire à couverture de drap, brodée par une vieille demoiselle ; puis la receveuse des postes, Mme Jominet, et quelques autres convives avec un courtier, M. Pellard, qui apprit une grande nouvelle. Ce fut le sujet de toutes les conversations.

Des exclamations de surprise s'élevaient, des convives hochaient la tête avec des mines dédaigneuses et graves ; d'autres riaient, amusés, comme d'une histoire gaillarde. Le nouveau médecin, M. Demerre, n'était qu'un bâtard ; il portait

le nom de sa mère, une fille perdue, qui l'avait élevé et lui avait donné de l'instruction.

M. Pellard jouissait de l'importance momentanée que lui prêta cette nouvelle. De tous côtés on l'interrogeait. Les faits étaient positifs ; il les tenait d'un correspondant commercial, très sûr, qui habitait Cherbourg, mais qu'il ne pouvait nommer.

– Vous comprenez, par discrétion. . .

Et tout le monde approuvait sa réserve.

Vers la fin du dîner, le décorum observé d'abord se relâchait. Au milieu du bruit, Mlle Goardur restait songeuse, un peu triste, pétrissant de la mie de pain sur la nappe, d'un air distrait.

Pendant que les langues méchantes le déchiraient, Demerre, dans son cabriolet, paisiblement, au milieu de la nuit, revenait de courir la campagne. Il avait vu de pauvres paysans attendant la mort avec cette résignation mélancolique et calme du laboureur. En route, il avait été appelé dans une chaumière, auprès d'une fille enceinte. Elle avait réveillé en lui des souvenirs pénibles, qui flottaient devant ses regards, tandis que, sous le ciel obscur, le cabriolet roulait sur la chaussée pierreuse, au trot allongé du cheval. La lueur jaune des lanternes promenait de chaque côté son cône lumineux sur les talus noirs, hérissés d'ajoncs.

Il se revoyait enfant, avec une femme très triste qui était sa mère. Elle était de Brest, d'une famille honnête et pauvre ; le père de son enfant, un lieutenant de vaisseau, mort au Sénégal.

Cachant sa honte, elle était partie avec son fils pour Cherbourg. Deux ans plus tard, sa mère mourut sans avoir voulu la revoir. Julie Demerre hérita d'elle une petite rente sur l'Etat, qu'elle vendit afin de payer l'instruction de son enfant. Cette pauvre fille, déchue et faible, fut une mère admirable. Cette maternité pleine de dévouement et de sacrifices la réhabilita un peu à ses propres yeux, sinon aux yeux du monde. Son fils n'avait point besoin de cela pour lui pardonner : il l'aimait.

A Cherbourg, afin qu'il n'eût point à rougir, elle se donnait pour la veuve d'un marin. Néanmoins son secret y fut découvert avec le temps. Elle avait monté un petit atelier de couture. Son fils, lui aussi, travaillait, en enfant pauvre et sérieux qui veut obtenir vite son gagne pain et n'être à charge à personne. Externe au collège, il avait fait de bonnes études. Reçu chirurgien de marine, envoyé en Cochinchine, puis au Gabon, il donnait à sa mère la moitié de sa solde. Lui et elle s'aimaient d'une tendresse profonde de pauvres gens qui ont travaillé et souffert ensemble.

Enfin la fortune sembla leur sourire. L'atelier de couture avait prospéré peu à peu. Un oncle, percepteur, fier d'avoir vu Demerre réussir, bien qu'il ne l'eût jamais soutenu de son vivant, était mort en lui léguant quinze cents francs de rente. Mais la santé de Mme Demerre s'altéra, minée par tant de privations et de fatigues. Son fils vint se fixer près d'elle, ne voulant pas laisser à d'autres le devoir de la soigner. Comme il arrive souvent dans la vie, quand elle eût pu enfin être heureuse et jouir de son enfant, elle mourut. Son existence avait été triste et obscure, son dévouement caché. Seul, peut être, son fils la pleura.

Et en roulant au milieu de la campagne ténébreuse il faisait revivre ce passé. Il se revoyait, le soir travaillant dans un coin de l'atelier, à la lumière tranquille d'une petite lampe, tandis que, à côté, sa mère et ses apprenties cousaient en silence pour ne pas le distraire.

Puis il se revit seul, la tête dans les mains, le cœur gonflé, près du foyer éteint, dans la maison où la mort avait passé, emportant tout ce qu'il avait de plus cher au monde.

Après la mort de sa mère, il avait voyagé encore deux ans; mais las enfin de sa vie errante, aimant la campagne et une existence plus occupée, il avait définitivement quitté la marine pour se fixer à Tréguier.

IV

La place était animée ce matin-là. C'était jour de marché, une *sabotée* continue martelait le pavé; la rumeur de la foule couvrait le bruit de la fontaine. Devant les échoppes de la cathédrale, les paysannes examinaient des fouets ou de gros souliers à clous, minutieusement. Une odeur aigre de graisse montait des réchauds de la marchande de friture. Les boutiques du pharmacien et des drapiers ne désemplissaient pas. Et dans celle des Leprudois, des femmes, avec des paniers garnis de cuir, grands et carrés comme des coffres, suivies de petites filles habillées en grandes personnes et de petits garçons à cache-nez bleus et à manches trop longues, leurs figures rondes bridées par l'élastique de leurs chapeaux, marchandaient une morue, ou un paquet de chandelles pendant des heures pour gagner deux sous.

Des charrettes vides étaient alignées, les brancards à terre. De pesantes juments de labour mâchaient leur avoine paisiblement dans les cours des auberges, où, autour de cafés à l'eau-de-vie, se pressaient les gens de campagne dégingandés et lourds : pèle-mêle de coiffes, de châles croisés sur des poitrines plates, d'habits noirs à queue qui font ressortir les tournures gauches, les bras ballants, les corps déhanchés. Les visages étaient rudes; une langue rude bourdonnait, mêlée aux meuglements des vaches et aux grognements des porcs qui, vautrés sur la place, fouillaient avec gloutonnerie les immondices de leurs groins lénifiants. Les sacs de blé et de pommes de terre se dressaient, tassés les uns contre les autres. Des poulets, la crête écarlate, effarés, les pattes liées, s'agitaient sur les pavés avec de brusques battements d'ailes, à côté de veaux, liés aussi, qui passaient leurs langues rugueuses sur leurs mufles humides, poussaient de longs meuglements de détresse, puis retombaient dans un silence farouche de bêtes résignées. Au milieu de la foule, dans un coin, très entourés, un chanteur aveugle et sa femme criaient, d'une voix dolente, en breton, une complainte sur quelque naufrage ou quelque assassinat.

Mme Jominet baissait son nez pointu sur les mottes de beurre, qu'elle goûtait avec la tête d'une épingle. Vivement elle se retourna; elle venait d'apercevoir Françoise Lecoutre. Son père l'accompagnait; elle passa tout près de la receveuse des postes, sans la saluer.

Mme Jominet dit à l'oreille de Mme Gimblot, qui achetait des légumes :

– Tenez, elle se dirige, ma foi, tout droit, sans se cacher, vers la maison de ce bâtard de médecin. En voilà du propre!...

La maison de Demerre était pleine de gens de la campagne venus pour le

consulter. Dans la salle d'attente, pièce assez vaste, les paysans se pressaient, figures sérieuses de gens inquiets, souffrant en silence. On parlait bas comme à la porte d'un confessionnal. Un marin, en camisole de laine bleue tricotée, un bras en écharpe, roulait une chique sous sa joue gonflée et, de temps à autre, lançait sur le plancher un jet de salive brune. Une femme tenait doucement sur ses genoux un enfant souffreteux et dolent, l'air languissant avec sa petite figure brûlée, entourée de ouate. On entendait des toux creuses, pénibles. Un gros garçon de ferme, qui voulait être saigné, ayant des vertiges, était entré dans la cuisine et avait pris tranquillement, entre ses doigts, des tisons du foyer pour allumer sa pipe, qu'il aspirait à courtes bouffées sifflantes, tandis que Marthe, mécontente d'être dérangée, faisait chanter un roux au fond d'une casserole, dont l'odeur forte se répandait par toute la maison.

Françoise en obtint un tour de faveur ; elle n'avait, affirma t-elle, qu'un mot à dire à M. Demerre. Marthe les introduisit, elle et son père, dans le salon. La jeune fille lui recommanda :

– Taisez-lui mon nom. Dites lui qu'une dame malade, très pressée, a besoin de lui parler sur-le-champ, seulement quelques minutes.

La vieille figure ridée de Marthe se plissa sous un rire muet. Se cachant dans le coin le plus sombre et faisant asseoir son père derrière un bahut, Françoise attendit.

Un bruit de pas pressés s'approcha dans le corridor. Elle déroba son visage sous son mouchoir, comme si elle eût eu une rage de dents ou eût essuyé des larmes. Demerre s'avança et s'inclina de l'air sérieux et indécis dont on salue une dame inconnue.

N'en pouvant plus, elle se mit à rire. Il resta interdit, tandis qu'elle lui expliquait l'objet de sa visite matinale. Son père, Anna, Jeanne et Frémat allaient faire une promenade en bateau ; puis on irait chez Mlle Ravel. Demerre fit en souriant un geste désespéré.

– Et mes clients... ?

– Expédiez les. Il n'est que huit heures. Nous vous attendons... Marthe, si de nouveaux clients viennent tout à l'heure demander votre «Monsieur», vous leur répondrez qu'il a été appelé par une dame très malade... Une heure plus tard, il se rendait à Traurosan. On était prêt à partir. Jeanne avait posé sur ses cheveux noirs un béret blanc ; elle ressemblait à un jeune canotier. Elle pria Frémat de baisser par derrière son grand col carré et rabattu de matelot qui se relevait. Avec lui elle avait une familiarité de camarade, elle rôdait autour de lui, le taquinait, voulait qu'il s'occupât d'elle. Elle le boudait brusquement pour les motifs les plus futiles, même souvent sans qu'on pût en deviner la cause.

Il lui parlait comme à une enfant qui joue encore à la poupée et se plaisait à l'agacer. Parfois, quand elle voulait être sérieuse, elle était piquée d'être traitée ainsi et non en femme, comme ses cousines. Une sourde jalousie s'éveillait dans son cœur, surtout contre Françoise. Elle les aurait bien battus en ces moments-là, elle et lui.

On descendit au lavoir, on monta dans le bateau. Les branches frôleuses du grand saule raclèrent le bordage et faillirent décoiffer ces demoiselles. On remonta le courant. La rivière miroitait ; le soleil, déjà ardent, chauffait les bor-

dages, qu'on sentait brûlants sous la main. De chaque côté les rives vertes et boisées fuyaient. On glissait mollement au bruit de l'eau, coupé par le craquement régulier des tolets et la cadence rythmée des rames, qui soulevaient, après chaque plongeon, une pluie de gouttelettes sonores. Des vaches, le long des prairies, levaient, un instant, avec lenteur, leurs mufles, pour regarder les promeneurs de leurs yeux graves.

On traversa l'ombre que projetaient sur la rivière les beaux vieux arbres du Bileau, qui trempent dans l'eau leurs racines déchaussées, mêlant la houle aérienne de leurs feuilles au murmure du courant. Perchés à leurs cimes, des hérons replièrent leurs longs cols et s'envolèrent à lents coups d'ailes.

Les rives se resserraient ; les collines s'escarpaient couvertes de landes et de broussailles, avec des bouquets de hêtres et de petits chênes tordus, ébranchés. Le bateau aborda la berge, à un endroit herbu, semé de primevères et de marguerites. Le printemps avait fleuri ce tapis d'herbes de ses bouquets sauvages. Les crosses tendres des fougères se déployaient, étalant au soleil les fines découpures, encore fripées, de leurs feuilles.

Le bateau fut amarré aux branches d'un saule. Françoise avait suivi Frémat à l'écart. Ils pêchaient avec la même ligne, penchés sur une petite échancrure de la rive tapissée de roseaux, parlant bas, épiant les goujons, qui glissaient silencieux, avec des ondulations légères. Par fois un reflet d'argent brillait, et le bouchon flottant s'enfonçait, secoué, décrivant à la surface de petites rides. Frémat et Françoise semblaient vouloir s'isoler ; mais Jeanne les rejoignit auprès d'un taillis où l'on avait pratiqué une coupe. Des fagots étaient empilés dans un coin. L'on respirait une odeur d'herbage et de mousse humides.

– Venez déjeuner, cria M. Lecoutre.

Demerre paraissait un peu triste. Anna causait avec lui, le questionnait sur ses voyages et l'écoutait avec intérêt. Jeanne poussa du coude Françoise à la dérobée, et se penchant à son oreille :

– Regarde... Miss Grognon se lance avec le docteur.

Il était plus de midi ; le soleil chauffait très fort la lande et les prés, pleins du chant grêle des grillons. Par un petit chemin, on gravit le coteau, vers la demeure de Mlle Ravel. Appuyée au bras de Frémat, Françoise avait pris les devants. Parfois ils disparaissaient un instant au tournant du chemin, derrière les arbres. Le médecin avait offert son bras à Anna.

M. Lecoutre fit observer :

– Nous sommes le groupe des gens sérieux.

– C'est pourquoi je rejoins les autres, dit Jeanne en courant.

Dans une vallée peu profonde s'élevait une maison, un pignon tourné vers le coteau, l'autre donnant sur le chemin. Elle était entourée d'un jardin assez long, en partie cerné de murs. Une haie vive complétait la clôture. A travers ses jours on apercevait un bout de jardin, avec ses hautes bordures de buis. Le site était désert ; la maison, noircie par les pluies d'hiver, avait un aspect vieillot. Des pariétaires croissaient sur le chaperon des murs ; la peinture des portes et des volets déjetés s'écaillait.

– Ce n'est pas prudent à Mlle Ravel d'habiter ici, toute seule, à son âge, dit M. Lecoutre. Elle pourrait tomber malade et rester sans secours.

Mais elle tenait à cette maison où son père était mort. Françoise avait agité une petite sonnette enrouée à pied de biche. On attendit quelques instants ; des sabots firent craquer le sable de l'allée, et Mlle Ravel, toujours proprette, un peu voûtée, avec ses petits yeux noirs, très vifs, et son allure sautillante de vieille pie, vint ouvrir la porte du jardin.

– Bonjour, jeunesse. Vous sentez le printemps.

Le logis de Mlle Ravel lui ressemblait ; ce cadre lui convenait. Elle introduisit les visiteurs dans un salon garni de meubles Empire. Des armoires s'échappait une odeur de fruitier bien tenu. La cheminée était ornée d'un buste noirci de Napoléon et d'une pendule en cuivre doré avec une Bellone sur son char. La tapisserie était grise, à grandes raies d'un gris plus sombre. Dans un cadre de bois noir, une peinture à la gouache montrait une jeune fille fort gentille, les cheveux bouclés, la robe serrée à la grecque, la taille sous les aisselles.

– C'est mon portrait, dit Mlle Ravel avec une sorte de coquetterie rétrospective. Ne trouvez-vous pas que j'ai un peu vieilli ?

Les chaises avaient des dossiers en forme de lyre. Un baromètre terni était accroché en face de la fenêtre. Quatre fauteuils en velours d'Utrecht, très durs, à bras d'acajou arrondis en cols de cygnes, étaient rangés autour de la cheminée.

Une bibliothèque vitrée renfermait quelques bouquins de chirurgie, un dictionnaire médical, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, souvenirs du père ; des ouvrages de littérature, à antiques reliures en veau, *Télémaque*, *Gil Blas*, le *Tableau de Paris*, la *Princesse de Adpes*, *Clèves*, *Clarisse Harlowe*, *Paméla*, le *Manteau Vert*, *Silvio Pellico*, les *Fiancés*, de Manzoni, la *Clef des Songes*, et des romans de chevalerie, comme *Ivanhoe*. Mlle Eudoxie regardait Walter Scott comme un auteur très moderne.

Elle appelait sa maison un ermitage, parlait de coudrette et d'herbette, avait un recueil de vieilles chansons galantes, écrites par son grand-père sur du papier grenu avec des plumes d'oie. Auprès de la fenêtre, d'où l'on voyait, à travers des vitres épaisses et verdâtres, s'agiter faiblement les poiriers du jardin, se dressait un perchoir où un perroquet octogénaire, appelé Sylvandre, semblait rêver, en philosophe, aux choses qu'il avait vu passer. Dans un angle, sur un tabouret de tapisserie représentant des bergers, était étendue une guitare, à côté de cartons à musique. La petite vieille avait ôté ses sabots qui claquaient sur les dalles, et elle trottait au milieu de tout cela, en pantoufles de prunelle.

– Sylvandre, fit-elle en se tournant vers son perroquet, voyons, dis quelque chose de galant à ces demoiselles.

– Vive l'empereur ! grasseya le perroquet d'un air décidé, de sa voix métallique, sifflante, en laissant voir sa langue épaisse.

Puis il se replongea dans un silence obstiné ; mais comme on ne faisait plus attention à lui, il pencha sa grosse tête, regarda de côté les visiteurs de ses yeux ronds, et se mit à chantonner d'un ton strident : « Ah ! qu'il est doux d'aimer Sylvie ». Il n'allait pas plus loin ; au bout de la phrase, il recommençait.

– C'est mon fidèle compagnon dans cette solitude, reprit la petite vieille avec un léger soupir. Nous nous comprenons. . . Il est pour moi comme le perroquet de Robinson, dit-elle en caressant doucement la tête du vénérable oiseau.

Françoise réclama :

– Mais, Mademoiselle, vous nous aviez promis de nous chanter quelque chose. . .

– Tout ce que vous voudrez, mes enfants. Je me plais à chanter mes vieilles chansons. Elles me rappellent mon jeune temps, ça remue les souvenirs. . . Asseyez-vous là, docteur. . . Vous savez que je vous aime beaucoup. J’avais prié ces demoiselles de ne pas vous le dire pour qu’elles vous le rapportassent.

Elle déclara qu’il ressemblait d’une façon étonnante à un jeune aide-chirurgien de son père. mort d’une maladie de poitrine contractée à Dresde. Tout en bavardant, elle avait pris sa guitare jaunâtre, à filets noirs. Après en avoir tourné les clefs avec de petits craquements, elle allongea l’instrument, et, dans une pose autrefois gracieuse, elle chanta, d’une petite voix cassée d’épinette, mais douce encore, en s’accompagnant, avec des *plens*, *plins* de guitare : «Fleuve du Tage, je fuis tes bords heureux. . . »

Demerre trouvait touchante celle pauvre vieille qui vivait là, seule avec ses vieux souvenirs. Et pendant qu’elle chantait ses romances rococo, de sa voix usée, flétrie comme son visage, il songeait à cette histoire d’amours malheureuses qu’on lui avait contée. Il lui semblait entendre, dans ce chant vieillot, une plainte douce et lointaine qui l’émouvait.

– Attendez, dit Mlle Eudoxie, puisqu’il y a ici plusieurs coquettes, je vais vous chanter une romance de circonstance, *Aurélius*, où il est question de la coquette Lesbie. Ecoutez bien, Jeanne et Françoise.

Et elle commença, après avoir un peu toussé pour éclaircir sa voix légèrement chevrotante.

Aurélius, ami tendre et fidèle,
 Dans mon exil ne m’accompagnez pas.
 Un sort plus doux à Rome vous appelle (*bis*).
 Ne fuyez pas un séjour plein d’appâts (*bis*).
 A me servir l’amitié vous convie.
 Quand vous irez à l’hôtel de Vénus,
 Vous y verrez la coquette Lesbie (*bis*).
 Dites-lui bien que je ne l’aime plus (*bis*).

.
 Ah ! mon ami, que Lesbie est ingrate,
 Comme elle insulte aux cœurs qu’elle a vaincus.

Plus loin, Il était parlé d’infidèle et de trépas. Elle soupira le dernier couplet, songeant peut-être au capitaine qui l’avait abandonnée.

Dites-lui bien qu’enfin je me dégage ;
 Que de l’amour j’ai reconnu l’abus,
 Mais cachez bien surtout à la volage (*bis*).
 Que je ne sais si je ne l’aime plus (*bis*).

– C’est très moral, cette romance, dit Mlle Eudoxie Mon vieil ami. l’abbé de Kermogily. m’en a demandé une copie la dernière fois qu’il m’est venu voir. Il me

rend visite de temps à autre ; mais il ne loge jamais chez moi, vous comprenez, à cause du monde. . .

On la regarda pour voir si elle plaisantait ; elle parlait sérieusement : cette vieille parfois oubliait son âge, dans la fuite insensible des années.

Les visiteurs prirent congé et redescendirent la colline. Il commençait à faire nuit quand on remonta en bateau. On s'abandonna au fil de la rivière, sans bruit, glissant entre ses rives brumeuses. Dans cette demi-obscurité et ce silence de la nuit qui tombait, le murmure de l'eau paraissait plus grave et plus profond, le frémissement des peupliers plus triste. Quelques étoiles s'allumaient au dessus de l'horizon perdu dans le noir. Une fraîcheur pénétrante montait de la rivière avec la brume. Françoise s'était enveloppée dans son châle. Demerre était songeur ; la tête appuyée sur le coude, il regardait fuir l'eau sombre. Elle vint s'asseoir auprès de lui doucement.

– Vous rêvez ?

Il répondit :

– Je pensais à Mlle Ravel. J'aime cette pauvre vieille. Sa destinée me semble mélancolique. . .

Un silence se fit ; les conversations languissaient, comme assoupies par le calme rêveur de la nuit. Françoise reprit d'un ton sérieux :

– Je partage votre sympathie. Je l'aime beaucoup.

Elle resta auprès de lui. Son châle moelleux et tiède paraissait à Demerre quelque chose de son corps, de sa peau douce ; il le caressa à la dérobée, rempli d'une émotion troublante à la fois délicieuse et triste, qui le rendit silencieux. Un instant, se penchant pour tremper ses doigts écartés dans les eaux glissantes et froides, elle s'appuya sur lui familièrement. A l'autre bout du bateau, Frémat, à son tour, semblait d'humeur morose.

Ce soir-là, quand Françoise monta à sa chambre, Anna la retint sur le palier. Elles étaient seules ; en sœur aînée, de son ton posé de fille raisonnable, elle lui adressa quelques remontrances :

– Tu es trop coquette, je t'assure. Tu feras si bien que M. Demerre s'éprendra de toi.

– Et après ? . . .

– Il ne faut pas, vois-tu, te jouer des sentiments d'un honnête homme en paraissant l'encourager par caprice. Si M. de Frémat, qui te recherche beaucoup, est ton préféré, ne te moques pas de M. Demerre. . .

– Bonsoir. . . Tu me fais bâiller. Tu as une voix de prédicateur qui m'endort.

Rapidement, elle lui mit sous le nez la flamme de sa bougie pour lui imposer silence, et elle se retira dans sa chambre en riant.

V

En rentrant, Demerre, comme d'habitude avant de se coucher, ouvrit sa boîte aux lettres. Il en retira des journaux et de ces nombreux prospectus qu'on envoie aux médecins pour leur recommander un nouvel appareil ou de nouvelles pilules. Il en rompit les bandes nonchalamment en montant l'escalier. Dans sa chambre, Il s'aperçut que parmi ces papiers se trouvait une lettre. Elle était sans signature et ainsi conçue :

«Vous n'avez pas besoin de faire tant d'embarras. Tout le monde sait ce qu'était votre mère, une fille perdue. Cessez d'aspirer à la main d'une des riches Mlles Lecoutre. Votre présomption ridicule serait punie. On vous conseille d'être plus humble à l'avenir».

Il frémit d'Indignation à ces insultes ignobles. Comment y avait il des gens assez vils pour reprocher à un fils le malheur de sa mère, lancer cette boue en se cachant ? Dans sa colère, il eût voulu les fouler aux pieds, ces lâches. Et il se demandait qui avait pu lui porter ce coup. Un instant ses soupçons s'égarèrent sur M. Guillou, que sa clientèle abandonnait. Mais non, c'était trop odieux, il n'en était point capable. Il se prenait à soupçonner tout le monde, vaguement, avec angoisse.

La rougeur de la honte lui montait au front à la pensée qu'à Traurosan l'on savait son malheur, qu'on le dédaignait peut-être ou éprouvait pour lui une humiliante pitié. On avait deviné, dans le public, qu'il aimait Françoise ! Comme on devait se railler de sa présomption ! Peut être Françoise avait-elle reçu, elle aussi, une lettre anonyme, où on le calomniait et lui prêtait ces calculs vils.

Dans les rues, à présent, il lui semblait qu'on le regardait avec une curiosité malveillante, qu'on chuchotait sur son passage. Sa susceptibilité ombrageuse lui fit voir des intentions offensantes où il n'y en avait point. Il se révoltait contre le préjugé qui le frappait. Il s'en voulait, à lui-même, de ne pas être plus indifférent, de ne pas mépriser davantage ces insultes basses. Pour-quoi se préoccuper de l'opinion de gens qui ne méritaient que son dédain ?

Il s'absorba davantage dans l'exercice de son métier et cessa ses visites à Traurosan. Cette honte qu'on voulait lui imposer le rendit plus fier. Sa conscience s'indignait. Son attitude devint parfois presque hautaine. Il bravait ses ennemis inconnus. Et cependant il lui manquait le stoïcisme que lui prêchait sa raison. Il souffrait.

Le dimanche soir, les habitués de Traurosan s'y réunissaient pour prendre le thé. Les jeunes gens causaient, faisaient de la musique, projetaient des prome-

nades. Autrefois, très exact à ces réunions, Demerre, depuis deux semaines, ne s'y était pas rendu. Une de ces soirées venait de finir, les amis étaient partis, M. Lecoutre monté dans sa chambre. Restées au salon, les jeunes filles, avant de se coucher, rangeaient leurs morceaux de musique et soufflaient les bougies. Le salon à présent semblait triste, avec ses fauteuils vides. Sur la table de jeu les fiches étaient éparses. Le lustre, à demi éteint, éclairait d'une lumière assoupie cette grande pièce aux tapisseries fauves, comme de vieux tableaux roussis, où des figures de chasseurs antiques se détachaient vaguement. Ces demoiselles éprouvaient cette lassitude et ce besoin de silence qu'on ressent après avoir beaucoup causé dans un salon plein de la gaieté des bougies. Montée sur un tabouret, frôlant des aralias, Françoise soufflait les appliques près de la glace haute, en biseau, dont la tache claire s'assombrissait, ternie comme un lac sous de froides clartés lunaires.

– C'est singulier que M. Demerre ne soit pas venu ce soir, fit observer Anna en fermant le piano.

– Je m'en moque, répartit Françoise, comme si on lui eût adressé un reproche.

– Quelle mouche le pique ? dit Jeanne, car il boude, c'est visible.

– Eh bien, qu'il boude ! reprit Françoise d'un ton agacé. Nous n'avons rien fait pour le blesser ; tant pis pour lui s'il a un mauvais caractère.

A Traurosan, l'on vivait loin des commérages et l'on ignorait encore quelle était la naissance du nouveau médecin. Jeanne cherchait à deviner la cause de cette bouderie. Parfois, elle s'en souvenait à présent, il avait, quand il paraissait triste, manifesté plus ou moins directement la résolution de ne se marier jamais. Il vieillirait, soigné par Marthe, en curé : là-dessus, il plaisantait avec une nuance de tristesse. Parce que Françoise et Jeanne l'avaient traité sur le pied d'une franche camaraderie, craindrait-il par hasard de se compromettre en venant trop souvent chez elles ? Serait-il assez fat pour s'imaginer qu'elles l'y attireraient avec quelque arrière-pensée matrimoniale ?

– Non, je ne le crois pas assez sot pour se l'imaginer, s'écria Françoise avec un rire forcé et une sorte d'irritation.

– Toi, c'est vrai, tu es une riche héritière, reprit Jeanne avec une certaine amertume, tu dois espérer mieux. Mais, pour moi, un médecin de petite ville serait un parti convenable. . .

– On saurait se passer de lui, poursuivit Françoise dédaigneusement. Qu'il restât chez lui, on n'irait point l'y chercher.

Anna seule, avec sa charité habituelle, l'excusait, le croyait incapable de ce qu'on lui prêtait. On verrait qu'on s'était abusé.

Quelques jours après, comme elles sortaient de la cathédrale, elles se trouvèrent en face de lui sur la place. Pour ne pas le froisser, Anna l'aborda, malgré les coups de coude de sa sœur, qui voulait passer sans lui parler. Françoise et Jeanne se donnaient le bras et se tenaient un peu à l'écart.

– On ne vous voit plus, dit Anna. Etiez-vous souffrant ?

Il était troublé ; sa gêne les frappa. Il répondit qu'il avait été très occupé de ses malades. Françoise et Jeanne se taisaient, après avoir échangé quelques paroles obligées de politesse. Il les sentait plus froides, son cœur se serra : sans doute, elles savaient tout.

– Viens-tu ? dit Françoise à sa sœur avec une certaine impertinence. Il prit congé, plus froid, lui aussi.

L'une de ses clientes était près d'accoucher. Elle s'était réfugiée, pour faire ses couches, chez une veuve pauvre, dans une chaumière, à l'entrée du bourg de Plouguiel, du côté opposé à la route de Tréguier. Louise était une grande fille bien plantée, un peu défraîchie. Elle avait mal tourné dès dix huit ans. Elle était venue aux environs de Tréguier, à Trédarzec, servir comme fille d'auberge, avec l'intention de redevenir honnête. Mais cette bonne résolution d'une volonté faible avait vite failli, et aujourd'hui elle allait expier ses plaisirs dans les rudes douleurs de l'enfantement. Elle avait grand'peur de mourir.

La maison était située au bord d'un chemin. L'unique pièce du rez-de-chaussée, au sol bosselé, était éclairée par une seule fenêtre poussiéreuse. Dans un vaisselier rustique, de grossières assiettes craquelées et des bols bariolés étalaient leurs couleurs criardes. Une horloge montrait sa face ronde, rougeaude et campagnarde, peinte, entourée de cuivre estampé, comme d'un bonnet. Dans le foyer, noir de suie, un jour vague et froid tombait de la cheminée, bleuisant les cendres, où fumait un maigre feu, quelques tisons d'ajoncs, sous le ventre d'une marmite.

Au fond de la pièce deux lits clos, en forme d'armoire, étendaient chacun ses deux étages, avec des couvertures brunes, sur les paillasse bombées. Dans un de ces lits, à l'étage du bas, Louise était couchée, la figure maigrie, les yeux cernés, fébriles. Un mouchoir noué sous le menton, en marmotte, couvrait ses cheveux en désordre. Elle s'ennuyait à mourir durant les longues heures d'inaction, dans le silence, où marchait d'un pas lent le balancier de l'horloge.

Les cailloux du chemin grincèrent sous les roues d'un cabriolet, qui s'arrêta devant la porte.

Demarre entra. Il examina Louise et dit :

– Vous êtes très agitée... Je vous avais recommandé de ne rien prendre d'excitant.

Les joues brûlantes, elle répondit en se plaignant de celui qui l'avait mise dans cet état.

– A vous, je peux bien dire la vérité. Vous connaissez M. de Frémat ? Eh bien, c'est lui.

Oui, c'était lui, bien sûr. Un mauvais cœur qui l'avait abandonnée depuis des mois. «Tire-toi de là à présent comme tu pourras». C'est vrai, il lui avait fait remettre quelque argent : mais point par générosité, seulement par crainte du scandale, pour qu'elle se tût. Il aurait voulu qu'elle partît sur le champ, au risque d'en mourir. Cela lui importait peu, ou plutôt lui serait un débarras. Et elle était avertie qu'elle n'aurait plus un sou avant d'avoir quitté le pays. Comme un mauvais débiteur qui cherche à renier sa dette, il prétendait même qu'après tout il n'était pas sûr, avec une femme de son espèce, que l'enfant fût de lui.

– Il est bien de lui, malheureusement.

Le dimanche suivant, à trois heures du matin, Demerre fut réveillé en sursaut. Un commissionnaire était en bas qui le priait d'accourir auprès de Louise, prise des douleurs de l'enfantement. Quand il arriva au bourg de Plouguiel, le ciel

palissait au-dessus des maisons noires, encore endormies. En serre-tête sale, la veuve l'attendait près de la porte. Il trouva Louise, les dents serrées, qui haletait.

Vers dix heures, Il quitta la maison, d'où s'élevaient des vagissements faibles. Louise, maintenant délivrée, muette et affaissée dans une torpeur profonde avait mis au monde un fils. Le soleil chauffait la route poussiéreuse. Un bruit lourd de grosse caisse montait du bourg, où des chevaux de bois tournaient avec leur orgue criard. C'était le pardon de Plouguiel.

Demerre avait fait conduire sa voiture à l'auberge; il allait la reprendre. La route était pleine de monde et de bruit. Des garçons et des filles de labour se promenaient pesamment, endimanchés, les mains vides, n'échangeant que de rares paroles, cassant des noix. De petites boutiques en plein vent de bimbelerie bordaient, le chemin. Accroupis dans la poussière, des mendiants étalaient toutes sortes d'infirmités hideuses et assourdissaient les passants de leurs plaintes monotones, où les mêmes mots revenaient sans cesse comme un refrain.

Ces promeneurs sans but, aux mains ballantes, sous le soleil chaud, respiraient l'ennui. La grosse caisse du manège tapait ses coups sourds, continuait sa musique sauvage. Des enfants agitaient des crécelles bariolées et soufflaient dans des mirlitons nasillards. Quelques bourgeois de Tréguier se promenaient dans la foule, venus pour voir le pardon.

Comme il passait sous les murs du cimetière, Demerre, pressé de fuir ce monde et ce bruit, s'entendit appeler. Levant la tête, il aperçut auprès de l'église Françoise, Anna et Jeanne, avec Vautrier, Frémat, Olivier de Kermérœil, Mme Bossan et sa plus jeune fille, qui, en se promenant, étaient venus jusqu'à Plouguiel. Mme Bossan tournait une crécelle. Elle dit à l'oreille de Françoise :

– M. Demerre n'a pas l'air gai, ne trouvez vous pas ? Il doit savoir qu'on connaît la tache de sa naissance.

Depuis quelques jours seulement on la savait à Traurosan et l'on soupçonnait enfin le vrai motif qui empêchait le médecin d'y venir. Le bon cœur de Françoise s'était ému.

– C'est bien fâcheux pour lui, ajouta Mme Bossan, cela nuit beaucoup à sa considération...

Et, à la dérobée, elle retint Blanche qui se disposait à aller lui serrer la main, comme autrefois. Françoise s'était déjà avancée, avait franchi légèrement la dalle qui servait de clôture au sentier du cimetière. Tendant la main à Demerre avec cordialité :

– Que faites vous ici, docteur ? Vous au pardon, un homme grave ?

– Il a par ici quelque amie, dit Vautrier.

– Je suis venu soigner ceux qui souffrent, pendant que vous vous amusez, répliqua Demerre avec une nuance d'amertume.

Les autres promeneurs s'étaient approchés. A l'exemple de Françoise, on se montrait aimable pour ce pauvre garçon qui, après tout, n'était point cause du déshonneur rejailli sur lui. Anna et Françoise le pressèrent amicalement de revenir à Traurausan, se plainquirent de ne plus le voir. Touché, il remerciait avec une certaine gêne. Quoique poli, Frémat resta plus réservé.

En quittant cette bande joyeuse, Demerre pensait à Frémat, qui riait et s'amusait si près de Louise, pendant que cette fille, jetée au rebut, gémissait, exposée à mourir.

VI

Quelques jours après, un matin, Frémat, l'air préoccupé, sonnait à la grille de Traurosan. Pendant qu'il traversait le jardin, de loin il fut aperçu par les jeunes filles, assises dans la charmille, où elles passaient les heures chaudes, au frais et à l'ombre des feuilles.

Anna dit :

– Tiens ! M. de Frémat. Avez-vous remarqué comme il paraît préoccupé ?

– Non. répondit Françoise avec une indifférence affectée, en arrachant un bout de branche.

C'est étonnant, reprit Anna, il ne vient pas à cette heure-ci d'habitude. . . Il entre au salon. . . Je ne serais pas surprise qu'il s'agit d'une demande en mariage.

Jeanne devint très sérieuse comme à l'approche d'un événement grave. Un silence, plein de conjectures et d'attente impatiente, se prolongea. Le petit bruit des feuilles, pareil à un froissement léger, et les pépiements des moineaux s'entendirent seuls.

La visite dura assez longtemps ; les jeunes filles la trouvèrent interminable. Enfin elles aperçurent M. Lecoutre reconduisant Frémat jusqu'à la grille. A leur attitude, ils devaient s'entretenir d'une affaire sérieuse. Ils disparurent parmi les massifs, on entendit le claquement métallique de la grille qui se refermait et l'on vit M. Lecoutre revenir, à pas ralentis, les yeux à terre. Impatiente, Jeanne l'appela.

La visite de M de Frémat nous intrigue. Que voulait il ?

C'était bien d'une demande en mariage qu'il s'agissait. Frémat avait avoué qu'il aimait Françoise et avait sollicité sa main

– Il m'a prié de te parler en sa faveur. Je lui ai dit franchement que j'avais pour lui de l'estime et de l'amitié, mais que je me bornerais à te transmettre sa demande.

Qu'elle consultât sa raison et son cœur. Il ne voulait pas influencer son choix, craignant que plus tard elle ne lui reprochât de l'avoir fourvoyée. Frémat était fort bien, un beau parti, riche, de bonne famille. Il le croyait honnête, homme, franc, réellement épris de Françoise ; mais certains côtés de son caractère l'effrayaient un peu. Violent, oisif, on l'accusait d'avoir mené une vie dissipée. Il s'était rangé depuis peu ; cela durerait il ? Une femme aimée, quand elle était intelligente, pouvait beaucoup sur son mari, il est vrai.

– Enfin, réfléchis.

Quand il se fut éloigné, Anna dit à sa sœur ses appréhensions. Elle semblait attristée, montrait peu de goût pour ce mariage. Rêveuse, très troublée, les yeux perdus dans le vague, Françoise l'écoutait confusément.

– Crois-moi, ne l'épouse pas. M. de Frémat n'est pas un méchant garçon, je le l'accorde; mais il a un caractère dangereux, ce n'est point le mari qu'il te faudrait.

Et après cette étrange réponse, elle se promena à quelque distance dans une allée, où elle cueillit des roses avec brusquerie, pour donner à son éloignement un prétexte. Elle savait à peine ce qu'elle faisait. Au milieu de leurs préoccupations, les deux sœurs remarquèrent son air d'entêtement irrité.

– Qu'a t elle ? murmura Françoise.

Anna dit doucement :

– Il ne faut pas y faire attention. Elle a un de ces accès de mauvaise humeur qui la prennent sans qu'on sache pourquoi et passent de même.

Au bout de l'allée, Jeanne continuait à cueillir des roses. Elle ne sentait pas les épines acérées et fines, comme dents de chat qui lui déchiraient les mains; elle arrachait les fleurs durement, faisant tomber leurs pétales. Une crise violente d'amertume et d'envie l'agitait. Son âme ardente ressentait une souffrance, vague et profonde, dont elle ne démêlait pas la cause, une de ces mélancolies poignantes qu'on éprouve, aux heures découragées, quand on entend une musique triste. Et dans son cerveau trouble toutes sortes de pensées pénibles se pressaient.

Elle était pauvre; ce ne serait pas elle qu'un homme comme Frémat demanderait en mariage. Est-ce qu'on faisait seulement attention à elle, sorte de demoiselle de compagnie? Sa cousine avait tous les bonheurs... Mais peut être refuserait-elle Frémat... Alors on ne le reverrait plus... Peut-être cela vaudrait-il mieux...

Une explosion de jalousie se faisait dans son cœur. Elle était dans un de ces moments mauvais et passionnés où la droiture de son jugement s'altérait. Mais d'ordinaire cela durait peu. Déjà elle se calmait, une détente s'opérait; elle s'accusa d'ingratitude. Qu'avait elle dit? Non, dans cette maison elle n'était point traitée en parente pauvre; son oncle et ses cousines l'aimaient comme une fille et une sœur. Qui l'avait recueillie, orpheline? Que fût elle devenue sans eux? Elle eut honte. Ils avaient été parfaits pour elle. Alors pourquoi se plaindre? Pourquoi souffrir? Que lui importait le mariage de Frémat avec Françoise? Il ne l'eût jamais aimée, elle; il l'avait toujours traitée en enfant, en camarade. Est-ce que cela ne suffisait pas? Ce mariage les rapprocherait, il deviendrait son cousin. Après tout, elle n'avait pour lui, non plus, que de l'amitié, trop fière pour lui accorder plus qu'il ne lui donnait lui-même. Poussant un soupir étouffé, elle revint dans la charmille et, avec une gaieté feinte :

– Allons, Françoise, décide-toi vite.

Moi, à ta ta place, je n'hésiterais pas... je l'épouserais... N'écoute pas cette poltronne et raisonneuse d'Anna, coiffée de son docteur. A eux deux, ils feraient un joli couple! Dépêche-toi de me donner Frémat pour cousin.

Durant huit jours l'indécision de Françoise fut très pénible. Ses yeux étaient cernés, elle ne dormait pas, la préoccupation du grand parti à prendre la poursuivait la nuit. Tantôt elle semblait bien décidée à un refus, un instant après ce

mariage paraissait lui sourire. Et elle demandait aux siens des conseils qu'elle écoutait à peine, Elle eût désiré qu'un autre décidât pour elle, en prit la responsabilité. Pourtant elle n'avait point paru impressionnée par les conseils de sa sœur.

A présent Anna se taisait : elle avait dit ce qu'elle avait à dire, Françoise, tourmentée, ne devait consulter quelle même. Et plus le moment définitif approchait, plus augmentait son trouble.

Un matin, Demerre, surmontant sa timidité se présenta à Traurosan. L'aimable accueil de Mlles Lecoutre à Plouguiel, leurs reproches de les délaisser, l'avaient enhardi. Il eût craint, en s'obstinant à ne plus leur rendre visite, de passer pour un mauvais caractère et de mal reconnaître la sympathie qu'elles lui avaient témoignée.

Françoise l'attirait, il était impatient de la revoir. Il l'aimait tant qu'elle finirait peut-être par l'aimer. Des rêves romanesques s'emparaient de son imagination ; il oubliait la tache de sa naissance. Quand il se réveillait de ces rêveries émues, il se traitait de fou ; mais un vague espoir lui restait.

Il trouva la famille réunie dans un petit salon où l'on recevait les intimes. Seule, Françoise n'y était point. Jeanne tenait sur ses genoux Friquet, qu'elle s'amusait à taquiner en soufflant légèrement sur ses oreilles. Le chien les secouait d'un air d'ennui paresseux et léchait vivement la jeune fille, comme pour la prier de le laisser tranquille.

La figure de Jeanne était un peu fatiguée ; elle avait une gaieté nerveuse. Pour le docteur, elle fit dresser dans un coin, sur ses pattes de derrière, Friquet, très malheureux.

Jamais Demerre n'avait été reçu à Traurosan d'une façon si cordiale. Avec délicatesse, sachant le malheur qui rendait timide ce brave garçon, M. Lecoutre, Anna et Jeanne s'efforçaient de lui bien marquer leur sympathie ; mais Françoise n'allait-elle pas arriver ? Il n'était venu que pour elle ; hésitant, s'efforçant de cacher son trouble, il demanda de ses nouvelles.

– Elle est sortie, dit Anna ; elle se rend à la chapelle de Saint-Yves.

– Elle fait ses dévotions, ajouta Jeanne avec un sourire dont le sens échappa au médecin.

Elle était allée demander la grâce d'une bonne décision. Le lendemain on devait donner à Frémat une réponse. La femme de chambre la suivait. Elles traversèrent la ville et, derrière les Ursulines, prirent un petit chemin.

La chapelle se dressait, noire, dans un ciel blanc, où quelques nuages voguaient, poussés par un vent vif. Françoise s'agenouilla auprès du chœur, contre la balustrade, devant l'autel de pierre massif, fleuri de sculptures. Dans le demi-jour et le silence recueilli, elle pria longuement. Tout, autour d'elle, était sévère et sombre. L'ombre de la voûte, le brun des pierres, la clarté obscure des vitraux, emplissaient son âme d'une tristesse craintive. Ce lieu sacré avait quelque chose de mystérieux et d'immuable qui la faisait se trouver plus faible. Des souffles du vent venu de la mer pénétraient par la porte entr'ouverte et balayaient la poussière des dalles.

Elle avait un peu peur de Frémat ; mais il l'aimait passionnément, elle le sentait, en était touchée et se flattait de le tenir soumis à ses caprices de jolie

femme. Peut-être Demerre l'aimait il aussi ; mais il ne semblait plus s'occuper d'elle ; ce n'avait été probablement qu'un caprice. Quelle folie d'y songer ? Ce jeune homme, réservé et sérieux, devait être froid, au fond, comme la plupart des médecins. Sans doute il ne pensait plus à elle, si même il y avait pensé. Et puis après, l'eût il aimée, est ce qu'elle l'aurait aimé, elle ?... A quoi bon s'arrêter à ces rêveries ? Elle voulut les chasser ; pourtant elle y revint, comme malgré elle, avec une vague inquiétude.

Absorbée dans ses pensées, elle quitta la chapelle et passa auprès du cimetière. Poussée par un caprice rêveur, elle y entra. Les tombes rustiques dressaient leurs croix blanches et noires, diversement inclinées, au-dessus d'étroits parterres, semés de coquilles et bordés de buis. Les herbes, alourdis, penchaient sous les gouttes d'eau. Les oiseaux semblaient chanter plus bas, parmi les tombes, dans les cyprès que le vent agitait.

Le lendemain, M. Lecoutre écrivit à Frémat ces seuls mots : « Mon cher Maurice, venez ». Il accourut, la joie au cœur, entra dans ce salon où il avait adressé sa demande. Il y revenait comme fiancé. M. Lecoutre l'y rejoignit.

– Votre future femme va descendre... Aimez-la bien toujours... Je vous la confie.

Quelques jours plus tard, M. Lecoutre, pris d'une crise d'asthme, appela le médecin. En arrivant à Traurosan, Demerre sentit que quelque chose de nouveau et d'important agitait la famille. Ces demoiselles semblaient tout affairées. Dans le petit salon elles feuilletaient des catalogues de grands magasins de confections et d'ameublements. Des échantillons d'étoffes traînaient sur les meubles. Friquet jouait avec l'un d'eux, qu'il léchait et mordillait tour à tour. En robe de chambre, M. Lecoutre, à qui l'on tenait compagnie, était allongé dans un fauteuil, la respiration gênée, toussant et crachant. Après avoir serré la main au médecin, Françoise qui était devenue toute rose, se leva et sortit. Le mariage n'était pas encore annoncé au public. Demerre était à cent lieues de s'en douter, quand son malade lui dit :

– Guérissez mol vite, docteur ; car, – une grande nouvelle, – Françoise épouse Frémat. Depuis longtemps ils s'aimaient...

Ce fut pour Demerre un coup brusque et violent en plein cœur. Une angoisse indicible l'étreignit. Se raidissant, il chercha à faire bonne contenance et balbutia les félicitations obligées. Il était invité à la noce ; pour échapper aux sollicitations et par crainte de se trahir, il accepta, sachant à peine ce qu'il disait.

VII

Demerre passa une nuit douloureuse d'insomnie et de fièvre. Les yeux ouverts au milieu des ténèbres, il songeait, et des pensées d'une accablante tristesse l'étreignaient, l'obsédaient, sans qu'il pût les fuir. Il repassa toute sa vie : elle lui sembla désormais manquée. L'inaction et les ténèbres l'isolaient dans sa douleur, la rendaient plus poignante. Il alluma sa bougie, il voulut lire, mais le livre ne pouvait retenir sa pensée, qui toujours s'échappait, ressaisie par son chagrin. Il ferma son livre et resta étendu, les regards vagues. La nuit avait un grand murmure désolé.

Il s'habilla et ouvrit sa fenêtre. Tout était noir encore ; il entendit confusément, au milieu du bourdonnement de ses oreilles, la houle lointaine du bois

de l'Evêché. Etouffant ses pas, pour ne point éveiller Marthe, il marcha d'une allure fébrile.

Le jour parut enfin, pâle, vacillant : les arbres du cimetière, là bas, sortaient de l'ombre, et le chevet de la cathédrale, plus noir, semblait plus grave. Des tintements éloignés de cloches vibraient lentement dans l'air gris. Il descendit sans bruit et se dirigea vers Traurosan par les rues encore désertes. Il marchait d'un pas rapide, l'air surexcité, se heurtant aux pierres du chemin. Devant la grille de Traurosan il s'arrêta.

– Ah ! Si M. Lecoutre savait les antécédents de Frémat ! se dit-il, si quelque lettre anonyme l'en informait ! . . . Mais non, ce serait trop lâche !

Il écarta cette pensée avec force, honteux qu'elle se fût présentée à lui. De telles lettres étaient dignes du bas insulteur qui lui avait reproché la tache de sa naissance.

Il prit un sentier au bord d'un ruisseau. La fraîcheur du matin, baignant ses tempes brûlantes et ses yeux fatigués, l'apaisait. Las, frémissant, il s'assit sur la mousse, au pied d'un hêtre où il avait déjà rêvé à elle, mais avec espérance alors. Le ruisseau sanglotait dans ses herbes aux chevelures vertes, agitées sous l'eau froide. Et ses tremblements clairs allaient fuyant, comme ondulant, au fond de la vallée étroite.

L'apaisement se poursuivait ; quelque chose de calme et de résigné, avec une certaine mélancolie, s'exhalait de la campagne et le pénétrait peu à peu. Il se sentait bercé par la grande et maternelle nature, qui endormait doucement sa douleur. Des sentiments plus nobles se réveillaient dans son cœur ; il reprenait possession de lui-même.

Les heures s'étaient écoulées sans qu'il se fût aperçu de leur fuite. Le soleil s'était levé, chassant les vapeurs, buvant la rosée des herbes. Un grand vague réconfortant et doux était épandu dans l'air avec la poussière d'or de ses rayons. Un vent faible balançait sur la mousse l'ombre indécise des feuilles, parmi les taches blondes. Sa douleur, engourdie au plein air, lui paraissait maintenant comme lointaine, le souvenir d'un grand chagrin qu'il aurait eu il y a longtemps. Il se sentait le cerveau vide, des frissons nerveux, des fourmillements au bout des doigts. Une sorte de poésie, noble et triste, se dégagait de son chagrin, l'élevait et l'adoucit.

Le mariage devait avoir lieu un mois plus tard. Demerre songea à quitter le pays ; mais il pensa aux commentaires que ce départ provoquerait. On avait deviné son amour ; on pourrait deviner la cause de son éloignement ; on se railerait de sa défaite : il fallait faire bonne contenance et ne point donner cette satisfaction aux malveillants. Il eût fait plaisir à son ennemi anonyme. C'eût été comme se soumettre à la réprobation et à la honte dont on voulait l'accabler, comme rougir de sa mère et la répudier. Il resta.

Le jour du mariage arriva : depuis le matin tout Traurosan était bouleversé. Les domestiques couraient les escaliers, les portes battaient. Rêveuse et préoccupée, Françoise était dans sa chambre, cette chambre de jeune fille qu'elle ne reconnaissait déjà plus, ornée de tentures et d'un meuble neufs. C'était comme l'avenir tout nouveau où elle allait entrer dans quelques heures. Et une peur vague la gagnait sur le seuil de cette existence nouvelle. Elle se prenait à re-

gretter sa vie insouciant de jeune fille, aux devoirs légers. Mais les incidents du moment l'emportaient dans leur courant rapide et l'empêchaient de réfléchir. Déjà, elle le sentait, elle ne s'appartenait plus.

Le sort en était jeté ; elle s'abandonnait sa destinée avec la passivité d'un brin d'herbe glissant au fil de l'eau. Elle se regardait agir comme si elle eût été une autre personne, avec une sensation étrange de malaise et de vertige. Devant une glace qui reflétait sa taille cambrée, son visage sérieux et ses cheveux blonds relevés, elle se livrait distraitemment à Anna et à Marie, qui, agenouillées autour d'elle, attachaient à sa jupe les fleurs d'oranger. Les tiroirs des commodes étaient ouverts, des pelotes d'épingles traînaient sur le tapis. Effaré et triste de tout ce dérangement, Friquet s'était couché sous un fauteuil, n'osant bouger.

Jeanne entra, déjà prête, en toilette de soie blanche, rayée de rose. Elle était la fille d'honneur et portait le bouquet de Françoise. Sa robe faisait ressortir ses cheveux noirs et sa pâleur légèrement ambrée. Avec une expression de lassitude, elle s'assit sur le canapé, à côté du voile blanc et vapoureux, aux plis droits.

– Prends garde, murmura Anna, toujours agenouillée, ne chiffonne pas le voile.

En adressant cette recommandation, elle se retourna ; tout à coup, elle aperçut Jeanne blanche comme une morte, qui s'affaissait. Elle était prise d'une défaillance subite, les dents serrées, les prunelles remontées dans les yeux mi-clos. Vivement Anna se releva et accourut près d'elle.

– Dieu ! elle se trouve mal... C'est une faiblesse... Elle était si surexcitée depuis ce matin ! Elle s'est trop fatiguée, avec son tempérament nerveux... Vite, du vinaigre de toilette... Délaçons la... La voilà qui rouvre les yeux... Jeanne, que tu nous as fait peur ! Il ne manquait plus que cela au moment de se rendre à la mairie, et les invités qui vont venir ! C'est à perdre la tête.

Revenant à elle, Jeanne promena autour d'elle des regards brouillés, surprise de se voir délacée, la gorge nue, entourée de ses cousines qui la soutenaient dans leurs bras avec inquiétude et lui baignaient les tempes. Se redressant, elle sourit : de petits frissons lui couraient à fleur de peau.

Elle dit :

– Ce n'est qu'un étourdissement... Il n'y paraît déjà plus.

Elle aussi l'attribuait à la fatigue, à l'insomnie. Françoise voulait qu'elle ne l'accompagnât point à l'église. Mais elle affirmait qu'elle se sentait déjà très forte, elle plaisantait sur sa pamoison et, renouant elle-même son corsage, elle repoussa doucement la mariée pour qu'elle achevât vite sa toilette. Il ferait beau voir qu'on se passât de la fille d'honneur ! Elle se considérait comme tout à fait indispensable à la cérémonie.

On entendait des voitures rouler et s'arrêter devant le perron ; les marchepieds étaient abaissés bruyamment, les portières, en se refermant, claquaient, et les équipages vides s'éloignaient, autour de la pelouse, par la grande allée circulaire. Des chevaux s'ébrouaient, avec des cliquetis de mors et des craquements de harnais. D'en bas montaient des bourdonnements de voix, sur un ton discret de bonne compagnie, et le froufrou des toilettes glissait vers le salon. La femme de chambre, qui était descendue un instant, remonta dire que ces dames demandaient à voir la mariée ; Mme Bossan surtout désirait venir dans sa chambre

l’embrasser, cette pauvre petite, qui devait être si émue et si charmante en un pareil moment.

– Empêchez-la !... s’écria Françoise. Je ne veux pas qu’elle entre.

Et elle se hâtait, aidée de Jeanne et d’Anna. On lui attachait son voile, grave affaire qui demanda du temps et les préoccupa beaucoup. Au moment de descendre, un bracelet égaré les retarda. On fouilla tous les tiroirs, on le trouva sur la cheminée. Pendant qu’on s’agitait autour d’elle, Françoise, vaguement souriante, en plein rêve, exquise sous son voile blanc et dans sa toilette blanche, se tenait immobile, par crainte d’accrocher ses dentelles, comme une fillette le jour de sa première communion, ses petits souliers blancs entrevus sous l’ourlet de sa robe.

Enfin, elle descendit ; par derrière, dans l’escalier, la femme de chambre relevait sa traîne. Quand elle se présenta au salon avec ses beaux yeux, son joli sourire, ses cheveux blonds et sa peau fraîche de camélia blanc, le sein ému, dans le nuage blanc de sa toilette élégante et simple, serrée aux hanches, on l’entoura. On lui fit une ovation. Vivement, Frémat, très correct dans son habit noir, vint à elle. Il se serrèrent la main d’une pression tendre. Il mâchait sa moustache, très impressionné sous son air froid d’homme du monde. Mme Bossan, très sanglée, portait une robe de soie mauve, excentrique, trop jeune pour elle. Approchant de son œil son lorgnon d’écaille, elle examina la mariée, sa toilette surtout.

Ce fut pendant quelques instants un concert d’éloges discrets, un murmure de voix flatteuses. Mme Bossan déclara, avec de petits gestes ravissants, que la mariée était adorable. Ses filles, Eugénie et Blanche, firent chorus. Mlle de Trévoy, en robe de soie reteinée, s’extasia, elle aussi, mais avec moins de chaleur, distraite par la pensée amère qu’elle ne verrait jamais en toilette nuptiale sa fille Valentine, si sèche, si acariâtre dans son intérieur. Et sa gentille Léonie, tout aussi bien que cette Françoise, sinon mieux, quand trouverait-elle un mari ? Ce que c’était de n’avoir point de fortune ! Et elle étouffa un soupir.

Au fond du salon, Georges de Trévoy et Olivier de Kerméroëil, indifférents aux questions de toilettes, ricanaient. Un heureux vaurien, ce Frémat. Georges l’enviait. Quant à Olivier, il se moquait, par derrière, de « la mère Glu », qui devait enrager de n’avoir pu engluer le jeune marié pour Blanche. Mais, en ancien élève des jésuites, il conservait dans ses plaisanteries un ail de bon ton.

Parmi les invités se trouvait un vieux célibataire, M. Bignon du Teillot, qui se teignait la moustache et avait un faux toupet. Son titre était de la même qualité que ses cheveux. Son père, ancien notaire, régisseur, devenu fort riche, avait pris le nom d’une terre. Il y a quarante ans, les Bignon, dont les parents étaient fermiers près de Quintin, n’avaient rien des du Teillot. Pure erreur d’état civil ; et M. Bignon du Teillot expliquait que ses ancêtres durent cacher leur titre pendant la Révolution. Il est incroyable combien vers cette époque, et même avant, les registres des naissances omettent de particules ; mais comme on s’est dédommagé depuis !

Naturellement, du Teillot était plus royaliste que le roi et se faisait admettre dans la noblesse par son zèle pour la bonne cause. Mme de Trévoy, dont le titre authentique était singulièrement déprécié par la pauvreté, entourait de prévenances le vieux beau, avec le secret désir de mésallier une de ses filles, sachant

par expérience combien en ce monde les rentes l'emportent sur les parchemins.

Dans un coin, Mlle Eudoxie Ravel et M. de Trévoy père riaient, bavardaient, parlaient de leur jeune temps.

Quelques parents de Frémat, venus de Rennes et de Laval, étaient réunis au salon : figures fines, beau linge, parler discret et manières aristocratiques. L'un d'eux était garçon d'honneur. Quant à la mère du marié, elle était restée chez elle, clouée par sa paralysie.

À présent, aux éloges obligés, des critiques sourdes succédaient, qui se chuchotaient dans les coins au sujet de la mariée, comme un soulagement d'avoir été forcé de l'admirer tout à l'heure. Mmes Besson et de Trévoy, qui se détestaient, parurent là très amies, quand elles se confièrent à voix basse leurs critiques, où leurs malveillances sympathisaient. La mère la Glu ne trouvait pas Françoise assez recueillie.

– Et sa toilette, elle n'est pas de très bon goût, murmura Mme de Trévoy en se penchant et faisant, sous sa gorge épaisse, craquer sa robe reteinte.

Au moment où Françoise était entrée, Demerre, qui se tenait dans l'embrasement d'une fenêtre, fut obligé de s'y appuyer, tant il se sentait tremblant. Sa vieille amie, Mlle Ravel, s'était approchée de lui ; elle prétendait être chargée pour le docteur des amitiés de Sylvandre. Elle l'agaça sur son air distrait et affirma qu'elle le croyait infidèle, épris de cette petite Bossan, poupée à ressort, qui lançait des œillades et débitait des sourires à volonté.

– Là dedans, voyez vous, mon bon ami, il n'y a que du son.

Durant une de ses visites à Traurosan, Demerre avait essayé de se soustraire au supplice de la noce ; mais on avait insisté si fort et paru si surpris de ses excuses mauvaises et gauches, qu'il ne voulut point reculer, craignant qu'on ne devinât la vérité, et résolu à faire jusqu'au bout bonne contenance. A Traurosan on crut que son hésitation venait de sa timidité, causée, dans le monde, par sa naissance, et si l'on insista avec tant de chaleur, ce fut pour lui témoigner, aux yeux de tous, en quelle estime on le tenait.

Tous les invités étaient réunis, sauf la vieille tante Kerloët. Il fallait attendre la fée Carabosse, sous peine de malheur, chuchota Mlle Eudoxie.

– Elle n'a pas encore fini ses frisons, dit elle tout haut.

Mais un bruit de roues approcha de la grille ; c'était elle, enfin, dans sa grande calèche qu'elle s'était résignée à employer pour la circonstance. Un cocher à mine lourde de laboureur, gêné dans sa livrée trop grande, était perché sur le siège, les doigts à moitié cachés sous les parements des manches. Peu habitués à sortir de l'écurie et conduits par une main inexpérimentée, les vieux chevaux se cabrèrent, faillirent renverser la calèche, d'où des cris perçants s'élevèrent. Tout le monde sortit du salon et s'approcha. Embarrassée par son voile et ses petits souliers délicats, Françoise était restée un instant sur le seuil, hésitante ; mais, au risque d'endommager sa toilette, elle sortit à son tour, attirée par tout ce bruit et la peur d'un accident.

Cependant, on maîtrisait les chevaux ; Georges de Trévoy et Frémat les maintenaient, tandis que M. du Teillot, très galant, ouvrait la portière et faisait descendre Mlle Kerloët, qui, dans sa frayeur, le pinçait de ses doigts maigres. On

dissimulait des sourires ; la scène tournait au comique, Mlle Ravel ne se gênait pas pour rire.

– Bignon du Teillot, c'est un vieux nom, n'est ce pas ? demanda naïvement un des parents de Rennes. Elle répondit :

– Oui, en partie. Mais Bignon seul est le vieux nom. . .

Demerre était resté un peu derrière, indifférent à ce qui se passait. S'approchant de lui, Françoise lui toucha légèrement le bras ; il tressaillit. Elle lui dit, en relevant sa traîne d'un mouvement gracieux :

– Venez un peu ici. . . J'ai à vous parler.

Elle le conduisit à l'écart, dans une allée étroite, derrière un massif de lauriers. Surpris, ému, il se demandait ce qu'elle avait à lui dire. Dans son trouble, il sentit que son secret lui échappait, qu'il allait lui avouer son malheureux amour. Elle aurait du moins pitié de lui, en conserverait un souvenir attendri peut-être. C'était la dernière fois qu'il pourrait lui parler sans témoin avant qu'elle appartînt à un autre.

– Docteur, je voulais vous prier d'examiner Jeanne tout à l'heure sans qu'elle s'en aperçoive. Elle n'est pas bien, elle nous inquiète, elle refuse de se soigner. . .

D'une voix passionnée, il s'écria :

– Je souffre aussi !

Le regardant avec étonnement, elle fut frappée de l'altération de ses traits. Elle crut qu'il souffrait du déshonneur de sa naissance. Vivement touchée, elle dit doucement :

– Vous savez que tous ici nous vous estimons et vous aimons.

Elle allait lui serrer les mains dans un mouvement généreux, quand Jeanne et Anna accoururent.

– Mais viens donc. On t'attend.

La file des voitures se mit en branle et bientôt roula bruyamment sur les pavés. Toute la petite ville était occupée de ce beau mariage, des visages curieux se penchaient. aux fenêtres et sur le pas des portes. Devant la mairie s'étaient formés des groupes. Montrant partout son nez pointu, Mme Jominet causait avec le pharmacien Gimblot, qui, en bonnet grec et en pantoufles, avait un instant abandonné sa pharmacie. M. Pellard les rejoignit. Tous trois décriaient les mariés. Dans un petit groupe de femmes du peuple, Louise Minou, complètement rétablie, l'air hardi, parlait à demi voix, avec animation. A sa figure rouge et ses yeux un peu troubles, elle semblait avoir bu.

– Tu n'oseras pas, dit une des femmes. Louise répliqua d'un ton de menace :

– On verra ça !

La calèche de la mariée s'arrêta à la porte de la mairie ; les chevaux caracolèrent et firent écarter la foule. Avec empressement, Frémat était descendu de voiture et s'avancait pour aider Françoise à mettre pied à terre.

– Le voilà ! dit à l'oreille de Louise une de ses voisines.

– Canaille ! s'écria-t-elle à demi-voix.

Les femmes écoutaient, s'attendaient, avec un plaisir malicieux, à un esclandre et y poussaient Louise. Frémat avait entendu, il se retourna ; il la reconnut et pâlit ; mais en même temps il lui lança un regard rapide, plein de menace. Puis, avec sang-froid, il affecta de ne lui accorder aucune attention, empressé

auprès de Françoise qu'il soutenait, tandis que, penchée à la portière dans sa toilette frissonnante, elle avançait son petit soulier blanc sur le marchepied.

De sa voiture, Demerre, encore tremblant à la pensée de la folie qu'il eût pu commettre dans le jardin, avait, lui aussi, aperçu Louise. Il comprit qu'un grand scandale était près d'éclater, il l'espéra, son cœur battit. Ainsi, au moment de se réaliser, ce mariage pouvait être empêché sans qu'il eût à se reprocher de délation honteuse. La Providence était pour lui !

Avec une anxiété profonde, il entra dans la salle de la mairie, où il vit, parmi les curieux, pénétrer Louise, très animée, qui voulait être au premier rang. Ceint de son écharpe, très important, M. Tripenel lut une allocution élogieuse et banale, s'arrêtant à chaque phrase pour en souligner la portée. Il s'était fait un grand silence ; quelques femmes chuchotaient très bas, impressionnées par cette salle administrative, nue et sévère, avec son bureau, ses chaises de paille et son buste de plâtre obligé, aux regards vides.

Les articles secs et froids du Code furent lus. Demerre attendait avec une anxiété croissante. Le oui fatal fut prononcé ; dégantant sa jolie main, Françoise traça son nom au bas de l'acte, d'une écriture un peu tremblée. Maintenant il était trop tard... Louise s'était tue ; elle semblait plus calme. Le regard noir de Fremat l'avait effrayée ; derrière elle se trouvait, dans la foule, un sergent de ville, dont la vue l'avait impressionnée. Dans son cerveau mobile son irritation s'était tournée en moquerie : à présent, elle riait. Elle murmura :

– Il faut que je sois à la première place. J'en ai bien le droit, je pense. Voyons un peu comment est faite sa seconde femme, peut être sa dixième. Celle ci peut se venter d'avoir des restes !... Après tout, qu'il l'épouse ! Il n'est pas à regretter. Dans quelque temps, elle ne sera pas si heureuse... .

Plusieurs invités avaient remarqué Louise, en parlaient bas, sous les rebords des chapeaux portés aux lèvres discrètement. Cette présence de l'ancienne maîtresse paraissait fort piquante. M. de Trévoy père avait son sourire sceptique ; Georges donnait à Olivier des coups de coude. L'histoire se chuchotait de groupe en groupe, et, quand on remonta en voiture, la plupart des invités connaissaient l'incident. Seuls Mlle Ravel et Demerre se montraient tristes.

Les voitures ébranlèrent le pavé de la place, on descendit sous le porche, on traversa la cathédrale ; l'orgue éclata sous les hautes voûtes, emplissant le vieil édifice de son torrent sonore, de ses gerbes de voix grondantes et grêles. Nerveux, très impressionné, Demerre sentait une amère tristesse l'étreindre, tout lui semblait désolé. Perdu dans ses rêveries, la scène à laquelle il assistait était pour lui confuse.

Par instants, il oubliait où il était, ne conservant que le sentiment d'un chagrin sans remède. Des sonneries aigres de clochettes s'élevaient du chœur, le prêtre murmurait des prières, faisait des genuflexions, étendait les bras. Les chaises étaient remuées ; on s'asseyait, on s'agenouillait. Demerre imitait les autres machinalement. Ses regards erraient le long des voûtes ou au fond des chapelles latérales pleines d'ombre religieuse, où mourait la clarté colorée et trouble des vitraux.

Les cierges agitaient leurs petites flammes, mangées par le demi-jour froid tombant des hautes fenêtres de la nef. M. Mouessin fit un discours fleuri, d'une

voix traînante et paternelle. Quelques dames crurent devoir paraître émues. Mme Bossan parla tout bas de Louise à Mme de Trévoy, sa voisine; elles furent aussi d'accord pour décrier Fremat, à qui elles en voulaient de ne leur avoir pas demandé une de leurs filles. Blanche Besson avait des airs très dévôts, le nez baissé sur son livre, tout en ne perdant aucun détail de la cérémonie, afin d'apprendre comment elle devrait se comporter quand viendrait son tour. Toutes ces demoiselles d'ailleurs y trouvaient un intérêt extrême, la plupart avec d'impatients désirs au fond du cœur.

De nouveau l'orgue éleva sa voix puissante et fit trembler l'église comme un branle violent de cloches, un jour de grande fête. On entra à la sacristie; on embrassa la mariée, on lui serra les mains. Mme Bossan exhorta cette pauvre chérie à avoir du courage dans son rôle sérieux d'épouse. Blanche et l'aînée de Mlles de Trévoy causaient dans un coin. Mme de Trévoy s'approcha d'elles.

– Ce mariage est d'un froid... Ne trouvez-vous pas?

– Ce n'est pas surprenant après l'incident qui vient d'avoir lieu, répliqua Blanche tranquillement, avec un sourire dans ses yeux hardis.

– Quel incident?

Mme de Trévoy feignit l'ignorance.

– C'est agaçant à la fin, maman! s'écria aigrement Valentine, en haussant les épaules. Vous nous croyez donc bien sottes? Est ce que tout le monde ne sait pas que l'ancienne maîtresse de Frémat était tout à l'heure à la mairie?

Quoi! les jeunes filles, elles-mêmes, savaient!... Mme de Trévoy s'éloigna, interloquée. Il n'y avait plus d'enfants!...

Le dîner ranima un peu l'entrain. Commencé à six heures, il se prolongea jusqu'à neuf. Il fut suivi d'un bal. De grands lustres incendiaient le salon, dont les vieilles tapisseries semblaient moins sévères. Au fond se tenait un petit orchestre venu de Saint-Brieuc. On dansa jusqu'à cinq heures du matin. Après avoir promis de danser, Mlle Ravel, doucement sérieuse, resta assise auprès de M. Lecoutre à voir tous ces jeunes fous tourbillonner. Blanche Bossan était surtout infatigable, passant des bras d'un danseur dans ceux d'un autre avec le même sourire ravi; et l'on entendait son petit caquetage aigu, débitant des riens. Léonie de Trévoy lui disputait le succès avec acharnement, rivalisant de sourires et de hardiesses câlines avec les hommes. Sombre au début du bal, Jeanne Vedre montra bientôt une gaieté folle, nerveuse, qui attira l'attention. S'approchant de Demerre, assis auprès de Mlle Ravel :

– Docteur, vous ne dansez pas? Ce n'est pas permis. Je vous invite... Ce soir, je jette mon bonnet par-dessus les moulins.

Dès onze heures il quitta le bal, après avoir, de loin, adressé un long regard d'adieu à Françoise, qui valsait au bras de son mari. A pas lents, il s'éloigna. Au sortir du salon, plein de lumière et de bruit, le jardin lui parut d'un calme étrange et d'une mélancolie profonde. De petits souffles agitaient les feuillages obscurs. Ça et là, dans les arbres, des lanternes vénitiennes projetaient sur le gazon de la pelouse et le sable des allées des lueurs ternes de veilleuses. Derrière lui, les fenêtres du bal flambaient; l'orchestre répandait dans les ténèbres ses accords affaiblis. Il s'avança par la route noire, l'imagination remplie de scènes tumultueuses, de danseurs tourbillonnants et de musique vibrante. La ritournelle

d'une valse le poursuivait comme une raillerie, chantait à ses oreilles obstinément et prenait pour lui une poignante tristesse.

Il voyait Françoise livrée à un autre homme, devenue sa chose, sa chair, et il fuyait des pensées odieuses qui le bouleversaient. Traversant la place déserte et les rues endormies, il regagna machinalement sa maison. Marthe l'attendait dans la cuisine, assoupie sur un recueil de cantiques, à côté d'une chandelle dont la mèche charbonnait. Le contraste de son froid logis de garçon, ensommeillé et noir, avec Traurosan, illuminé, bruyant, le glaça.

Deuxième partie

I

Deux ans s'étaient écoulés. Le mariage de Françoise ne semblait pas tourner très bien. Ennuyé, désœuvré, ne sachant que faire pour tuer le temps, Frémat errait dans la maison comme une âme en peine, promenait partout son incurable ennui, sortait de plus en plus, presque toujours dehors à présent.

Françoise et son mari habitaient Traurosan. Tout de suite après leur mariage, ils avaient fait construire une aile au vieux logis. Pendant la première année de leur union, cette construction et son aménagement avait occupé Frémat. Le nid bâti, l'enfant n'était point venu. Cette gaieté espérée manquait encore, laissant un vide qui paraissait s'accroître. Un enfant eût été une occupation, un intérêt et un but dans leur vie, un nouveau lien qui, les premières tendresses refroidies, eût resserré leur union. Cette déception les avait affectés, Françoise surtout. Un grand changement s'était produit en elle ; elle était devenue plus sérieuse, plus douce, plus réfléchie, avec cette tristesse voilée que laissent d'ordinaire les désillusions.

Elle aurait voulu Frémat plus occupé ; elle chercha à l'intéresser à quelque travail, ne fût ce que celui de surveiller leurs terres et de se tenir au courant de la politique ; il baillait, se moquait d'elle, se montrait blasé.

Parfois les conseils de sa femme ajoutaient à son ennui ; mécontent de lui-même au fond du cœur, ce qui le rendait plus mécontent des autres, il était irritable et bourru.

Assez frivole autrefois, le mariage semblait avoir mûri Françoise par ses premiers chagrins. La vie conjugale avait enlevé la poésie de l'inconnu. Et son mari lui apparut, sous ce jour cru que jette l'intimité, à peu près ce qu'il était, un homme doué de qualités réelles qui eût pu être énergique et utile, mais gâté et amolli par une éducation manquée, une jeunesse trop livrée aux plaisirs. La fortune et la liberté précoce, que lui avait laissées la mort de son père, l'avaient perdu. Pauvre, il eût pu être un tout autre homme.

Demerre revenait à pied de Plouguiel. Instinctivement, par la force de l'habitude, il fit un détour pour passer sous les murs de Traurosan. C'était une belle matinée d'hiver, claire et froide. Les champs, les arbres effeuillés, étaient poudrés à frimas ; le paysage prenait des tons très fins, d'un gris bleuâtre. Les minces feuilles de glace blanche des ornières, délicatement tendues comme des toiles d'araignée, craquaient sous ses pas. Le sol était durci et sonore. La rivière, grossie, était bordée de glaçons où rayonnaient des fêlures ; des globules d'air glissaient sous leurs parois avec des formes allongées de sangsues. Dans

les champs, sur la terre brune des sillons, aux talus, aux branches des chênes, quelques bourrelets d'un blanc cru étaient restés de la dernière neige, qui faisaient paraître le reste plus noir.

Comme Demerre longeait les murs de Traurosan, il entendit un petit bruit ; quelque chose tomba près de lui et alla rouler sur la route. Il reconnut ne pomme de pin. Se retournant, étonné, il regarda du côté du jardin ; rien ne bougeait. Il ne vit que les lauriers et les sapins qui montraient au-dessus du mur leur verdure sombre. Il avait repris sa marche, quand un nouveau projectile, semblable au premier, mais mieux dirigé, atteignit son chapeau. Une voix jeune, sur la terrasse, poussa un éclat de rire, il vit Jeanne entre les branches.

– N'est-ce pas, je vous ai fait peur ? dit-elle en s'accoudant au mur, parmi les lierres. Je me distrais parfois en attaquant d'ici les passants. L'autre jour j'ai lancé une boule de neige à notre curé. Il n'a jamais su d'où elle lui tombait. Ne me trahissez pas. Françoise et moi, nous allons vous montrer quelque chose que nous venons de faire. . . Entrez un peu.

Françoise s'était approchée et accoudée auprès de sa cousine. Toutes deux étaient emmitouflées dans des manteaux garnis de fourrures. Derrière elles, Fricquet jappait, de sa voix aiguë de roquet. Jeanne descendit ouvrir la petite porte située au pied de la terrasse et fit entrer Demerre par une étroite allée, percée entre les sapins, dont les branches avaient jonché le sol rougeâtre de leurs aiguilles fines et craquantes. Une bonne senteur résineuse parfumait le plein air. En grand mystère, Jeanne conduisit le docteur à l'office. Tirant d'une armoire un gâteau doré, encore chaud, qui sortait du four, elle le lui fit sentir.

– Hein ? quelle odeur ! docteur, flairez-moi ça. . .

C'était un gâteau de Noël qu'elle et ses cousines avaient elles-mêmes pétri, suivant la coutume anglaise.

– Vous le goûterez. Et vous serez prié de le trouver très bon. Car la veillée de Noël tombe demain, vous savez, et mon oncle, qui m'en parlait ce matin, compte bien que vous la passerez avec nous, en famille. il n'y aura que les intimes.

Le soir de Noël, des gens pressés traversaient la place ; il faisait très froid ; des bandes de gamins, avec de grands claquements de sabots, galopèrent, portant de petites chandelles dans des cornets de papier. M. Leprudois flânait devant les étalages des boutiques, plus éclairées que de coutume. Il avait l'air placide et satisfait ; le conseil municipal venait d'être renouvelé, et il en avait été élu membre. Depuis qu'il était édile, comme il le disait, il surveillait la police et la voirie. A présent, le sergent de ville le saluait très bas.

Dans la boutique de l'épicerie, Mme Leprudois enveloppait de papier gris une bouteille de madère, que Chenu, le commis des contributions indirectes, avait achetée pour le réveillon et qu'il emporta dans la poche de sa jaquette. De la cathédrale, dont les portes battaient à tout moment, sortaient des fidèles attardés au confessionnal. assiégé les soirs de grandes fêtes. Au fond de sa boîte sombre, étouffante, M. Mouessin se barbouillait de tabac, pour ne point s'assoupir au murmure des confessions et relevait un coin des rideaux de coton rouge pour avoir plus d'air.

Mme Jominet resta près d'une heure agenouillée, à soupirer ses fautes devant le petit guichet grillé, tandis que des gamins, derrière elle, se poussaient et se

faisaient des niches, en attendant leur tour. Après des génuflexions devant toutes les chapelles, le père Fichant était sorti à pas lents, son parapluie sous le bras, les mains fourrées dans ses manches comme un prêtre, avec son calme de petit rentier qui n'a plus rien à faire.

Le premier carillon commença. Des branles joyeux de cloches s'élançèrent du clocher ténébreux, en ondes sonores, qui répandaient au loin, dans les campagnes obscurcies, leur allégresse. Le bourdon mêlait sa voix grave des grandes fêtes à la volée des cloches plus grêles. Et ces voix d'airain avaient, au milieu de la nuit sereine, quelque chose de mâle, de mystique et de doux. Elles chantaient l'antique poésie de l'église que sentent les foules.

Demerre s'était rendu à Traurosan, où la veillée de Noël commençait dans le petit salon, chaud et intime, attendant à la salle à manger.

Le foyer était plein de bûches énormes qui flambaient. Devant les flammes claires, Friquet, étendu tout de son long paresseusement, se rôtissait avec une béatitude assoupie. Mlle Ravel était venue passer quelques jours chez es amis et, vers huit heures, la tante Ursule Kerloët arriva accompagnée de sa bonne qui portait une lanterne, et, dans du papier épinglé, un bonnet à rubans. Tout de suite la tante Ursule s'était assise au coin du feu, à la meilleure place, et avait poursuivi sur son chapelet ses mille *Ave Maria*. On entendait le feu qui pétillait, le murmure des sapins du jardin et parfois la joyeuse volée d'un carillon qui passait, alerte et claire, dans la nuit comme des voix aériennes d'esprits.

FrIquet ne se réveilla qu'à l'odeur des gâteaux ; quand on les plaça sur un guéridon, son nez sensuel se tortilla.

M. Lecoutre s'assoupissait aussi, sans qu'il voulût en convenir, en face de la tante Ursule, qui, vers onze heures, s'était endormie, le chapelet en main, au milieu de ses *Ave*.

A une petite table, dans le cercle lumineux rabattu par l'abat jour d'une lampe, Jeanne, Françoise, Anna, Mlle Ravel et Demerre causaient et riaient doucement, pour ne point troubler les dormeurs.

– Chut ! dit la vieille fille. Si Mlle Kerloët m'entendait, son vénérable bonnet à rubans se dresserait sur sa tête... Notre conversation est peut être un peu leste ; mais il faut bien s'amuser entre jeunes gens...

A l'office, les domestiques s'amusaient, de leur côté, d'une façon plus bruyante. On jouait à Colin-Maillard ; les yeux bandés, Jean agitait ses grands bras dans le vide. La petite bonne de Mlle Ravel, Jaquette, poussait des éclats de rire aigus. Depuis quelques instants une sonnette retentissait avec brusquerie.

– C'est M. de Frémat qui appelle, dit la cuisinière. Je reconnais son tapage... Dépêche toi, Jean... Il n'est pas commode tous les jours.

Frémat, impatient, lui commanda d'apporter le thé. En penchant la théière, Jean eut le malheur de répandre un peu du liquide brûlant sur sa manche.

– Imbécile ! s'écria Frémat avec violence, est-ce que vous êtes ivre ?...

Agacée, Françoise intervint :

– Allons, mon ami, il faut être plus indulgent pour ce pauvre garçon.

Il répliqua sèchement :

– Je n'ai pas besoin de leçon devant les domestiques... Assez.

Cette rapide scène de brusquerie, où le secret désaccord du jeune ménage se trahissait, jeta un froid, causa un instant de malaise et de surprise pénible. Il y eut un silence embarrassé. Afin de détourner la conversation, Mlle Ravel le rompit en consultant sa montre et en faisant observer qu'il allait être temps de partir pour la messe.

On se décida à faire la route à pied. par le bau clair de lune qui, à présent, baignait le jardin et sa pelouse de sa clarté mystérieuse : une superbe nuit de Noël. Il ne manquait au décor nocturne qu'un tapis de neige. Il n'y eut que la tante Kerloët qui préféra, à cause de ses mauvaises jambes, être conduite en voiture.

Des groupes de fidèles traversaient la place, dans la clarté moelleuse d'une fête de nuit. Seul, le ciel illuminait, de sa grande lampe sereine au globe dépoli. Au fond de la place, la vieille cathédrale montait, fantastique, dans le ciel vaporeux, avec ses tours, ses galeries, ses contreforts et ses gargouilles, sous une lumière d'apothéose.

Se cachant dans l'ombre des maisons, Chenou s'éloignait de la place ; il emmenait une fille commencer déjà le réveillon. Au détour d'une rue plongée dans les ténèbres, ils croisèrent le bonhomme Fichant, qui s'avancait avec lenteur, les yeux clignotants, tâtant du pied le pavé avec précaution. Il portait une lanterne. Par derrière, Chenou s'approcha à petit bruit et la souffla.

– Ah ! par exemple ! s'exclama le vieux.

Des éclats de rire lui répondirent et s'éloignèrent dans l'obscurité, tandis qu'il s'efforçait en tâtonnant de gagner la cathédrale.

– Gamins ! grogna le bonhomme.

Comme la famille Lecoutre et ses amis débouchaient sur la place, Vautrier, de loin, les aperçut. Il revenait du cercle avec Georges de Trévoy et Olivier de Kermérœil. Tous trois allaient à la messe de minuit.

– Voici les Lecoutre, dit Vautrier ; suivons-les.

– je veux bien, dit Olivier.

– N'as-tu pas remarqué, demanda Georges, comme Vautrier court après Mlle Jeanne ? Mon cher, il en tient.

Fendant la foule déjà compacte, la famille Lecoutre se plaça dans le bas côté de gauche où un domestique lui gardait des chaises. Un fourmillement de cierges embrasait le chœur de leur rayonnement jaune. Leurs petites flammes agitées braisillaient et formaient des cordons lumineux parmi les candélabres étincelants et les hautes verdures.

Au milieu du transept, c'était comme une échappée lointaine et mystérieuse de clarté, où les prêtres se mouvaient, avec l'or de leurs chapes et la pourpre des enfants de chœur, entre les stalles de chêne. Avec un doux cliquetis de chaînettes, les encensoirs balancés bleuisaient l'air et répandaient, dans leur vol, ce parfum d'Orient qui fait rêver des palmiers et des paysages bibliques. Aux chants graves succédaient des silences recueillis, où la voix de l'officiant, respectueuse et basse, murmurait les paroles du mystère.

De grandes ombres de piliers voilaient étrangement les chapelles écartées et les recoins collatéraux. Françoise, agenouillée, priaît absorbée dans des pensées sérieuses, que sa prière rendait plus douces. Ces chants, cette foule courbée,

cette messe nocturne exhalaient une mélancolie résignée qui la gagnait. Sa tête penchée montrait ses beaux cheveux blonds et découvrait la nuque. Demerre la regardait ; un peu de son émotion d'autrefois se ravivait dans ses cendres. Une sympathie profonde, malgré tout, l'attendrissait pour elle ; Il sentait davantage qu'elle n'était pas heureuse. Un moment, quand elle tourna sa chaise, il lui sembla que ses yeux étaient mouillés.

Non loin de là, Mme de Trévoy se tenait très raide, l'air maussade dans sa religion étroite et implacable, damnant tout le monde. Mme Bossan et ses filles, recueillies avec un peu d'affectation, était au milieu de la nef, à l'endroit le plus en vue. Derrière un pilier, près de la famille Lecoutre, Vautrier et ses amis chuchotaient. Il regardait beaucoup Jeanne ; Georges continuait de le taquiner à cause d'elle. D'ailleurs ces taquineries paraissaient lui faire plaisir ; il se défendait en souriant ; il avait l'air de les provoquer. Deux ou trois fois Frémat se retourna de son côté en fronçant les sourcils. Il avait remarqué la façon dont Vautrier regardait Jeanne et en paraissait mécontent.

La messe finie, quand la foule pressée, en se coudoyant, s'écoula par toutes les portes avec un bourdonnement de voix et de pas sur les dalles, Vautrier manœuvra de manière à rejoindre auprès du bénitier la famille Lecoutre. Il offrit de l'eau bénite à Jeanne qui lui sourit. Et sur la place, quittant ses amis, il vint saluer ces dames. Il marcha à leur côté quelques instants, avec le secret espoir qu'on l'inviterait au réveillon de Traurosan ; mais, à l'entrée de la rue Colveste, Frémat le congédia brusquement. – Bonsoir. Il fait froid ici, je ne veux pas vous retenir. . .

Quand on se fut séparé, Jeanne dit :

– Comme vous l'avez éloigné cavalièrement ! Que vous a-t-il fait ? . . . Il a eu l'air déconcerté.

– Il est assommant, répondit Frémat avec humeur.

On marcha vite sur la terre durcie, tantôt plongé dans l'obscurité, tantôt traversant un lac de clarté, où les arbres de la route répétaient leurs formes vagues et semblaient se refléter comme dans une eau dormante. Les chênes, dépouillés, étendaient leurs branches noueuses aux rayons de la lune, que par moment des vapeurs errantes encapuchonnaient. Puis, sa face ronde et blanche se dégageait de nouveau dans l'éther bleuâtre. Les buissons, remplis de fines pendeloques de glace, faisaient entendre le petit cliquetis froid de leurs fruits de cristal, sous les poussées intermittentes du vent.

Au réveillon, Mlle Ravel regretta de n'avoir pas sa guitare. Les gais abois de Friquet fêtèrent le retour de ses maîtres. Il s'était endormi, le malheureux, sur le bonnet à rubans de Mlle Kerloët, tombé devant la cheminée. Françoise s'en approcha pour tendre, avec un joli mouvement souple, ses bottines à la flamme, qui baigna de reflets roses son visage gracieux et sa belle carnation de blonde.

Quand Demerre fut parti et que les habitants de Traurosan regagnèrent leurs chambres, Frémat et sa femme se trouvèrent seuls un instant au salon, où les restes du réveillon couvraient encore la table, entre les sièges en désordre. Il avait, jusqu'à la fin, l'air de mauvaise humeur ; se chauffant, le dos tourné au foyer, il maugréait contre la messe de minuit et cette ennuyeuse soirée. Son irritation ne demandait qu'un prétexte pour s'épancher davantage. Fâché contre tout le

monde, il était disposé à quereller à propos de tout. Sans paraître faire attention à lui, Françoise, avant de monter, cherchait un gant égaré sous les fauteuils.

Il lui dit :

– Vous me boudez, je crois ?

– Non, je suis triste. . . Je sais que vous ne m'aimez plus et j'y suis résignée, mais vous m'avez parlé devant le monde d'une façon blessante, qui m'a humiliée pour vous et m'a peinée pour ma famille. Mon père vous a regardé avec une surprise pénible. J'ai peur qu'il ne devine. . . Gardons au moins les apparences.

II

Au commencement du printemps, un matin, un cabriolet, attelé d'un lourd cheval de campagne, s'arrêta devant la maison du docteur. Le cheval avait des bourrelets d'écume, râclée sur ses poils au bord des harnais. L'homme qui descendit le marche-pied était mis comme un domestique de riche famille campagnarde, il tira bruyamment la sonnette ; Demerre crut qu'on venait le chercher pour un accident grave.

Le valet de ferme, qui marchait pesamment avec ses galoches, ôta d'entre son gilet et sa chemise un billet encore tiède, enveloppé dans son mouchoir, et le tendit au médecin. Mme Goardur l'y pria d'accourir sur-le-champ : sa fille venait de se blesser dans une chute.

Une heure plus tard, après avoir été cahoté entre de hauts talus d'ajoncs en fleur, couleur de vieil or, qui répandaient dans l'air tiède comme une vague senteur de pêches mûrissantes, le long de mauvais chemins, coupés de ces profondes ornières que creusent les lourdes charrettes chargées de sable, Demerre arrivait à la maison de la famille Goardur.

Une cour s'étendait à l'entrée, derrière une grille.

Mme Goardur accourut au-devant du médecin. Elle portait une grande coiffe, n'ayant pu se résigner aux chapeaux malgré sa fortune. Elle paraissait inquiète. Bruyamment, d'une voix aiguë, criant quand elle parlait, ainsi qu'on le fait en Basse-Bretagne, elle raconta l'accident. La veille on revenait assez tard, d'un retour de noce, le cocher était gris, une roue de la voiture avait passé sur un tas de cailloux, tout le monde avait roulé dans la douve ; seule Mlle Goardur était blessée, à la jambe.

Il la suivit dans la chambre de la jeune fille, qui avait fait de grands préparatifs pour le recevoir, coiffée et parée avec beaucoup de soin. A demi étendue sur un sofa, l'intéressante blessée tenait sa jambe allongée sur des coussins. Il la pria de lui montrer sa blessure. La figure régulière et douce de l'héritière se couvrit de rougeur, entre ses frisons, étagés avec art, quand elle dut laisser voir sa jambe grassouillette, au mollet ferme, où une meurtrissure bleuissait la peau blanche, un peu rosée.

Demerre réprima un sourire ; cette forte jeune fille, riche de santé, lui paraissait bien douillette ; il s'était attendu à une jambe cassée. Gaiement il lui affirma qu'on ne la lui couperait point.

Elle dit, d'un ton suppliant et peureux :

– N'importe, vous reviendrez me voir ? J'avoue que je ne suis point brave.

Elle était gentille ainsi ; elle avait l'air d'une bonne enfant timide, un peu gauche, simple et franche. Elle rit de bon cœur en confessant sa poltronnerie et lui parlant de la chute, lorsqu'il l'eut rassurée.

Quelques jours plus tard, il traversait la place, quand, de sa fenêtre, la majestueuse Mme Leprudois, d'un signe, le pria d'entrer.

Elle lui demanda des nouvelles de sa nièce, Mlle Goardur. Avec une singulière insistance, elle en fit l'éloge : une excellente femme de ménage, et puis de la fortune, vingt mille francs de rente au moins, en bonnes terres, une fille unique, un père et une mère assez âgée, ce qui devait entrer en ligne de compte. C'était une enfant gâtée dont les parents ne contrarieraient point le choix, dût-il tomber sur un jeune homme sans fortune. D'ailleurs, Mme Leprudois insinua que Demerre avait plu aux parents comme à la fille. Et elle le plaisanta là-dessus.

– A quand la noce ?

Elle lui dit que, sérieusement, elle ferait son mariage avec Mlle Goardur, s'il le voulait. Et, avec quelque délicatesse, elle lui donna à entendre que Mlle Geneviève connaissait la tare de sa naissance, que ni elle, ni ses parents n'y voyaient un obstacle. Peut-être, au fond du cœur, le père avait-il souhaité un gendre riche ; mais il appréciait beaucoup la profession de médecin, qui est considérée et lucrative. Il le savait un jeune homme sérieux, de bonne conduite.

Demerre fut à la fois gêné par cette ouverture à laquelle il s'attendait si peu et touché par les sentiments généreux de Mlle Goardur. On est toujours sensible à la sympathie qu'on inspire, surtout quand celle qui vous la témoigne est jeune et n'est point laide. La gentille héritière était jetée dans ses bras : il ne tenait qu'à lui d'en faire sa femme. Il rentra chez lui rêveur.

Il monta à sa chambre et s'accouda à sa fenêtre, préoccupé. Les effluves du printemps amollissants, très doux, le poursuivaient. Dans les gouttières, les moineaux poussaient des pépiements ravissants et vagues, comme des confidences amoureuses, occupés de bâtir leurs nids. Là bas, le bois de l'Evêché se revêtait de feuilles tendres. Jusqu'aux arbres du cimetière qui prenaient une teinte moins sombre. La pensée d'épouser Mlle Goardur l'avait d'abord presque révolté ; à présent, il se dit : « Pourquoi pas ? . . . »

La solitude lui pesait, il n'avait jamais beaucoup joui des plaisirs de la famille. Lui aussi, parfois, avait rêvé d'obtenir sa part des bonnes joies du foyer, de se créer un intérieur plus doux. Pourquoi pas ce mariage autant qu'un autre, puisqu'il ne posséderait jamais la femme qu'il avait désirée ? Elle ne l'avait jamais aimé, tandis que Mlle Goardur lui laissait voir ingénument qu'elle l'aimait, et quand il pensait aux préjugés méchants de la petite ville, qu'elle était prête bravement à fouler aux pieds pour lui, il était plus vivement touché encore. Cette fille de la campagne, sans esprit, mais naïve et bonne, ne lui semblait pas dépourvue de grâce. Auprès d'elle il trouverait l'apaisement et l'oubli, le bonheur peut-être.

III

Le bruit courut bientôt dans la petite ville que Demerre devait épouser prochainement Mlle Goardur : Dès lors, on eut pour lui plus de considération, en même temps qu'on le jaloua davantage. Ah ! ces médecins, toujours pratiques, aimaient les grosses dots ! M. Demerre ne faisait pas exception à la règle, n'étant pas si dédaigneux de la fortune qu'il voulait le paraître. Voici que ce jeune monsieur allait devenir un gros propriétaire, un personnage ; on devait le ménager. Avec surprise, il remarqua qu'on le saluait plus bas.

Mmes Bossan et de Trévoy, ainsi que la plupart des mères qui avaient des filles à marier, ne comprenaient pas ce mariage. Pour elles, jamais elles n'eussent accepté comme gendre un bâtard.

Mlle Goardur s'était guérie très vite. Son père venait de faire construire pour son étang un bateau, que le curé du bourg voisin baptiserait. A cette occasion, il y aurait un dîner ; Demerre y fut invité avec tant d'instance qu'il accepta. Il dut accepter aussi d'être le parrain du bateau, dont Mlle Goardur serait la marraine.

Le jour du baptême, la cour de la famille Goardur était pleine de voitures dételées : quelques victorias toutes neuves, appartenant à de gros cultivateurs, se voyaient parmi les cabriolets et les chars à bancs campagnards, comme des élégants de la ville au milieu de paysans. Les parents, nombreux, des cousins au quatrième degré, avaient été invités, comme à une noce. En Basse Bretagne, de riches familles de la campagne forment des clans, une sorte d'aristocratie rustique, qui se rassemble pour banqueter.

Il y avait des parents qui ne parlaient que breton, vêtus de vestes en bon drap noir, luisant, à parements trop longs sur les mains énormes, avec les plis de l'armoire marqués dans le dos ; chapeaux noirs, en feutre mou, très plats, larges de bords, posés sur la nuque, rappelant les chapeaux des curés. Plusieurs, malgré le beau temps, portaient l'affreux petit cache-nez, dont les bouts étaient ramassés sous le gilet, soigneusement. D'autres étaient habillés à la mode des villes, mais avec je ne sais quoi de lourd et de gauche qui subsistait. Les dos ronds et larges faisaient craquer les redingotes, les chapeaux hauts ne pouvaient se maintenir droit et s'inclinaient sur l'oreille, les gants voyants, plissés aux doigts, trahissaient des mains épaisses. Et tous avaient la même tournure pesante et déhanchée. Quelques pantalons de couleur tiraient l'œil. Il y avait M. Leprudois, deux notaires de campagne, un médecin de village, un juge de paix, plusieurs clercs de notaire et même un séminariste en congé de convalescence. Les faces

carrées, à grande bouche, avaient presque toutes un air de parenté.

Mais les toilettes des dames étaient les plus riches : corsages de velours, robes de soie, broches d'or, lourdes chaînes d'or étalées sur les poitrines grasses, chapeaux surchargés de plumes et de fleurs ; beaucoup de grandes coiffes, démesurées comme les coiffes normandes, mais posées presque horizontalement, aux ailes empesées et mouvantes, à côté des petites coiffes, plus coquettes, découvrant, de chaque côté des tempes, des cheveux nattés selon une mode très vieille. Et les longs châles, dégageant par derrière les cous robustes, mordus par le hâle, étaient attachés, sous la nuque, par des épingles à têtes colorées. Les petits tabliers de soie ou de moire, à bavette, étaient bordés de dentelle.

En attendant le dîner, les hommes s'étaient répandus dans le jardin où ils fumèrent leurs pipes. De vieux cultivateurs avaient tiré de leurs poches des blagues poilues qu'ils déroulaient, et, bourrant de leurs doigts déformés des pipes de terre aux tuyaux entourés de fil vers le bout, ils se mirent à cracher, à longs jets de salive, et à causer en breton. criant très fort, avec des jurons à chaque mot, de grands serments pour affirmer qu'ils ne mentaient pas, en gens qui ne disent pas toujours la vérité. Des messieurs avaient ôté leurs redingotes pour jouer aux boules. D'autres montraient leur force en levant des fardeaux à bras tendus.

Ces dames se promenaient au jardin. Les joues fraîches de Mlle Goardur rougirent tout à coup ; elle les sentit très chaudes : Demerre venait d'arriver.

L'on se mit à table ; le parrain y fut placé à côté de la marraine. La salle à manger étant trop petite, le couvert avait été rangé dans une grange tendue de draps blancs, ornés de fleurs, comme pour une procession de la Fête Dieu. Des souffles de vent agitaient les tentures. Ces draps fleuris sentaient une bonne odeur de lessive. Un peu contraint au début, le repas bientôt s'anima, le premier appétit satisfait, d'une bonne humeur bruyante, au milieu du bourdonnement des conversations et du cliquetis des fourchettes. C'était un de ces dîners de campagne plantureux, proportionnés aux appétits robustes, avec des plats innombrables, des mets lourds, des pièces montées en pain de Savoie où planaient des amours en sucre, tremblant sur leurs boudins de fil d'archal. Les faces se coloraient, les yeux devenaient voilés et humides.

Des parents chuchotèrent en regardant Demerre et sa voisine. Mme Goardur, qui avait les pommettes enflammées, fixa sur sa fille des yeux attendris. Toute rougissante. Geneviève était à la fois heureuse et fort déconcertée. Elle tremblait que Demerre ne fût choqué par des allusions indiscretes et avait honte de la mauvaise tenue où l'on glissait. Mais il la trouvait gentille dans ses efforts ingénus pour lui plaire et à ses yeux prévenus la vulgarité, la grossièreté des convives disparaissait ; il ne voyait que leur bonne humeur cordiale et leur bonhomie.

On ne partit qu'à la nuit tombante. Une à une les voitures s'éloignèrent. Plusieurs dames, d'une main forte, durent arracher d'autorité les guides aux maris qui avaient trop bu, incapables de se conduire eux-mêmes. Et les convives se perdirent au fond des chemins creux avec des chants et des éclats de rire secoués, qui s'évanouirent dans l'éloignement. Demerre prit congé de ses hôtes. Mlle Goardur l'accompagna dans la cour. En cheveux, elle serraït autour de sa gorge un fichu de dentelle. Elle avait chaussé de légers sabots ; s'avancant avec

précaution, elle relevait un peu ses jupes sur ses chevilles, délicatement, et ses petits sabots craquaient, à chaque pas. En pressant avec timidité, de ses doigts potelés, la main qu'il lui tendit, elle le remercia encore de l'avoir guérie si vite. Elle dit :

– Au revoir.

Il répondit d'un accent singulier :

– A bientôt...

Il partit. Le crépuscule éteignait les flammes du couchant derrière les ajoncs du chemin ; au ciel pâli quelques rares étoiles palpaient. Et toujours les effluves du printemps se dégageaient de la terre grasse, comme pâmée encore sous les derniers baisers du soleil, voilé maintenant. Il semblait à Demerre entendre le bruit de la mer très lointain. Un vent frais passait sur les trèfles et les nappes ondulantes des jeunes blés, comme une caresse. Il laissa flotter les rênes sur la croupe cadencée de son cheval et rêva : il était décidé à épouser Mlle Goardur.

IV

Que de projets semblent immédiatement réalisables et sont empêchés par la destinée ! Demerre songeait à se rendre chez les Leprudois pour les prier de demander en son nom Mlle Goardur, lorsqu'il reçut un billet très aimable de Françoise, qui l'invitait à déjeuner.

Quand il était entré à Traurosan, il l'avait rencontrée au jardin. En toilette très simple, le regard pensif, doucement voilé, elle était d'une distinction exquise, d'un charme élevé et troublant, qui effaçait les séductions vulgaires de Mlle Goardur. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'avança à sa rencontre, amicale et souriante. Son grand trouble d'autrefois le ressaisit : il fut reconquis aussitôt. Il se sentit honteux, comme coupable, infidèle à la passion malheureuse et profonde qui, mêlée à sa vie, devait la dominer. La pauvre Mlle Goardur fut oubliée.

Ils se promenèrent côte à côte. Il l'écoutait parler ; le son de sa voix lui paraissait très doux. Du vieux mur, une ombre tiède tombait, jusque sur la terre brunâtre des plates-bandes, crevée par l'éclosion des plantes, sous la pluie chaude du soleil d'avril. Comment avait-il pu un instant songer à épouser une autre femme ? Son cœur, après des années, était encore trop plein de son premier amour. Il se rappela ses rêves exaltés, sa fidélité intérieurement jurée malgré tout, ses mélancolies à la fois amères et exquises, goûtées comme une poésie triste. Cet amour sans espoir l'avait saisi tout entier, et, quand il le croyait mort, la seule pensée d'y renoncer lui causait un déchirement, une angoisse, provoquait en lui une révolte.

Après le déjeuner on était allé prendre l'air sur une terrasse.

Demerre s'était accoudé sur le sommet du mur. Le bruit glissant de la rivière arrivait affaibli, dans l'air printanier, confondu, par instants, avec des bourdonnements d'insectes qui passaient. Tout à coup, Françoise, d'une voix qu'une nuance de tristesse demanda :

- On nous a dit que vous alliez vous marier, monsieur Demerre : est-ce vrai ?
- Non... je ne me marierai jamais.
- Et pourquoi ?...

Il ne répondit point, il parut ne pas avoir entendu cette question. Françoise sembla devenue plus gaie, comme si on lui avait ôté une inquiétude.

Jeanne dit :

– Mlle Goardur est une très bonne personne, un peu nonchalante. Je l'ai connue enfant... Vous ne nous avouez pas la vérité, peut-être...

Françoise, silencieuse, avait arraché des feuilles de lierre dont elle respirait l'odeur amère, machinalement, les yeux perdus à l'horizon de collines où le soleil souriait.

Le lendemain matin, Demerre rencontra Vautrier sur les quais. Ils montèrent la rue ensemble. Sur la place, ils virent Frémat s'entretenant, d'un air préoccupé, avec Pellard.

– Il a des affaires avec cet usurier, dit Vautrier. Vous verrez qu'il se fera plumer : il n'est pas de force... Entre nous, je le crois très endetté. Il est capable de se ruiner.

– Croyez-vous réellement que sa fortune soit si compromise? demanda Demerre avec un étonnement pénible.

Vautrier en était convaincu.

– Il n'est pas aimable pour moi, reprit-il. Il semblerait que je n'eusse pas le droit de parler à Mlle Vedre. Ma parole, on dirait qu'il est jaloux...

– Après avoir quitté Pellard, Frémat aperçut Jeanne sortant d'un magasin. Elle n'était accompagnée que d'une femme de chambre. Il la rejoignit et congédia la domestique. Sa cousine et lui firent un tour par la ville, puis reprirent le chemin de Traurosan. Il se rappela qu'il avait à visiter une ferme, peu éloignée. Il demanda :

– Venez vous avec moi?

Elle hésitait,

– Vous allez me conduire par des routes boueuses?

Il dit en plaisantant :

– Je vous porterai, s'il le faut.

Elle le suivit, ils descendirent par un chemin charretier. Au fond des mares se chauffaient au soleil, avec des frétillements légers, sur un lit de boue, des bancs de têtards, très petits, semblables à des virgules ou à des clous noirs à grosses têtes. Le chemin se rapprocha du Guindy, dont les eaux basses, traversées par la lumière, montraient parfois leur fond jaunâtre de gravier, où une truite, un instant aperçue, filait silencieuse entre les roches. Une haie de sureaux en fleurs répandait sa senteur d'une douceur fade. Un ruisseau avait envahi l'étroit chemin désert; çà et là, quelques pierres, branlantes dans leurs alvéoles de boue, étaient posées pour les piétons. Jeanne eut peur du passer et parla de revenir.

– Attendez, Jeannette, c'est le moment de vous porter

– Non, je ne veux pas... Vous plaisantez!... Laissez moi... Vous êtes fou!...

Sans l'écouler, il l'avait saisie dans ses bras vigoureux et, la pressant contre sa poitrine, il franchit l'endroit bourbeux, sur les pierres vacillantes, qui flaquèrent une eau noire. Elle se cramponnait à son cou; son chapeau effleurait les branches des chênes. D'une main il la soutenait au dessus des jarrets, de l'autre, lui pressait la taille. Parvenu sur le sol ferme, il ne la lâchait pas.

Moitié riante, moitié fâchée, elle se débattait.

– Je ne vous mettrai à terre que quand vous ne serez plus fâchée, vilaine enfant, dit-il, d'une voix sourde et tendre, avec un rire forcé.

– Eh bien, là, je vous pardonne... Mais lâchez-moi tout de suite ou je vous tire les cheveux.

- Tirez les. . .
- Allons Maurice, finissez. . . Je n'aime pas ces plaisanteries. . .

Il obéit enfin, à regret. Déposée à terre, elle défripa ses jupes et parut bouder un instant. C'était absurde, ce qu'il avait fait. Il l'avait chiffonnée avec une rudesse ! Elle était légèrement essoufflée de s'être débattue.

Il demanda d'un ton de supplication souriante :

- Etes-vous fâchée, ma petite Jeanne ?
- Oui, Monsieur.

Mais elle finit par rire, de ce qu'elle regardait comme une simple plaisanterie, un peu folle seulement. Elle le gronda, on n'avait pas d'idées semblables ! Elle ne put rester boudeuse, ayant toujours eu un faible pour son cousin. Et, après avoir renoué sa voilette dérangée, elle consentit à lui donner la main en gage de réconciliation. Il paraissait vraiment plus ému et plus repentant que cet incident ne semblait le comporter. Elle remarqua qu'il était absorbé, bizarre.

V

La famille Lecoutre se préparait à partir pour les régates de Paimpol.

Au moment de monter en voiture, on aperçut Jacquette, jeune bonne que, sur les instances de Françoise, Mlle Ravel avait fini par prendre à son service. Elle accourait annoncer que sa maîtresse était très mal ; le médecin, M. Demerre, appelé en hâte, l'avait déclaré.

– Il faut aller la voir sur-le-champ, dit Françoise.

– Comme c'est ennuyeux ! murmura Jeanne avec dépit.

Frémat, lui aussi, marquait de l'impatience.

Françoise reprit :

– Vous ferez comme vous voudrez ; quant à moi, je vais près d'elle. Je ne pourrais m'amuser sachant qu'elle souffre.

Elle tenait à visiter seule Mlle Ravel ; mais Anna voulut à toute force l'accompagner. M. Lecoutre en éprouvait aussi le désir : cédant aux instances de Françoise, Il se décida à partir pour Paimpol avec Jeanne et Frémat, qui, gênés, mécontents, gardaient le silence.

Lorsque Françoise et sa sœur mirent pied à terre devant la porte du jardin, il leur sembla que la maison isolée avait un aspect plus triste, plus silencieux et plus décrépit. On n'entendait plus la voix aigrette de la petite vieille, ni ses sabots qui trottaient sur les dalles.

Elles montèrent sans bruit à sa chambre. On y respirait cet air lourd et fiévreux des chambres de malade, mêlé d'une vague odeur de remèdes. Une veilleuse éteinte était posée sur la cheminée, à côté d'une lithographie de Napoléon Ier. Sur la commode étaient rangées des fioles à étiquettes. La garde qui la soignait remuait doucement un remède. On sentait surtout l'éther.

Dans un coin, sur son perchoir, une patte reployée dans ses plumes, Sylvandre semblait tout désorienté et inquiet, inclinant la tête pour regarder cette scène de ses gros yeux jaunes. Il ne causait presque plus, ne faisait entendre que des mots vagues et sourds comme s'il eût été impressionné par le danger de sa maîtresse. Au chevet, Demerre était assis et causait avec sa malade, qu'il cherchait à distraire et à rassurer. Dans l'état un peu comateux où elle était tombée après la crise violente de la nuit, elle avait les yeux vagues, comme assoupis. Elle était très calme, la tête immobile sur la pile d'oreillers qui la maintenait presque assise. Sa respiration était toujours un peu oppressée et sifflante, mais apaisée et moins pénible. En camisole, les manches larges découvrant ses bras flétris, ses petites mains parcheminées étendues sur les couvertures, elle avait le visage très

vieilli et tiré sous le bonnet qui lui cachait les cheveux. Seule une mèche grise pendait sur son front moite.

Elle dit en se soulevant un peu :

– Ah! mes pauvres petites, j’ai bien failli mourir! Vous savez que j’ai une maladie de cœur? Sans mon docteur, j’étais fichue... Asseyez vous là... Mon Dieu! Tout ici est en désordre... comme pour le dernier déménagement... Enfin, que voulez-vous? On ne peut pas vivre toujours... Et mon pauvre Sylvandre, qu’est-ce qu’il deviendrait, si je m’en allais?... Françoise, je vous le recommande.

Demerre protesta :

– Mais vous n’êtes pas près de nous quitter. Quand on bavarde comme ça, on n’est pas bien malade.

Il fut impossible de l’empêcher de causer. Elle voulut avoir des nouvelles de Traurosan, de tout le monde, même de Friquet, qui, pourtant, avait coutume d’aboyer à sa vue et de lui montrer les dents comme si elle l’eût exaspéré. En elle la maladie semblait avoir développé je ne sais quoi de plus affectueux et de plus tendre. Peut-être la menace d’une séparation prochaine lui rendait-elle plus chères les choses et les gens qu’elle ne reverrait plus. Françoise et Anna furent rassurées quand elle grignota de bon appétit un biscuit. Elle plaisantait sur son alerte, avouait qu’elle avait eu grand’peur, n’était, pas du tout pressée d’aller voir le bon Dieu et se déclarait décidée, après mûre réflexion, à attendre sa centième année, avec l’autorisation du docteur.

Sous prétexte de voir les beaux œillets du jardin, Françoise y emmena Demerre.

A voix basse, elle demanda :

- Elle est sauvée, n’est-ce pas?
- Elle est perdue.

A cet arrêt, Françoise ressentit une impression poignante. Quoi! cette malade qui plaisantait et faisait des projets était une mourante? Oui, elle était perdue, expliqua-t-il tristement, et mourrait à bref délai. La maladie de cœur était à son dernier période. Elle pouvait s’éteindre brusquement, d’un moment à l’autre. Mais elle pouvait aussi, à force de précautions, vivre une quinzaine, un mois tout au plus : personne ne savait. La crise était passée, mais le mal restait, implacable, prêt à vaincre au moment mystérieux masqué par la destinée. La science, hélas! comme dans la plupart des cas, ne pouvait que constater la mort qui s’avançait.

Les jours suivants, Françoise et Anna, parfois accompagnées de Jeanne ou de leur père, revinrent voir la condamnée, qui continuait d’être gaie. Cette gaieté leur paraissait lugubre. Cependant le mieux se soutenait, Françoise reprenait quelque espoir : la constitution de la vieille fille était si forte; les médecins, même les plus habiles, se trompent si souvent. Mais Demerre hochait la tête tristement, obstiné dans son pronostic.

L’après midi, quand elle n’avait pu se rendre chez Mlle Ravel, il venait à Traurosan lui donner de ses nouvelles. Elle-même était un peu souffrante, les nerfs surexcités, fébrile, fatiguée par de pénibles insomnies, où, avec le souvenir affligeant de sa vieille amie, se présentaient à son imagination ses propres tris-

tesses, sa vie manquée, son avenir menaçant. Son père remarqua l'altération de ses traits. Secrètement il en parla à Demerre : ce qu'il fallait à la jeune femme, dit le docteur, c'étaient des distractions, des promenades au grand air, des fatigues physiques. M. Lecoutre le pria de l'observer, de revenir plus souvent à cause d'elle. D'ailleurs, il semblait avoir le secret de la distraire et de l'intéresser. Elle était toujours impatiente de le voir pour causer avec lui de Mlle Ravel. Le commun intérêt qu'elle leur inspirait les avait encore rapprochés, resserré leur amitié. Leur pitié y avait mis comme une sympathie plus tendre.

Sans paraître jaloux, Frémat, d'une façon indirecte, commençait à railler sa femme sur son engouement pour son médecin. On l'appellerait pour une écorchure au petit doigt : bientôt on le consulterait sur l'opportunité de tondre Friquet ou sur les modes nouvelles. Décidément, c'était un médecin de dames. Comment un homme sérieux se fût-il amusé à écouter patiemment leurs mille riens ? Et Frémat ricanait quand il apercevait de loin, avec sa femme et sa belle sœur, Demerre en graves conversations. Tant de pourparlers au sujet d'une vieille toquée qui se mourait, ce n'était pas la peine. «Mais il paraît que cela les amuse», se disait-il avec dédain.

Quinze jours se passèrent ; le sinistre pronostic au docteur ne s'était pas réalisé. Ce matin là Françoise l'attendait, il devait venir la prendre, ils iraient ensemble à pied, en se promenant, jusque chez leur vieille amie. Anna et Jeanne étaient allées à Guingamp mettre un cierge au nom de Mlle Ravel devant l'antique statue, habillée d'étoffes dorées, de Notre Dame de Bon-Secours.

Françoise pensait beaucoup à Demerre depuis quelque temps. Elle aurait voulu qu'il fût de la famille, qu'il habitât près d'elle. Si Anna, qui le tenait en si haute estime, l'épousait ? Elle serait une femme heureuse, elle ! . . . Françoise se promena à pas rêveurs, près de la pelouse, agitant cette pensée qui lui était déjà venue.

– Oui, si elle l'épousait !

Tout à l'heure, elle pourrait le sonder. Elle se figura le bonheur de sa sœur, tranquille, élevé, et cette image mit en son cœur quelque amertume, une sorte de jalousie très vague, à peine consciente, qu'elle chassa, prise de honte. Elle était décidée à faire ce mariage, avec une impatience fiévreuse, comme si elle eût voulu régulariser une situation dangereuse, confusément entrevue, qui l'eût troublée.

Quand Demerre arriva, ils firent quelques pas côte à côte, dans la grande allée tournante.

Elle songeait à son projet de tout à l'heure et sa résolution faiblissait. Elle ne lui parla point de sa sœur : plus tard, se dit-elle ; cela ne pressait pas si fort. Mlle Ravel devait l'occuper avant tout.

Il lui sembla pourtant qu'elle avait pris une résolution grave qui la mettait plus à son aise avec lui, son futur beau-frère peut-être.

Elle avait le droit, pensait-elle, de le traiter familièrement. Elle lui proposa d'aller chez la malade en bateau ; il accepta. Ils descendirent au lavoir, détachèrent la chaîne rouillée de la barque, il rama, remontant le courant avec lenteur. Parfois l'ombre des saules glissait sur eux. Les prairies se déroulaient, paisibles, au pied des collines. Ils repassèrent sous les grands arbres du Bileau,

qui rendaient l'eau noire, et leur première promenade sur la rivière se retraça dans leur souvenir.

Ils attachèrent leur bateau à une branche et gravirent le coteau. Elle s'appuyait à son bras, doucement. Ils trouvèrent Mlle Ravel assise dans son jardin, à l'ombre de ses lilas, allongée dans un vieux fauteuil en tapisserie. Un châle l'enveloppait. Sylvandre, plus gai, se chauffait béatement au soleil sur son perchoir avec de petits sifflements; d'un air sérieux d'octogénaire, il semblait méditer.

La malade reposait, assoupie par la chaleur. Des œillets blancs parfumaient l'air. Un souffle fort, mais paisible, soulevait sa poitrine. Sa figure ridée, usée par une longue vie, avait le calme d'une conscience tranquille. Ses mains, maigres, flétries, aux doigts osseux, noueux comme des pattes d'oiseau, étaient étendues entrouvertes sur ses genoux. Peut-être rêvait-elle qu'elle était redevenue jeune et heureuse, se revoyait elle, à son enfance, parmi tant de gens et de choses oubliés, disparus dans ce gouffre mystérieux de la mort, où elle allait bientôt rouler à son tour. Demerre et Françoise, amortissant leurs pas, s'arrêtèrent et retinrent leur haleine; mais le grincement du sable, si étouffé fût-il, la réveilla. Elle leva ses paupières fripées de vieille; ses regards, d'abord vagues et ensommeillés, se fixèrent sur eux, étonnés, puis s'éclairèrent d'un bon sourire.

– Justement, mes enfants, je rêvais de vous... J'ai fait mon testament... Je sais bien que ça ne presse pas, mais n'importe. C'est quand on n'est pas trop malade qu'il faut s'en débarrasser. Tout le pauvre mobilier dont je peux disposer sera à vous... Vous aimez les vieilleries... Vous les garderez en souvenir de moi. Ça vous fera penser quelquefois à la vieille. Je ne veux pas que le portrait de mon père ni celui de son empereur soient vendus à la criée... ni ma guitare non plus, ajouta-t-elle avec un sourire mélancolique.

Elle avait pris leurs mains dans les siennes et les gardait. Pendant quelques instants, elle les contempla, d'un regard profond, l'un près de l'autre, avec une tristesse pensive.

– Vous êtes bons tous deux!... mes pauvres enfants!...

Elle n'acheva pas sa pensée et poussa un soupir; elle parut se perdre dans une rêverie sérieuse, qui l'assombrissait.

VI

Sur la place une baraque se bâtissait. Deux ou trois hommes en blouses et en chapeaux déformés, affectant un débraillé pittoresque, portaient et ajustaient les diverses pièces de la grêle charpente, aidés par les gamins, qui couraient au milieu des planches encore couvertes de vieilles affiches. A côté, deux vastes voitures, les roues calées, étaient alignées, deux roulottes.

Depuis plus de trente ans, la troupe Chavier-Ferrati venait presque chaque année dans la petite ville donner une quinzaine de représentations, son répertoire peu renouvelé. Toujours elle jouait *Risette ou le Million de la mansarde*, *le Gamin de Paris*, triomphe de la vieille Mme Ferrati, encore leste malgré ses cinquante ans; de gros drames le dimanche, comme la *Grâce de Dieu*, *Marie-Jeanne ou la Fille du peuple*. Tout Tréguier connaissait le père Ferrati, avec sa casquette et sa longue figure jaune, marquée de petite vérole; son fils, qu'on appelait familièrement M. Ernest et qui jouait les jeunes premiers; l'accompagnateur, M. Migois, qui avait de longs cheveux gras, et pour les chansonnettes râclait du violon, un violon déteint comme lui; Mlle Mariette Ferrati, chanteuse légère des théâtres de Paris; Mlle Nina Chavier, chanteuse de genre. Au café de la Place, à l'hôtel de l'Europe et même au cercle, on s'occupait beaucoup de ces demoiselles, qui avaient des minois de bohémiennes assez piquants.

Les artistes mâles avaient des figures glabres, usées, ridées et vieillottes de cabotins qui se reconnaissent toujours, ne marchaient pas comme tout le monde, parlaient pour le public, passaient dans les rues, râpés, l'air grêlé, en gesticulant et agitant leurs cannes, tantôt plus graves que des magistrats, tantôt badins, le chapeau sur la nuque et s'appelant «ma vieille»; toujours la mine de réciter un rôle.

Le dimanche soir eut lieu la première représentation. Des promeneurs circulaient sur la place, des gamins étaient groupés à l'entrée du théâtre, fumant des bouts de cigares ramassés sur le pavé.

A la caisse était assise la grosse Mme Chavier, débordante, en chapeau à plumes roses, à côté d'une petite cassette. Elle donnait des billets en humectant son pouce, à la lumière de deux quinquets, et, avec un cliquetis de bracelet, soulevait la portière rouge qui s'ouvrait sur les premières. Parfois une des demoiselles Ferrati venait s'accouder au bureau, prenant des poses.

La salle était déjà pleine. On devait jouer un drame et un vaudeville. Dans un coin, Mme Bossan et ses enfants, Frémat, sa femme, Jeanne, Demerre, Vautrier et Olivier de Kerméroëil formaient un petit groupe très gai, une coterie.

Françoise avait d'abord refusé à Jeanne de l'accompagner au théâtre, n'étant pas en goût de s'amuser, toujours préoccupée de Mlle Ravel. Mais leur vieille amie allait mieux, et sa cousine avait tellement insisté, qu'elle ne voulait pas être un trouble fête. Une indisposition empêchait Anna de la remplacer auprès de Jeanne. Le rideau se leva ; M. Migois, penchant ses cheveux gras, fit miauler son crinclin. Le premier acte de *la Grâce de Dieu* se déroulait. Mlle Nina Ferrati, dans son rôle de Marie, avec un foulard sur les cheveux, en marmotte, une vielle en sautoir, se préparait à partir pour Paris, sous la conduite du chevrier, qui forçait son air naïf de bêta. Plusieurs dames, parmi les spectateurs, s'attendrirent quand Marie, d'une voix angélique, demanda à sa mère de la bénir et que Mme Chavier la bénit, une main sur son vaste corsage. Le drame, dans cette baraque, était presque aussi drôle que le vaudeville.

La représentation était commencée depuis une heure, lorsque des cris au feu retentirent dehors. Un brusque saisissement frappa tout le monde ; les acteurs s'arrêtèrent court au milieu d'une tirade. Des voix consternées questionnaient. On crut que le feu était à la baraque, des personnes sentaient même le roussi ; on se leva, on se bouscula et s'étouffa à la porte. Tout le monde voulait sortir à la fois. Des cris effrayés de femmes dominaient le tumulte. M. Ferrati accourut sur la scène et, oubliant, dans son émotion, de saluer le public, il annonça que le feu était à l'hôtel de l'Europe et pria les spectateurs de ne pas avoir peur, il n'y avait pour eux aucun danger. Dominé par l'habitude, il ne put s'empêcher cependant d'accompagner ces paroles de quelques gestes dramatiques.

Sur la place, un bruit de foule roulait, on entendait des pas lourds courir sur le pavé, un tambour battait. Une grande lueur rouge montait vers le ciel sombre, du côté de l'hôtellerie, avec des paillettes d'étincelles. Dans l'effolement général, Frémat n'avait songé qu'à sauver Jeanne, qu'il avait entraînée dehors, fendait la foule avec rudesse, avant de savoir où était le feu. Françoise s'était trouvée séparée d'eux par un flot de spectateurs qui s'écrasaient et bouchaient la sortie. Mais elle sentit un bras prendre le sien ; Demerre ne l'avait pas abandonnée. Sans perdre son sang-froid au milieu du tumulte, il lui dit :

– Suivez moi.

Il monta avec elle sur la scène vide, dont le rideau était resté levé, et l'emmenant par les coulisses, pleines d'une odeur d'huile à quinquets, il la fit passer par l'étroit couloir des acteurs, où elle fut pressée contre lui au milieu de l'obscurité. Il aida ses pas, tâtonnant parmi les objets ténébreux qui traînaient à terre, il la porta presque. Elle se cramponnait à lui instinctivement, l'imagination bouleversée par le danger qu'elle s'était figuré, ses nerfs encore frémissants.

Quelques personnes furent renversées et piétinées, Mme Jominet eut son chapeau aplati. M. Leprudois faillit être étouffé.

Bientôt le théâtre, tout à l'heure si tumultueux, demeura vide ; ses quinquets éclairaient la scène, déserte. Avec leur goût des spectacles tragiques et leur désir de remplir les premiers rôles, tous les acteurs étaient accourus au feu.

Ce n'étaient que des apprentis en planches, où était logé du foin, qui brûlaient, au fond de la cour de l'hôtel. La foule se rassurait : on forma la chaîne, les seaux de toile, tendus et lourds, passaient de mains en mains, après s'être remplis à la fontaine. Du côté de la rue, le grande maison ressortait sombre, sur le fond

rougeoyant de l'incendie. On entendait le gargouillement sourd et cadencé des pompes au milieu du ronflement et du pétitement des flammes. Les poutres embrasées, s'écaillant de braises, craquaient et s'effondraient, avec des gerbes d'étincelles, dans le brasier, dont la chaleur très vive brûlait les visages. Parfois un brusque jet de pompes arrosait la foule qui reculait. Au premier rang, les acteurs, en bras de chemise, manches retroussées, prenaient des poses énergiques.

Françoise était restée sur la place, à l'entrée de la rue Neuve. Les rumeurs de la foule arrivaient affaiblies. Silencieuse, appuyée au bras du médecin, elle regardait, au-dessus des toits, la clarté de l'incendie, qui vacillait, agitant ses reflets sanglants sur les maisons de la place à demi plongées dans l'ombre. Elle avait vainement cherché son mari ; il ne l'avait même pas attendue auprès du théâtre, s'était éloigné sans se préoccuper d'elle, sans s'assurer qu'elle n'avait pas été blessée par la fuite effarée des spectateurs.

Le lendemain, Demerre ne vint pas à Traurosan : Françoise se demanda si Mlle Ravel n'était pas plus malade. Le jour suivant, elle se rendit seule en ville et entra chez le médecin, qui parut un peu surpris de sa visite. Après lui en avoir expliqué l'objet, elle ajouta :

– Et puis je voulais de nouveau vous remercier. Sans vous, je ne sais pas ce que je fusse devenue dans cette foule affolée, l'autre soir. . .

Il lui répondit d'un ton sérieux, avec une tendresse contenue, empreinte de tristesse :

– Ne me remerciez point. Ce que j'ai fait était tout simple. . . J'aimerais tant à vous rendre service !

Ils se turent. Elle regarda son salon ; sur la cheminée elle remarqua des vases japonais antiques, de forme bizarre, qu'il avait remplis de tulipes lourdes et diaprées, couvertes de dessins étranges comme des robes de mikado.

Elle demanda, après un silence :

– Et vous êtes toujours aussi décidé à ne pas vous marier ?

Elle attendit sa réponse avec une certaine émotion. Il dit avec un sourire sérieux :

– Toujours.

Elle le traita de misanthrope, d'esprit chagrin.

– J'avais pourtant songé à vous marier.

Il secoua la tête, et parut attristé que cette pensée lui fût venue.

Pourquoi ce désir de le marier ? Aurait-elle voulu l'éloigner d'elle ? Commencerait-elle à le trouver compromettant ? . . . Elle n'avait donc pas senti que, l'aimant toujours, il ne pouvait se marier jamais. Ou bien s'en doutait-elle et avait-elle cherché à le sonder tout simplement ? Quelque jour peut-être son secret lui échapperait, s'il ne se surveillait pas : il se promit de se dominer.

Un soir, le domestique de Demerre arriva en voiture et remit à Françoise un billet, écrit au crayon, où le médecin lui annonçait que Mlle Ravel était au plus mal. Françoise et sa sœur aussitôt partirent.

Quand elles sonnèrent à sa porte, le crépuscule cendré vacillait comme une lampe à bout d'huile. Très émuës, elles montèrent à sa chambre. Un silence inquiet et lourd, à cette heure triste du jour mourant, remplissait la vieille maison. La chambre était dans un grand désordre. Derrière les rideaux du lit, Jacqueline

se cachait pour pleurer. Demerre était assis au chevet, silencieux, épiait les progrès du mal. A demi dressée sur ses oreillers, Mlle Ravel, ses pommettes flétries couvertes d'une rougeur fébrile, les yeux vagues, comme égarés, faisait entendre un souffle rauque, précipité, poignant. Le tic-tac de la pendule rendait plus grave et plus sinistre le silence. Doucement, Françoise et Anna, avec un frôlement de jupes étouffé, s'approchèrent du lit de la mourante.

Au bout de quelques instants, elle sembla un peu mieux, sa respiration se calmait, elle parut recouvrer connaissance.

– Ah! vous êtes là, mes petites, leur dit-elle d'une voix essouffée et faible. Je ne vous ai pas vues entrer... Je vais mieux... Ah! cette respiration!...

Elles l'embrassèrent; sous leurs lèvres, elles sentirent une peau brûlante. Quelques minutes après, Mlle Ravel retomba dans ses rêves incohérents. Soulevant ses paupières, elle promena autour d'elle des regards absorbés, étranges, auxquels la réalité échappait. Elle balbutia :

– il faut que je relève mes pommes dans le fruitier. Vous voyez les gros rats qui les mangent !

Puis de sa voix essouffée, cassée, plaintive, elle se mit à chanter tout à coup, faiblement :

Fleuve du Tage, Je fuis tes bords heureux...

Elle n'acheva point, sa voix s'étranglait. Demerre s'était levé et essayait de lui faire prendre un calmant. Dans la chambre toujours s'exhalait cette pénétrante odeur d'éther. Réveillé par ce bruit, Sylvandre sur son perchoir murmura d'un ton assoupi :

– Vive l'empereur !

Mlle Eudoxie étendit les bras, son corps s'agita, ses prunelles roulèrent et montèrent dans le blanc dilaté, où elles s'arrêtèrent, figées, ternes. Une immobilité funèbre l'avait raidie, comme pétrifiée : lourd affaissement de la matière d'où ce qui sentait, qui comprenait, qui aimait, avait fui.

– Elle est morte, dit Demerre à voix basse.

Anna s'était agenouillée et priait. Françoise sanglotait; Demerre l'arracha à cette scène et l'entraîna au jardin. Au-dessus du toit noir, dans l'immensité sombre, de petites étoiles tremblotaient. Le jardin disparaissait dans les ténèbres, avec ses buis, ses poiriers rabougris et ses allées où croissait l'herbe. La lune monta lentement à l'horizon entre les chênes, au dessus des vieux murs. Elle versa sa lumière oblique sur le sable grisâtre et doux des allées. Ils marchèrent au milieu d'un grand silence, dans cette clarté sereine. La façade délabrée de la maison et ses volets déjetés apparaissaient en pleine lumière; à l'une des fenêtres une lueur rougeâtre brillait avec une tristesse funèbre.

Françoise pleurait, le cœur gonflé d'une douleur profonde. La mort de cette pauvre vieille amie ravivait tous ses chagrins. Sa douleur actuelle était grossie de toutes ses douleurs secrètes, dont le flot amer débordait. Par un mouvement irrésistible, Demerre lui prit les mains, qu'il garda dans les siennes

Françoise pleurait, le cœur gonflé d'une douleur profonde. La mort de cette pauvre vieille amie ravivait tous ses chagrins. Sa douleur actuelle était grossie

de toutes ses douleurs secrètes, dont le Ilot amer débordait. Far un mouvement irrésistible, De merre lui prit les mains, i|u'il garda dans les Si mues – Il vous reste un ami, dit il doucement, d'une voix qui tremblait.

très ii ;ii* leur rougeâtre brillait avec une tristes** funèbre. François pleurait, le cœur gonflé d'une douleur profonde. La mort de cette pauvre vieille amie ravivait tous ses chagrins. Sa douleur actuelle était grossie de toutes ses douleurs secrètes, dont le Ilot amer débordait. Far un mouvement irrésistible, De merre lui prit les mains, i|u'il garda dans les Si mues – Il vous reste un ami, dit il doucement, d'une voix uui tremblait.

VII

Quelques mois plus tard, Françoise et Jeanne brodaient, auprès d'une fenêtre, des ornements d'église. Le grand salon, ombreux et frais, était rempli d'un calme sévère. Françoise penchait sur un canevas sa jolie tête pensive, On entendait le petit bruit de ses ciseaux coupant les soies. Jeanne, qui ne pouvait rester à travailler longtemps, s'était levée et feuilletait, avec Vautrier, dans l'embrasement d'une fenêtre, un album de photographies. Ils rirent quand, parmi les figures qui défilaient sous leurs doigts, passa la tête rébarbative de Mlle Kerloët. On voyait très bien ses moustaches grises et dures de vieux gendarme. Mais ils cessèrent de plaisanter, lorsque apparut la figure ridée de Mlle Ravel, dont le sourire semblait maintenant empreint d'une funèbre mélancolie. Et Jeanne raconta que Françoise avait pris soin de son perroquet. Depuis la mort de Mlle Eudoxie, il ne parlait presque plus, paraissait absorbé : il ne criait plus : «Vive l'empereur!» ce vieil impérialiste. Il n'avait survécu qu'un mois à la mort de sa maîtresse.

Vautrier trouvait un grand charme au babil de Mlle Vedre. Elle avait remarqué, depuis quelque temps, l'impression qu'elle produisait sur lui, et son amour propre en était flatté, surtout quand elle se rappelait combien Mme Bossan aurait voulu engluier comme gendre ce jeune homme riche et bien tourné. Penchée très près de lui, elle causait avec coquetterie, le regardant sans timidité, de ses yeux noirs, volontaires, passionnés, adoucis par le plaisir d'être admirée.

En ce moment, Frémat passa sous la fenêtre et aperçut sa cousine qui souriait à Vautrier ; son regard s'assombrit. Vivement il entra au salon, répondit à peine au bonjour de Vautrier et, obligé de lui tendre la main, il le fit très froidement, avec une mauvaise grâce marquée, que M. Lecoutre, qui l'avait suivi, observa. Vautrier en fut déconcerté malgré son assurance insouciant, et Jeanne, mécontente, regarda d'un air sérieux Frémat : il détourna les yeux, gêné à son tour, mais ne s'éloigna pas. A toute force, il voulait interrompre leur tête-à-tête.

Quand Vautrier fut parti, elle monta à sa chambre. Elle trouva Frémat près de sa porte, il l'attendait, il semblait repentant. Il lui dit : Quand Vautrier fut parti, elle monta à sa chambre. Elle trouva Frémat près de sa porte, il l'attendait, il semblait repentant. Il lui dit :

- Vous avez paru tout à l'heure fâchée ?
- Oui, et il y a de quoi. Vous avez été ridicule, vous m'avez fait honte.
- Aussi pourquoi êtes vous si prévenante envers ce Vautrier ? Est-ce pour m'agacer ? Vous savez bien que je le déteste !
- Et s'il me plaît, à moi !...

– Jeanne! . . .

– Je vous ai bien vu. Vous me surveillez. De quel droit? . . . Votre défiance est blessante. Pour qui me prenez-vous? . . . Et quand il me rechercherait, désirerait m'épouser? Après? Ne vous mêlez point de mes affaires. . . Ce serait de ma cousine Françoise que j'aurais à prendre conseil et non de vous.

Il la regarda un instant comme s'il eût voulu la frapper et s'éloigna en balbutiant de vagues menaces qu'elle ne comprit pas.

VIII

A l'auberge du Cheval Blanc, située sur la route, de Lannion, à l'entrée des faubourgs, une singulière voyageuse était descendue, avec son enfant et un léger bagage. Elle était mise comme une dame, mais sa toilette excentrique et voyante sentait la gêne. L'enfant était un petit garçon qu'elle traitait en jouet qui amuse un instant. Elle l'accablait de chattering par boutade, avait pour lui des accès de tendresse expansive, bavarde.

Quand elle se promena par Tréguier dans sa vieille robe de soie, elle se donna des airs sérieux, comme il faut, exagérés. Son fils était resté à l'auberge. Elle traversa la place à petits pas, la taille cambrée. avec un balancement des hanches. Au balcon du cercle, Georges Trévoy et Olivier de Kerméroëil se penchaient ; elle piquait leur curiosité. Qui diable était-ce ? Ils avaient déjà vu cette figure quelque part. Georges s'écria :

– Parbleu, c'est Louise !

Il toussa avec affectation. elle leva un peu la tête et sourit du bout des lèvres, balançant ses reins davantage, plus flattée que confuse de la sensation qu'elle produisait.

Vers midi, elle ressortit seule. Préoccupée, oubliant de poser, elle prit la rue du Collège et descendit vers le pont Saint-François. Auprès de Traurosan elle rôda, à pas ralentis et flâneurs, sans perdre de vue la grille. Elle guettait Frémat ; enfin, il sortit. Il marchait rapidement et allait s'éloigner sans l'avoir remarquée ; elle l'appela. La saluant légèrement, il l'attendit ; il ne la reconnaissait pas et se demandait ce que lui voulait cette dame, mise comme une aventurière. Elle chuchota :

– Maurice, j'ai besoin de te parler... Ecoute, il me faut un peu d'argent...

Il l'avait regardée avec étonnement ; mais à son expression de surprise succéda vite celle de la colère que lui causa cette rencontre désagréable quand il vit à qui il avait affaire. Furieux qu'elle l'eût poursuivi jusqu'à sa porte, dans le premier mouvement de sa colère, sans en calculer les conséquences, il la repoussa brutalement :

– Allez au diable. Vous n'aurez rien. Je ne vous connais pas !

Et il partit. Le regard qu'il lut lança était si dur et si menaçant qu'elle resta interdite, stupide, au milieu du chemin, à le voir s'éloigner.

– Ah ! tu ne me connais pas !... Tu me connaîtras !

Elle rentra à l'auberge, indignée, enflammée de colère, résolue à le compromettre, à se venger.

Celle même après-midi, quelques heures plus tard, Françoise et Jeanne faisaient une promenade en voiture découverte. Frémat avait offert à Jeanne de les conduire et avait pris place sur le siège. Au moment où la voiture roulait dans le petit chemin de Traurosan, ils aperçurent avec étonnement une femme et un enfant qui semblaient vouloir barrer la route. L'enfant, effrayé, pleurait et tirait sa mère par la main. Elle gesticulait, faisant signe d'arrêter avec des paroles irritées, véhémentes, que le bruit des roues étouffait.

– Place! cria Frémat en cinglant ses chevaux et en la menaçant de son fouet.

– Arrêtez, dit Françoise, qui se leva, vous allez les écraser.

Jeanne poussa un cri; les chevaux, effrayés, cabrés, s'élançèrent au galop. Les roues effleurèrent la femme et l'enfant, qui s'étaient vivement rejetés dans la douve.

– Mon Dieu! s'écria Françoise. Arrêtez donc! Les roues l'ont peut-être blessée. Frémat répondit, en haussant les épaules, qu'elle n'avait eu aucun mal.

– Il faut qu'elle soit ivre ou folle!

Le lendemain matin, Louise n'était pas descendue de sa chambre à l'heure accoutumée. L'enfant, rudoyé, se tenait tranquille sur une chaise, sans oser bouger, regardant avec frayeur sa mère qui paraissait d'une humeur exécrationnelle. Accoudée à la table, les doigts tachés d'encre, elle écrivait laborieusement, d'une grosse écriture naïve et gauche. Elle tenait sa plume avec une peine infinie, comme un instrument très lourd, et elle levait les yeux vers les poutres du plafond, cherchant ses mots.

Quelques instants plus tard, le fils des aubergistes, gamin de douze ans, était chargé de porter la lettre, qu'il tint à la main pour ne point la chiffonner. Au moment où il se présentait à Traurosan, Françoise rentrait : elle le trouva qui montait sur une borne pour atteindre la chaîne de la cloche.

– Est-ce à moi cette lettre?

Sans défiance, il la lui remit en lui répondant qu'on lui avait recommandé de la porter «au monsieur d'ici, le jeune». D'un coup d'œil, elle reconnut, sur une enveloppe crasseuse, où le commissionnaire avait imprimé ses pouces, l'adresse de son mari, d'une écriture paysanne.

Un soupçon lui vint; elle savait que, avant son mariage, il avait mené une vie irrégulière. Sa conduite envers elle était pour lui faire croire qu'il l'avait recommencée. La veille, cette femme, qui avait paru, au risque d'être écrasée, vouloir parler à Frémat, pouvait être une de ses maîtresses : son explication, un peu embarrassée ce sujet, sa hâte à poursuivre sa route, étaient fort suspectes. Elle devinait là quelque secret peu honorable pour lui. Mais elle tut ses soupçons, ne lui laissa point voir sa défiance. A quoi bon, puisqu'elle ne l'aimait plus, puisque, sous une apparence d'intimité voulue à cause de la famille et du monde, ils vivaient secrètement séparés, comme des étrangers, très froids l'un pour l'autre, éloignés par une réciproque antipathie? Aussi bien qu'elle soupçonnait quelque relation entre l'aventure de la veille et cette lettre, dédaigna-t-elle d'interroger l'enfant, dont elle eût pu, probablement, savoir la vérité.

– M. de Frémat doit être chez lui. Demandez-le à la maison.

Il n'osait pas sortir très perplexe, craignant de rencontrer Louise et sentant enfin que, dans son emportement, il avait commis une imprudence de la repous-

ser comme il l'avait fait. Il en voyait à présent les conséquences : le scandale dont il était menacé, le trouble qu'il jetterait dans sa maison, de nouvelles difficultés avec son beau-père. Sa rupture avec sa femme ne pouvait guère, il est vrai, être plus complète, et il lui serait assez indifférent de la blesser. Mais au milieu de son inquiétude un sentiment le dominait : la crainte de perdre l'estime de Jeanne. Il n'y avait qu'à elle qu'il tint ; à tout prix il fallait, à cause d'elle, empêcher le scandale. Louise lui avait montré ce dont elle était capable. Il lui prenait envie de se mettre à sa recherche, d'aller lui parler secrètement, quoi qu'il en coûtât à son amour-propre, et d'acheter son silence et son départ immédiat.

La lettre de Louise le trouvait dans ces dispositions. Elle lui demandait justement une entrevue et lui donnait un rendez-vous auprès de la tour Saint-Michel, le matin même. Elle s'exprimait en termes violents, le menaçait, en cas de refus, d'abandonner son fils à sa porte ou de se jeter avec lui sous les pieds de ses chevaux. Déjà il avait failli les écraser : cela le débarrasserait d'eux mais le monde saurait sa lâcheté et les vengerait.

Il répondit au porteur de la lettre :

– Dites que j'irai.

Louise, quand elle avait quitté le pays, avait mené la vie agitée d'une femme galante, avec des bas et des hauts, selon les caprices et les hasards de ses liaisons. Elle se détériorait et trouvait plus difficilement un protecteur.

Elle songea alors au père de son fils, qui, d'une façon assez irrégulière, lui faisait servir une petite rente ; il fallait qu'il fit de nouveaux sacrifices pour l'enfant qui grandissait, puisqu'il le lui avait laissé sur les bras. Elle comprit que, pour obtenir quelques secours, elle devait les lui réclamer elle-même et elle était venue.

Après avoir pris de l'argent dans le tiroir d'un secrétaire, il était sorti très préoccupé. Au milieu des champs de blé, près du clocher Saint-Michel, conservé comme ancien, il aperçut Louise. Son enfant jouait sans bruit dans l'herbe. Il se serra contre elle ; l'arrivée du monsieur qui avait failli les écraser sous sa voiture et fâché si fort sa mère le faisait trembler. Il leva sur lui des yeux sérieux et craintifs. La vue de son ancienne maîtresse, qu'il retrouva plus flétrie et plus dépravée, plus vulgaire sous son élégance râpée, l'irrita. Comment avait-il pu jamais s'éprendre d'une créature si abjecte ? se disait-il, sans se demander s'il n'avait pas contribué beaucoup à la faire rouler dans cette abjection. Mais l'enfant qui, après tout, était peut-être son fils, où son sang coulait, cet innocent, où il croyait découvrir une vague ressemblance, ébauchée, avec lui et qui le regardait d'une façon si tremblante, suppliante presque, l'émut, empêcha son irritation d'éclater. La présence de l'enfant les calma tous deux, rendait leur entrevue moins orageuse.

Elle dit avec complaisance :

– Il a grandi, n'est-ce pas ? Je le soigne de mon mieux.

La conversation, au lieu de débiter par les reproches violents auxquels Frémat s'était attendu, prenait une tournure paisible, presque bienveillante. L'entretien de son fils, expliquait elle, devenait plus coûteux : il lui promit l'augmentation de pension qu'elle réclama, à condition qu'elle repartît sur-le-champ et ne revînt plus. Elle ne demandait pas mieux ; mais elle n'avait plus le sou, il

lui fallait quelque argent tout de suite pour payer son auberge et son voyage ; il lui en donna.

– Si vous aviez voulu ne pas me relancer jusque chez moi, nous nous serions entendus plus vite. . . Je ne vous aurais pas refusé. . .

Elle ne répliqua point : elle tenait l'argent.

Il dit avec une nuance de tristesse, en regardant son fils, qui avait tiré sa petite casquette et la roulait entre ses doigts :

– Maintenant il faut nous séparer. . . Nous ne nous reverrons plus. . .

Il pensait au sort de cet enfant et se reprochait de l'avoir mis au monde. Que deviendrait-il ? Un malheureux de plus, un déclassé peut être, quelque petit commis, quelque laquais ? A quelle école serait-il élevé ? quels gens fréquenterait-il ? Les amis de sa mère ? Il pouvait devenir un misérable, un repris de justice. Et, saisi de pitié et de remords, Frémat se promit de lui faire un sort plus tard. Plus tard ! Que de projets, ajournés ainsi, ne se réalisent jamais !

Il embrassa l'enfant avec douceur et s'éloigna.

A Traurosan se préparaient un grand dîner et une soirée que voulait donner M. Lecoutre. Il trouvait que, depuis quelque temps, Traurosan était plus triste ; il cherchait surtout à distraire la mélancolie de Françoise qui l'inquiétait. Il projetait des parties au bord de la mer ; on irait bientôt passer quelques semaines à sa maison de campagne, à Trélévern ; on y emmènerait des amis.

Vautrier avait été invité au dîner par M. Lecoutre. Dans le public si curieux de la petite ville, ses assiduités auprès de Jeanne avaient été remarquées et commentées ; on avait parlé de leur mariage comme très probable. Ces propos vinrent aux oreilles de Frémat ; il en fut exaspéré. Son beau-père le narguait : il sentait sa colère contre lui près d'éclater. Depuis quinze jours il n'était plus le même ; un trouble profond agitaient son âme ; au cercle, on avait remarqué son humeur assombrie. Il était devenu plus taciturne, plus nerveux, plus irritable encore. Son incurable ennui excitait son irritation, aigrissait sa mauvaise humeur. Dans le vide de sa vie désœuvrée, son caractère passionné, violent, se développait.

Le soir du dîner, qui était fixé à six heures, il errait par la maison, la mine songeuse. Il lui sembla que c'était une fête de fiançailles : Jeanne serait-elle promise à Vautrier et le lui cacherait-on, redoutant son opposition violente ? Ce soupçon le bouleversa, lui parut tout à coup très plausible. Il se rappela combien, depuis quelque temps, Jeanne et ses cousines étaient affairées. Il les avait crues occupées du dîner : un autre objet devait les rendre si soucieuses. C'étaient des conversations dans les coins, sans doute on se défiait de lui ; tout, à présent, pour son imagination prévenue, prenait une apparence suspecte. Mais si on avait voulu le jouer, on verrait !. . .

Dans le salon bleu, Anna et Jeanne écrivaient les noms des convives sur les menus. Pensif, le regard défiant, Frémat entra sans bruit, comme s'il eût voulu surprendre leur conversation. Il avait vraiment une figure aimable pour recevoir ses invités ! lui dit sa cousine. Au lieu de rôder autour d'elles, il ferait mieux de les aider. Sur les menus il lut le nom de Vautrier, qu'elle venait d'écrire, et sa figure se contracta.

Jeanne n'y fit pas attention. Elle était très excitée, babillait, se promettait beaucoup de plaisir ; elle adorait la danse, elle s'en donnerait à cœur joie ce soir.

Et puis, le surlendemain, on partirait pour Trébeurden ; une grande partie ; on pêcherait des crevettes, on se baignerait ; comme ce serait amusant !

– Est ce que Vaulrier en sera aussi ? demanda Frémat, s’efforçant de dissimuler le trouble de sa voix.

– Certainement, mon oncle l’a invité.

– Afin de me vexer, sans doute. Il me forcera à être malhonnête pour cet imbécile que je déteste.

– Moi, je ne le trouve pas mal du tout, dit Jeanne, en riant de cet accès de mauvaise humeur. D’ailleurs, presque tous les convives de ce soir viendront à Trébeurden. . . Vous savez, mon cher, plus vous serez maussade pour Vautrier, plus je serai aimable avec lui, afin de réparer vos mauvais procédés.

Anna était sortie pour plier des serviettes à l’office. Jeanne et lui restèrent seuls ; il la regarda durement.

Elle dit en déposant sa plume :

– Quels yeux noirs ! Heureusement, mon cousin, je n’ai pas peur de vous. Vous n’êtes pas du tout méchant, malgré vos sourcils terribles.

– Ecoutez, Jeanne, on parle en ville de votre mariage. Ne vous compromettez pas. . . Vous ne sauriez épouser ce sot. . .

– Bah ! laissez jaser les mauvaises langues. Vous m’avez déjà chanté cette chanson. . . Il n’est point sot, ne vous en déplaît. Je ne sais ce que vous avez contre ce pauvre garçon que vous avez pris en grippe. Mais voici Blanche et Eugénie Bossan avec leur mère : je reconnais leurs voix.

Les invités arrivaient : toute la famille de Trévoy, Olivier de Kerméroëil, Demerre, du Teillot, M et Mme Tripenel, le curé, la tante Ursule Kerloët, Vautrier et son père.

Pendant tout le dîner, Frémat fut maussade. Il mangeait sans paraître savoir ce qu’il faisait, distrait, absorbé, répondant de travers à Mme Tripenel, sa voisine, qui le trouva fort bizarre. Plusieurs fois Vautrier sentit avec un certain malaise ses yeux fixés sur lui. Jeanne, au milieu d’une conversation gaie, s’interrompit, devenue tout à coup sérieuse, pour regarder son cousin dont la physionomie énigmatique et obstinée l’inquiétait par moment. Que méditait ce fou ? Pourvu qu’il ne fit pas d’esclandre. . . En médecin habitué à observer, Demerre remarqua ces regards furtifs, cette inquiétude. Evidemment quelque chose de mystérieux et de grave se passait entre ces trois personnes : il pénétra la violente jalousie de Frémat. Il aimait sa cousine !

Quand on passa au salon, Georges de Trévoy, un peu lancé, ricana en voyant la petite Blanche Bossan courir après Olivier de Kerméroëil, contre lequel décidément elle dressait ses batteries, sans remarquer sa sœur aînée, cette grande perche de Valentine, qui se glissait dans un coin où M. du Teillot, en légitimiste exalté, parlait, avec M. Mouessin, de l’avènement prochain du roi.

Le curé, alourdi par la digestion, opinait avec de petits mouvements de tête graves, en tapotant son bréviaire. Assises à l’écart, Eugénie Bossan et Elisabeth de Trévoy, amies malgré les jalousies et les rivalités de leurs familles, s’entretenaient de leurs années de pension, en bonnes filles sans prétention qui ne songent pas à attirer les regards, résignées à leurs rôles secondaires.

La soirée commença. Plusieurs fois, Jeanne dansa avec Vautrier, se montrant pour lui très gracieuse. On les regardait et on chuchotait. Mme Tripenel trouvait qu'ils formaient un joli couple, et Frémat l'entendit qui en parlait en souriant au père de Vautrier. Vers la fin de la soirée, Frémat réclama une valse à sa cousine, qu'elle lui accorda. Pendant qu'ils dansaient, il lui dit :

– J'ai besoin de vous parler. Venez au jardin.

Les fenêtres du salon étaient ouvertes : la musique couvrait le murmure de la rivière. On entrevoyait des feuillages obscurs qui se mouvaient. Frémat l'entraîna dans l'ombre d'un massif ; il la supplia, à voix basse, de ne point se marier. Elle le sentait bouleversé ; une émotion étrange commençait à la gagner elle-même. Le bras de son cousin serrait le sien convulsivement.

– Je ne veux pas que vous vous mariez, Jeanne, avec ce Vautrier. Il n'y a que vous ici qui avez de l'affection pour moi... Ne me quittez pas!... Vous me le jurez?...

– Que vous êtes étrange ! dit-elle, en s'appuyant sur son bras de ses deux mains croisées. Vous êtes enfant!... Mais je vous jure que M. Vautrier ne m'a pas encore demandée en mariage, ajouta telle évasivement.

IX

Chaque année, vers cette époque, la famille Lecoutre avait coutume de passer quelques mois dans sa maison de campagne, à Trélévern.

Aidées de la femme de chambre, Anna et Françoise faisaient les malles, pliaient les costumes de bain, empesés de salures, raides et secs. De leurs plis des grains de sable tombaient. Elles empilaient les espadrilles aux longs lacets pendants. Des paniers, bourrés de paille, faisaient entendre, quand on les portait, le cliquetis sourd des bouteilles emballées et les craquements de l'osier froissé par leur charge.

Elles s'étaient levées dès l'aube. Jeanne descendit de sa chambre en bâillant. Les voitures étaient déjà attelées, et Jean attachait les bagages ; les filets à crevettes, où des rubans de varech racornis étaient restés accrochés, allongeaient leurs manches au-dessus des malles. En toilettes de campagne légères, avec de grands chapeaux de paille ombreux, les promeneuses allaient et venaient, remplissant les corridors des battements de leurs jupes balayant l'air et de la trotterrie pressée de leurs bottines, pour une ombrelle oubliée, un éventail égaré au dernier moment. Françoise, ses cheveux relevés sous son chapeau garni de tulle blanc, avait une expression plus pensive et plus douce dans ses beaux yeux clair, un peu voilés. L'ombre chaude, qui tombait de la paille tamisant le soleil, baignait sur ses joues sa fine carnation de blonde, conservée pure.

Frémat errait dans la cour, près des voitures, de son air habituel d'ennui. Il annonçait du mauvais temps, le soleil s'était levé trop tôt ; à l'agacement de ses nerfs, il sentait approcher l'orage, et il en paraissait satisfait par rancune. Il regardait les préparatifs du départ avec un dédain plein de mauvaise humeur. M. Lecoutre, la figure sévère et correcte avec son menton rasé d'ancien capitaine de frégate, surveillait l'arrimage des filets. Il s'approcha de son gendre :

– Etes vous prêt ?

– Je ne sais si j'irai... C'était absurde d'inviter Vautrier ! Vous l'avez fait pour me contrarier !

– Je tiens doublement à l'emmener maintenant, répliqua M. Lecoutre avec sécheresse, pour réparer vos mauvais procédés. Si vous n'êtes pas décidé à être plus convenable, vous ferez mieux en effet de rester ici.

– Il boude, le grognon ! dit Jeanne qui passait.

Mais au dernier moment il se décida à partir par jalousie, pour ne pas laisser à Vautrier le champ libre ! il les surveillerait, elle et lui.

Elisabeth et Léonie de Trévoy montèrent avec leur père, dans une des voitures de Traurosan ; on y était un peu serré, mais cela faisait rire, et l'on pria instamment M. de Trévoy de n'être plus si encombrant, de maigrir au plus vite dans l'intérêt de la société où il tenait double place : ce n'était pas juste ! Sa femme et sa fille aînée s'étaient fait proposer des places dans une voiture de l'hôtel de l'Europe qu'avait louée M. du Teillot et que conduisait Legoff, couvert d'une blouse neuve, raide, gommée, luisante, ornée d'une mince broderie de fil blanc sur les épaules et aux poignets, ballonnée sur le dos au moindre vent. Vautrier emmenait dans sa Victoria Georges de Trévoy et Demerre. Les parents de Vautrier avaient refusé de venir à Trélévern. Mmes Bossan insistèrent tant qu'Olivier de Kerméroëil dut monter dans leur voiture pour surveiller leur cocher qui, prétendaient-elles, ne savait pas conduire. Pendant tout le voyage, Blanche l'effleura du genou et avança doucement, de son air de hardiesse gracieuse, sa bottine près de la sienne comme par distraction. Elle conservait tout son sang froid de petite femme précoce ; ce fut le gros garçon qui parut embarrassé. Il commençait à être touché de l'intérêt que lui témoignaient ces dames ; cela secouait son apathie et le rehaussait dans sa propre estime. En plaisantant avec son ami Georges, il n'appelait plus Mme Bossan la mère la Glu.

Les attelages partirent à la file, on voyagea de conserve ; d'une voiture à l'autre on échangeait des plaisanteries. Le long de la route poudreuse et ensoleillée, sous le ciel chaud, c'était des éclats de rire, une bonne humeur cahotée par les ornières. Des bonnes gens se montraient aux portes des chaumières, aux barrières des fermes, étonnés de tout ce bruit dans la paix ordinaire des champs. Les jeunes filles, excitées, leur adressaient de petits bonjours de connaissance. Ce tapage, ces roues miroitantes, ces ombrelles agitées, ces toilettes claires, ces claquements de fouet, ces rires jeunes passaient, faisant aboyer les chiens, fuir les poules qui se poudraient dans les douves avec leurs coqs arrogants, crêtés de pourpre. Et la bruyante caravane roulait entre les pièces de blés jaunissants qui balançaient leur mer d'épis jusqu'aux bornes de l'horizon, et semblaient flamber sous le grand soleil, lourd ; entre les blés noirs fleuris qui remplissaient le plein air de leurs senteurs champêtres, puissantes et saines d'été mûrissant. Sur ces nappes ondulantes des frelons voletaient avec des bourdonnements assoupis, et des alouettes élevaient dans la nue leurs vols palpitants, avec leurs cris ravis, affaiblis par l'espace. Malgré les prédictions boudeuses de Frémat, le temps restait radieux, trop chaud seulement.

On traversa le bourg de Trélévern. A mesure qu'on approchait de la côte, on sentait un air plus frais baigner les tempes. La culture devenait plus pauvre le pays plus nu. Des galets superposés servaient de barrières aux brèches des champs. Des mares une odeur fade et croupie de chanvre s'exhalait. Les paysans qu'on rencontrait semblaient eux mêmes plus rudes comme leur pays, race nerveuse et maigre, types de laboureurs moitié marins, les pommettes saillantes, avec ces grandes bouches des peuples sauvages. Les femmes travaillaient à la terre aussi énergiquement que les hommes, en manches de chemise, montrant des cous brûlés de hâle et des gorges plates.

Le Goas Huella, la maison de campagne, était située près de la côte, sur une colline, d'où se voyait la pleine mer, grand tableau, grave, un peu triste comme

tous les horizons vastes. La maison, très simple, était entourée de sapins chétifs, qui rendaient humide le jardin potager, situé derrière l'habitation, et que la végétation insurgée des mauvaises herbes envahissait.

Au dehors, c'étaient des landes, quelques rares champs de blé noir et de pommes de terre, dans des terrains maigres et rocailleux. La mer est presque toujours tumultueuse sur cette pointe ; ses flots, chassés du large sans obstacle, courent assaillir les rochers de ses falaises, qui leur barrent le chemin comme de vieux bastions imprenables. Le Goas Huella avait un aspect mélancolique avec la plainte grave et incessante de la vague battant la falaise, le bruit du vent dans les sapins, ces côtes rocheuses et nues, cette vaste étendue d'eau glauque ou bleuâtre qu'on dominait.

Les voyageurs descendirent de voilure, les jeunes filles sautèrent légèrement ; elles forcèrent M. de Trévoy à sauter aussi. La bande bruyante et gaie s'empara de la maison muette et ténébreuse. Les volets furent ouverts. L'air et le jour entrèrent à flots dans ses pièces longtemps abandonnées aux galopades furtives des rats. Le soir on dansa dans le jardin, sous des figuiers, au son d'un vieilleur de campagne, découvert au bourg. Entre deux valse, on sortait par une porte de derrière et on se promenait sur les falaises. Le ciel, faiblement éclairé, laissait entrevoir des coins de landes, des formes confuses de rochers et le champ ténébreux des vagues, où des reflets de lune nageaient. Dans les sentiers, des couples s'isolaient à pas rêveurs. Vautrier suivait Jeanne, et Frémat les épiait. Il essaya vainement de parler à sa cousine tête à tête ; elle semblait le fuir. Avait-elle aperçu ses yeux sombres fixés de loin sur elle ? Quand elle rentra, il parvint à lui glisser à l'oreille quelques mots, dans un corridor, d'un ton suppliant :

- Jeanne, venez faire un tour avec moi, voulez vous ? J'ai à vous parler.
- Non. Je rejoins Valentine et Blanche. Vous m'ennuyez.

Et elle s'enfuit. Au jardin, quelques danseurs enrégés continuaient un quadrille, aux sons chevrotants et aigres de la vielle. Le grand murmure, profond, de la mer formait une basse à sa voix cassée. Etendu dans un vieux fauteuil, M. de Trévoy, essoufflé d'avoir dansé, racontait des anecdotes, de son air aimable, un peu railleur, tandis que sa femme, maussade, recousait avec brusquerie la robe de Léonie, déchirée par une ronce. M. de Trévoy s'assoupissait. Du jardin, peu habitué à semblable bruit, s'élevaient des éclats de rire. L'on voyait des ombres s'agiter derrière les vitres, parmi les choux, et, au fond d'une allée, entre deux lanternes, la figure tremblotante du vieilleur tourner sa manivelle.

Après avoir un instant protesté qu'elle était trop vieille, Mme Bossan avait prié Olivier de Kerméroëil de la faire danser.

Il fallait ne pas se lever trop tard le lendemain. Vers onze heures, les danseurs durent rentrer, rouges, les fronts suants. Des lits avaient été improvisés. Demerre, Vautrier, Georges de Trévoy et Kerméroëil couchèrent dans la même chambre, disposée en dortoir, sur des matelas. A travers les cloisons minces on correspondait, on s'invitait au silence, avec des chuts tapageurs. L'on pria poliment M. de Trévoy père de ne pas ronfler. Et ce furent longtemps comme ces bavardages à regret finis, et lentement endormis, à la nuit tombante, dans les buissons, après une belle journée de soleil. Vautrier dit à l'oreille de Demerre qu'il entendait, dans la pièce voisine, la mère de Georges faire une scène à son

mari.

– Le pauvre homme, je lui permets de ronfler. . .

– Eh bien, et vos affaires de cœur ? demanda Demerre à voix basse.

– Ça marche très bien. . . Elle est divine, mon cher. . . Demain, je me promets un plaisir !. . . Je suis pressé d'être à demain !

Le soleil se leva radieux comme la veille, mais parmi un éboulement de grosses nuées blanches qui chargeaient l'horizon. La mer étendait sous la falaise une plaine très calme, comme un lac immense, avec un murmure alangui. Les nuages nuançaient d'ombres vagues cette plaine liquide, glauque dans les endroits les plus sombres. Elle se déroulait nue, sans une voile, avec quelques îlots au loin, comme une grande scène vide, le rideau de la nuit replié. Quelques goélands, planant au dessus de ce désert d'eau, découpaient sur ce tableau profond l'arc gris de leurs ailes.

De nouveau, la famille Lecoutre et ses invités s'embarquèrent dans les voitures pour aller déjeuner à deux lieues de là, sur une grève, à peu de distance de Louannec. On campa sur le sable fin et tiède, à l'ombre des falaises, verdies à leur sommet de gazons marins. Elles montrent des pans de terrains jaunâtres, coupés à pic, où les hirondelles, chaque printemps, retrouvent les trous inaccessibles de leurs nids. La nappe étendue sur la plage, on déjeuna d'un appétit robuste. Parfois des grains de sable grinçaient sous les dents. Avec les goémons visqueux de son lit et ses émanations salines, la mer répandait comme une vague odeur de fauve, portée au loin par la brise. A gauche, la grande baie de Perros-Guirec se creusait. L'île Plate sortait de l'eau sa croupe bleue. Puis c'était la pointe du Château, avec ses forts abandonnés, construits pendant le blocus continental, et, tout au fond de la baie, des points blancs espacés, les maisons de Perros Guirec, tremblant dans le brasillement de vapeur qui montait de la grève, pareil à une lumière décolorée par le plein jour.

On s'était dispersé : les uns, sous les falaises, dans les flaques d'eau des rochers, tapissées d'algues, péchaient des crevettes ; d'autres s'étaient allongés sur le sable ou dans les herbes courtes de la dune, parfumées par de belles scabieuses. M. Lecoutre, à l'ombre, s'était assoupi en lisant, au bourdonnement des frelons sur la lande voisine, son journal à moitié échappé de sa main molle. Ils ronflaient doucement de compagnie. En souriant, les jeunes gens passèrent à côté de lui, sur la pointe du pied, avec un craquement furtif de sable et un murmure léger de jupes. De leur bruit grave et sourd, suivi d'un reflux ruisselant, les flots qui se déployaient sur la grève, tour à tour, le berçaient. Délicatement, Jeanne déposa sur ses genoux un bouquet de scabieuses sans le réveiller.

Plus loin, Mme Bossan braquait sur la baie des jumelles. Blanche les lui prit des mains, avec un enfantillage mièvre, et regarda à son tour. Elle fit du sentiment, adorait la mer, dit qu'elle voudrait voguer sur cette immensité si calme. Jalouse de la voir accaparer ce grand niais de Kerméroil, qu'elle tenait attaché à sa jupe, Mme de Trévoy trouva des allusions méchantes, très voilées, au sujet de ses anciennes amours avec l'enseigne, lui demanda si elle aimait aussi la marine. Mais Blanche feignit de ne pas entendre ; d'un joli air d'autorité, elle tendit les jumelles encore tièdes de son contact à Olivier en lui commandant de regarder là-bas, près de cette balise, un point roux, qui était une voile, et, pour

le guider, elle appuya familièrement sa petite main sur son épaule.

Outrée, Mme de Trévoy s'éloigna et, attirant Léonie à l'écart, passa sur elle sa mauvaise humeur, lui reprocha aigrement de mettre ses bottines dans l'eau salée, qui les rougirait, des bottines toutes neuves ! Si ces Bossan perdaient les leurs, ce n'était pas une raison. Mme de Trévoy, elle, n'était pas si riche.

– Oh ! maman, vous m'ennuyez, vous savez !... répondit Léonie, avec non moins d'aigreur.

Mais elle se radoucit aussitôt en voyant Vautrier et Jeanne qui s'approchaient. Elle dit même, d'un ton prévenant, avec une sollicitude affectée, à cause du monde :

– Ne restez point là, je vous en prie, maman, le soleil cuit ; vous pourriez attraper une insolation.

Et elle la força de gagner l'ombre, la bonne fille !

A quelque distance, elles aperçurent, au fond d'une anse, les dos de la sèche Valentine et de M. du Teillot. Baissés côte à côte, ils cueillaient de la perce pierre dans les fentes de la falaise. Jeanne sourit et lança un coup d'œil rieur à Vautrier. Mme de Trévoy ne broncha point, feignit de ne rien voir.

La chaleur devenait plus lourde, le ciel plus orageux. On se sentait accablé d'un indicible malaise, les nerfs agacés. Au dessus de la mer, morne, les grosses nuées stagnantes, qui chargeaient l'horizon, prenaient une couleur cuivrée, assombrie. Craignant la pluie, Anna serrait les provisions dans les voitures dételées, alignées, à l'entrée de la grève. Les chevaux avaient été logés dans l'écurie d'une ferme. Demerre et Françoise, assis contre un rocher, causaient en bons amis, avec une nuance de tristesse calme, devant la pleine mer, tachée maintenant de grandes ombres, ardoisée, comme huileuse.

Elle lui demanda :

– Vous ne vous promenez pas avec les autres ?

– Non, j'aime mieux rester auprès de vous.

Peut être craignait-elle que son mari ne les trouvât encore trop souvent ensemble ? A présent elle redoutait ses brèves railleries sur le médecin, avec une timidité étrange dont elle avait honte, comme si elle eût été prise en faute. Depuis le matin, elle avait remarqué que Frémat semblait plus sombre et plus irrité. De loin, elle le suivait des yeux. Il rôdait autour de Jeanne, attiré par une idée fixe, poursuivant sa surveillance jalouse et soupçonneuse. Elle s'en apercevait et le boudait, très ennuyée de cette tyrannie singulière. En passant près de lui, parmi les rochers où il avait suivi les jeunes gens, elle dit sèchement :

– Je n'aime pas qu'on me surveille ainsi ! Vous m'agacez !

Il ne répondit pas, mais continua de la suivre avec un entêtement passionné. Eugénie Bossan croyait avoir entendu un roulement lointain de tonnerre et avait un peu peur déjà. Elle et Elisabeth se donnaient le bras. Blanche s'attachait à Olivier de Kerméroëil, dont elle réclamait la main pour franchir le moindre obstacle. Toute cette jeunesse, grisée de champagne et de grand air, était d'une gaieté folle.

Mais le plus gai était Vautrier. Il avait beaucoup de succès, sa voix dominait celle des autres. Il projetait de nouvelles excursions. Mme Bossan le trouvait charmant ; mais elle ne perdait pas de vue Olivier de Kerméroëil, sans en avoir

l'air, épiait le manège de coquetterie de Blanche envers lui, avec l'intérêt d'un joueur qui joue une grosse partie.

Après avoir vidé les fonds de bouteille, Legoff se sentait le cerveau appesanti. Les bras ballants, avec un froissement de blouse neuve, mâchonnant un brin d'herbe, il avait remonté le chemin de la grève. Le long d'un ruisseau, une prairie étendait son tapis ondulant, où des souffles de vent faisaient passer, comme des frissons, des moires d'un vert plus cendré qui flottaient. Et partout, dans les herbes, dans les landes, des grillons poussaient leurs cris d'acier, stridents, sous la chaleur. Il éprouvait un gros besoin de dormir, de s'allonger dans quelque coin, loin des autres pour être tranquille, mais la prairie était trop humide ; il gravit le sentier de la falaise.

Sur la côte brûlée et nue, il ne trouvait pas le coin d'ombre qu'il cherchait. Il marcha quelque temps. A une certaine distance, contre un talus, il rencontra une douve et s'y étendit, parmi les serpolets et les fougères roussies, son chapeau sur les yeux, près du sentier, où des moutons avaient laissé des empreintes de pas, au milieu de la poussière. Sur son front en sueur sa manche avait déteint en bleu. Les bras repliés sous la nuque, vautre sous l'ombre grêle des fougères qui répandaient leur senteur fraîche, il s'endormit.

Appelé par Mme Bossan, qui le priaît de décrocher son filet à crevettes pris sous une roche, Frémat fut quelque temps distrait de sa surveillance jalouse. Quand il put s'éloigner, les jeunes gens s'étaient dispersés ; il n'apercevait plus Jeanne. De loin, il vit Vautrier seul, qui gravissait un sentier de douanier, en fumant une cigarette. Peut être allait-il à un rendez-vous, rejoindre Jeanne, là-haut, sous prétexte de regarder la baie avec la lorgnette qu'il tenait à la main.

L'air pensif, Philippe s'éloignait à pas lents, le long de la haute falaise, où, parfois, des broussailles le frôlaient. D'un mouvement distrait, il jeta sa cigarette dans la lande et tourna vers la pleine mer des yeux vagues. Il y était résolu, le soir même il trouverait moyen d'avoir avec Mlle Vedre un entretien sérieux, ou se déciderait son sort. Il avait lieu d'espérer : mais, malgré lui, ce ciel obscurci, pesant, lui inspirait une certaine tristesse. Par réaction, après sa bruyante gaieté de tout à l'heure, il devenait sérieux. Il s'arrêta et, à travers sa lorgnette, il regarda l'Île Plate, très grossie, qui jaillissait pour ainsi dire à ses yeux dans un tremblement bleuâtre, avec ses bords découpés, ses formes arrondies.

Lorsqu'il remit ses jumelles dans leur étui et se disposa à continuer sa flânerie songeuse, en se retournant, il aperçut Frémat qui le suivait et semblait essayer de se cacher. Déjà il avait remarqué son espionnage depuis le commencement de la partie. A la fin, cette persistance à l'épier, à l'empêcher d'être seul avec Jeanne, lui faisait perdre patience, le révoltait. Il rougit de colère, et, après quelques pas, il fixa ses regards sur Frémat d'un air de bravade.

Frémat parut hésiter une seconde, comme honteux d'être surpris ; mais il répondit à ce muet défi en s'approchant. Les deux rivaux se regardèrent dans les yeux, en silence, avec une expression de colère et de haine. Frémat avait une figure mauvaise, la peau de son front plissée par de grandes barres obstinées, la bouche dure. Il s'écria :

- Qu'avez-vous à me toiser de cette façon insolente ?
- Et vous à m'espionner ? Croyez-vous que je ne vous vois pas ? C'est into-

léralable a la fin.

Une altercation violente éclata ; leurs voix irritées réveillèrent Legoff, qui était étendu à une vingtaine de pas plus loin. Restant tapis dans les fougères, il se retourna doucement sur le ventre et leva un peu la tête pour épier. Les deux rivaux étaient d'ailleurs trop empoignés par leurs passions pour rien remarquer autour d'eux.

– Ils vont se manger, ma parole ! grommela Legoff.

Leurs voix devenaient plus furieuses. leurs poings se crispaient ; ils semblaient près de se jeter l'un sur l'autre.

– Vous n'aurez jamais Mlle Vedre, cria Frémat, jamais !

– Nous verrons... , répondit Vautrier, avec ironie. Cela ne dépend pas, heureusement, de vous. Est-ce qu'elle est à vous?... Vous l'aimez. Vous la voulez. Pour vous échapper, elle acceptera ma protection. J'ai le droit de l'aimer et de l'épouser, moi.

– Vous !... s'écria Frémat.

Il était fou de colère. Dans son cerveau troublé, tumultueux, surgit la pensée sauvage d'écraser son rival. de le fouler aux pieds. Sa gorge se serrait ; un flot de menaces et de haine montait à ses lèvres frémissantes, qui ne laissaient échapper que des mots confus, entrecoupés ; il bégayait ; il ne trouvait que des injures ; il eût voulu y mettre toute sa haine.

– Eh bien, oui, je l'aime !

Et, dans un mouvement violent, il brandit le poing. Il frappa Vautrier, qui impétueusement le saisit à la gorge. Une lutte ardente s'engagea entre eux. Ils ne parlaient plus ; haletants, ils s'étreignaient.

Legoff suivait avidement des yeux cette scène.

– Ah ! bon Dieu !... Ils vont dégringoler !

Il poussa une sourde exclamation. Frémat, plus vigoureux, faisait ployer son adversaire et s'arrachait à son étreinte avec une force irrésistible. Se sentant faiblir, Vautrier le mordit au bras avec rage, Frémat le lâcha instinctivement ; mais Vautrier revenant à la charge, d'un coup de poing en pleine poitrine, il l'abattit. Philippe roula sur le bord de la falaise, ses mains s'accrochèrent aux herbes ; la terre, sous la secousse. s'éboula, et il tomba dans le vide, d'une hauteur effrayante.

Un bruit sourd s'éleva, puis plus rien. Frémat, bouleversé, stupide, penché sur l'abîme, regardait. Là-bas, au fond, au bord d'une anse déserte, parmi les rochers, le corps gisait, les membres écartés, le crâne ouvert. Epouvanté, le meurtrier demeura immobile, éperdu, pendant quelques secondes ; puis, promenant autour de lui des regards égarés, sans découvrir Legoff, il s'éloigna comme un fou, encore haletant de cette lutte homicide, sous le ciel orageux. Machinalement, il avait ramassé son chapeau tombé sur la lande. Il passait la main sur son front, où de grosses gouttes de sueur perlaient.

Quand il eut disparu, Legoff se hasarda à sortir doucement de sa cachette. Il s'avança avec précaution au bord de la falaise et regarda à son tour. Il murmura :

– Mort !...

Et il poussa un sifflement étouffé pour exprimer son impression. En voilà une affaire ! Il ne voulait pas y être mêlé ; il avait peur qu'on ne le soupçonnât

lui-même d'avoir commis ce meurtre. Cette défiance des gens du peuple pour la justice, cette crainte qui empêche de couper à temps la corde d'un pendu, le poussait à s'esquiver, d'autant plus qu'il ne se sentait pas la conscience très nette. Il se vit interrogé par les gendarmes, qui fixaient sur lui des yeux inquisiteurs.

– Filons. . .

Plein d'inquiétude, il regarda autour de lui. Pas une âme ; la côte s'étendait, déserte, pas une barque dans la baie, pas un laboureur dans les champs : un grand silence frissonnant et grave. La mer, livide sous les nuées d'orage, avait de petites rides clapoteuses. qui mettaient à sa surface de mouvantes hachures, verdâtres comme des éclats de silex.

Un coin de grève, pale, s'apercevait sous la falaise, avec ses rochers noirs, que des dépôts de sel blanchissaient par endroits. Les vagues continuaient de s'écrouter avec calme et les grillons de chanter. Legoff se hâta de fuir

X

Brusquement la pluie tomba, drue, rapide, à grosses gouttes, qui crépitaient en s'écrasant sur les rocher, avec un bruit sourd et continu, une grosse pluie chaude d'orage qui rayait le ciel, tout à coup noyé. De la falaise ravinée, des ruisseaux, soudain formés, coulaient, bourbeux, teintés de terre jaune.

Les rochers, qui s'allongeaient en récifs déchiquetés de chaque côté de la grève, noircirent sous l'averse, avec leurs grappes de goémons huileux et leurs bancs de moules bleuâtres, collées à leurs parois polies. Contre la falaise, de grands rochers creusés par l'assaut séculaire des vagues formaient des grottes étroites, peu profondes, irrégulières, où les promeneurs s'abritèrent à la hâte, mal garantis contre la pluie, dont les rayures obliques les poursuivaient comme une grêle de javelots.

Mme de Trévoy était d'une humeur massacante, sentant son dos trempé. Et elle rudoya Elisabeth dont la robe, bien sûr, déteindrait. Blanche Bossan disait à Olivier de Kerméroël de s'abriter plus près d'elle; il y avait de la place pour lui dans son coin. A quelque distance, dans une crevasse, Valentine partageait un parapluie avec M. du Teillot, préoccupé secrètement de ses moustaches et de ses cheveux qu'il teignait.

Léonie de Trévoy, à qui aucun jeune homme ne faisait attention en ce moment, se montrait d'une détestable humeur, comme sa mère, et, la robe relevée sur ses jupons, se collait contre le rocher pour échapper à la pluie. Son frère ayant voulu s'abriter à côté d'elle, elle le renvoya d'un coup de coude maussade.

Tout doucement, Mme Bossan, qui était contente, elle, et affectait de trouver amusante cette averse, s'était approchée de Blanche et l'avait, en souriant, interrogée du regard. D'un clin d'œil Blanche lui avait répondu que cela marchait. Et Mme Bossan s'était éloignée avec discrétion, en répétant de sa voix de tête que, vraiment, cette mésaventure de la pluie était très drôle, rompait la monotonie, que c'était très pittoresque de se blottir ainsi dans les grottes, à la Robinson.

– Je ne trouve pas cela drôle du tout, grommela Mme de Trévoy, bien qu'il se passe parfois des choses très singulières, ajouta-t-elle plus bas en lançant un regard hostile à Blanche et à Kerméroël. . . Si vous aimez tant que ça la pluie, ma chère, mettez-vous donc dessous il ne faut pas vous gêner.

M. de Trévoy avait sa mine muette et vaguement railleuse de mari résigné, et il se tenait coi sans faire attention à la maussaderie de son orageuse moitié, caressant par derrière avec bonhomie le cou d'Elisabeth, sa préférée, la seule de ses filles qui n'avait pas un mauvais caractère. Anna était très occupée d'un

panier qu'elle craignait d'avoir oublié sous la pluie. Son père, entre elle et M. de Trévoy, regardait avec philosophie s'abattre le grain, qui lui rappelait ses heures de quart de jadis et le pont mouvant de son navire, fouetté par les embruns.

Demerre revenait de fumer un cigare sur la falaise, où il se promenait seul, quand la pluie commença. Il avait un caban ; il voulait l'ôter et en envelopper les genoux de Françoise, qui s'était assise sur un pan oblique du rocher ; mais elle refusa obstinément, à voix basse, en regardant vers Mmes Bossan et de Trévoy. Il comprit qu'elle craignait leurs commentaires malveillants. Elle était absorbée, se demandant avec une certaine inquiétude où était son mari. A quelque distance, Jeanne, toujours très gaie, babillait avec Georges de Trévoy, sans se préoccuper de l'absence de Vautrier. Seuls Françoise et Demerre étaient inquiets.

Il l'observait silencieusement, la sentant alarmée, sans oser lui communiquer ses propres appréhensions. Les mains croisées sur son genou replié, elle regardait l'horizon avec des yeux vagues, attristés, ce grand horizon de la mer qu'elle aimait. Elle avait ôté son chapeau, à cause de la grosse chaleur d'orage, et ses cheveux blonds, son profil pur, ressortaient sur les parois brunes du rocher. A quelques pas, sur le sable trempé, parmi les bourrelets d'algues vernies, luisantes de pluie, roulées et abandonnées là par le flot, des puces de mer sautaient. On interrogeait, d'un air soucieux, la nue. L'averse, avec son bruit monotone et rapide, continuait de fondre sur la falaise ruisselante. Le feu d'ajoncs et de bois morts allumé dans un creux pour chauffer le café, s'était éteint, et les tisons mourants, dispersés dans les cendres noyées, noircissaient en répandant leur dernière fumée. Sournisement, sans bruit, Legoff s'était approché et mis à l'abri, lui aussi, sous la falaise, en secouant vers la terre les rebords pleins d'eau de son chapeau, qui dégouttait.

Frémat avait fui, à travers les landes, sans savoir où il allait, en proie à une sombre horreur. Il ne sut pas quand la pluie avait commencé. Le cerveau bourdonnant, bouleversé, il lui semblait que tout vacillât autour de lui, avec une vague vision de gendarmes lancés à sa poursuite. Les landes mouillées et brunes se mouvaient, le sol tanguait sous ses pas ; des pièces de blé couchées sous l'averse, des talus d'ajoncs, des barrières de champs, des chemins creux bordés de buissons, une mare : tout cela passait et flottait autour de lui, incertain, confus, avec quelques détails nets qui jaillissaient, comme dans un rêve. Et il trébuchait contre les cailloux, contre les obstacles invisibles de terre, herbeuse et molle, dans sa fuite égarée.

Cependant il se calmait. Il sentit enfin l'eau qui l'inondait et le fouettait au visage. Ce bain et la fatigue de cette course folle l'apaisaient. Ses vêtements alourdis appesantissaient sa marche, avec un bruit d'étoffe trempée. Il passa sa main sur son front, avec le geste d'un homme qui se réveille. Sa respiration était haletante. Il se trouva dans une route qu'il ne connaissait pas, auprès d'une douve où croissaient des joncs ; une odeur terreuse de verdure mouillée pénétrait ses narines. Il s'abrita sous une haie, écoutant machinalement le bruit triste de la pluie sur les feuilles. Par moment, il ne se rappelait plus ce qu'il faisait là, pourquoi il était là, et le souvenir horrible de la scène tragique lui paraissait repoussé dans le passé, comme une chose qui aurait eu lieu depuis longtemps.

Un souffle derrière lui le fit tressaillir ; il eut peur : à travers la haie d'épines, il

regarda. Au bord d'un champ de trèfle une jument blanche, traînant aux jambes des entraves, recevait l'averse, la tête basse, résignée. Il s'éloigna. A un détour, il aperçut, derrière un mur délabré, un toit de ferme d'où montait une fumée. Il ne fallait pas qu'on le vit ; il revint sur ses pas rapidement. Un tertre s'élevait au bord de la route ; enjambant une barrière, il le gagna, et de là il put découvrir la mer, l'échancrure large de la baie ; il s'orienta, reconnut son chemin. A la hâte il se dirigea vers la grève, par le côté opposé à celui où il avait suivi Vautrier.

Le sang froid lui était revenu ; il remit de l'ordre dans ses vêtements mouillées, lava sa chaussure boueuse dans un ruisseau. Son bras gauche lui faisait mal ; il avait oublié la douleur de la morsure ; à présent il la sentait, cuisante comme si les dents du cadavre y fussent plantées encore. L'étoffe légère de sa manche conservait l'emprunte d'une mâchoire et était déchirée. En marchant il réfléchissait. Personne ne l'avait vu : on ne saurait jamais... Après tout, il n'avait pas voulu le tuer. Mais croirait-on ? Aucun témoin n'avait été là pour constater comment Vautrier était mort.

Des charges pèseraient sur lui ; il fallait à tout prix éviter la flétrissure des soupçons, d'une arrestation, d'une comparution en cour d'assises, qui, fût-on acquitté, laisse le plus souvent une souillure ineffaçable emportée de ces bancs d'ignominie où tant de criminels se sont assis. Au moins devait-il attendre les événements et ne pas se livrer. On pourrait croire à un simple accident ; que Vautrier, en se promenant, avait glissé, avait été entraîné par un éboulement.

Il était arrivé à la lisière de la grève, il apercevait les promeneurs abrités sous la falaise ; une angoisse le saisit. Mais il fallait faire bonne contenance ; roidissant son énergie, d'un pas ferme, il traversa les sables. Il se rappela sa manche déchirée, les traces révélatrices de la morsure. Revenant en arrière, il prit un pardessus dans sa voiture, s'en revêtit à la hâte et rejoignit les autres. Il s'assit près de sa femme ; il se figura que tous les yeux étaient fixés sur lui avec un étonnement plein de défiance.

Françoise lui demanda :

– D'où venez-vous ?

Il aurait voulu l'étrangler pour la faire taire. Une affreuse anxiété l'agitait ; il sentait son sang bouillonner ; mais il répondit avec calme qu'il était allé voir s'il ne trouverait pas dans le voisinage quelque batelier pour les promener en bateau.

– Avez-vous rencontré Vautrier sur la falaise ? demanda Georges de Trévoy. Il est parti de ce côté.

– Non, répondit Frémat, en affectant un ton indifférent. D'ailleurs, c'est du côté opposé que je viens...

– Vautrier aura cherché un refuge comme nous et y attend la fin de l'averse, dit M. Lecoutre.

Sous prétexte de se mieux garantir de la pluie, Legoff s'était rapproché de Frémat, qu'il observait à la dérobée, surpris de son sang-froid. Demerre, lui aussi, examinait Frémat ; il remarqua qu'il n'avait pas sa physionomie ordinaire. Sous son calme imposé il lui paraissait étrangement sérieux. Dans ses yeux cernés une tension cachée, une expression soucieuse démentaient la nonchalance des paroles et de l'attitude. Il pensait au cadavre étendu là bas sous la pluie, les os

brisés. Son imagination y était attirée, malgré lui, violemment, avec horreur. Il se demandait quand on le trouverait, si on ne l'avait pas découvert déjà. Et il se représentait tumultueusement cette scène, essayant de chasser cette obsédante image. Il avait peur qu'elle ne mit son ombre sinistre sur son front et qu'on ne lût dans sa pensée son secret affreux.

Un tressaillement nerveux le secoua : Jeanne chantonait, près de lui, une chanson très gaie.

La pluie cessait, trop drue et violente pour être longue. Comme des outres dégonflées, les nuages, vidés, n'encombraient plus l'horizon. Le soleil reparut dans le ciel épuré, au milieu des nuées moins lourdes. Des exclamations de bonne humeur le saluèrent : Ah ! ce n'était pas malheureux, on n'était plus forcé de rester en pénitence ! On s'avança sur la grève ruisselante. Les rochers mouillés et lisses luisaient comme du bronze ; les flaques d'eau miroitaient ; de nouveau tout flamba.

Les promeneurs se dispersèrent pour prendre ce bain réconfortant de soleil après la pluie. Quelques-uns montèrent sur la côte, suivirent le sentier détrempé des falaises, le long des landes, où des gouttes d'eau pendaient aux épines. M. Lecoutre, Demerre, Jeanne, Françoise, Georges de Trévoy, sa sœur Elisabeth et Eugénie Bossan s'engagèrent dans le chemin où avait eu lieu la rixe fatale. Avec épouvante, Frémat les avait vus s'avancer dans cette direction. Il aurait voulu leur conseiller de se promener d'un autre côté, sous quelque prétexte ; il allait le leur dire : les mots s'arrêtèrent dans sa gorge serrée.

La crainte de paraître suspect le rendit muet. Il tremblait d'être témoin de la découverte du cadavre ; mais il n'osait rester en arrière, avide de savoir ce qu'on penserait, ce qu'on dirait, ce qu'on ferait à la vue du corps. Il avait hâte d'apprendre si l'on croirait à un crime. Il fallait qu'il fût là, malgré son angoisse, pour dérouter les soupçons. Dominant l'anxiété qui lui serrait la poitrine, il les suivit.

Les buissons chargés d'eau frôlaient les jambes çà et là, et rejetaient leurs gouttelettes. De la lande montait une odeur tiède de fleurs hachées. A cette hauteur, la mer, sous le ciel éclairci, déroulait plus bleue, son immense plaine. On approchait de l'endroit ! Frémat reconnaissait les lieux ; le cœur lui battait avec violence. Il marchait un peu en arrière : si on se fût retourné, on eût remarqué sa pâleur et l'altération de ses traits. A quelques pas il aperçut la crête légèrement éboulée de la falaise ; ses yeux s'y attachèrent avec horreur : le cadavre était là, sur les rochers, au fond de l'anse. Jeanne s'avança au bord de la falaise et s'arrêta ; Frémat cessa de respirer. Mais elle montrait l'Ile Plate du bout de son ombrelle et poursuivit son chemin tranquillement.

Il craignait d'apercevoir sur le sol des traces de lutte : elles avaient été effacées par la pluie torrentielle. De place en place des ruisseaux terreux avaient laissé leur empreinte comme des larmes mal essuyées.

En revenant sur la grève les promeneurs furent surpris de n'y point voir Vautrier. On s'était réuni, on se demandait ce qu'il était devenu, bientôt il serait temps de repartir. Valentine et M. du Teillot poursuivaient sous les falaises leur promenade sentimentale ; on les apercevait de loin, très petits, parmi les rochers, où parfois ils disparaissaient dans quelque anse semée de coquilles délicates,

rosées, fleurs des tapis de sable fin. Tout à coup on les vit revenir à la hâte ; on s'avança à leur rencontre. Avant qu'ils eussent parlé, Frémat avait compris que le moment terrible était venu. Effarés, ils racontèrent leur sinistre découverte.

– Est-il mort ? Vous en êtes-vous bien assurés ? demanda M. Lecoutre avec stupeur.

Oui, il était déjà froid, son cœur ne battait plus. M. du Teillot avait collé son oreille sur sa poitrine. Frémat écoutait avidement ces détails. On ne parlait pas de crime encore. Tout le monde était consterné ; Mme Bossan se trouvait mal. Malgré cela, elle et Mme de Trévoy, Blanche et Léonie voulaient voir, attirées par cette curiosité féminine, avide des scènes tragiques. Jeanne était violemment impressionnée. Quoi : ce pauvre Vautrier, tout à l'heure si gai, qui lui faisait la cour, mort ! C'était affreux ! Françoise et Anna la forcèrent de rester loin du tragique spectacle. Frémat suivait les autres machinalement, sans savoir presque ce qu'il faisait. L'émotion de tous justifiait la sienne, empêchait qu'elle ne fût remarquée. Seul Demerre avait des soupçons. Connaissant la haine profonde de Frémat, il se demandait s'il n'avait pas tué Vautrier. Peut-être une altercation avait-elle été suivie de quelque duel immédiat, sans témoins. Il y avait là une ténébreuse affaire dont il redoutait déjà les conséquences pour Françoise.

Frémat se trouva, sans savoir comment il y était venu, au pied de la falaise, devant le corps. Il gisait, lamentable, inerte, dans une pose cassée, les membres écartés, rompus, sur des rochers, où une mare de sang s'était formée sous son crâne. Sa figure écrasée, livide, était éclaboussée de sang, une de ses moustaches collée : un œil sortait à moitié de son orbite. Les femmes poussèrent des cris d'horreur et se voilèrent les yeux de leurs mains. Puis un silence funèbre et respectueux, instinctif, se fit.

On parlait bas, en examinant le corps et mesurant du regard la hauteur de la falaise. Des discussions s'engageaient à demi-voix. D'un air d'importance, M. du Teillot racontait à tout le monde comment il avait découvert le cadavre. Et il expliquait « l'accident » avec beaucoup de sagacité. Vautrier avait dû passer dans cet endroit là-haut. Il n'avait pas fait attention ; le sol était miné, des broussailles cachaient un trou, au bord du sentier ; il avait perdu l'équilibre et, en essayant de se raccrocher aux buissons, avait entraîné la terre dans sa chute. C'étaient des ronces qui avaient ainsi déchiré ses vêtements, qui les avaient mis dans ce désordre. Ces conjectures étaient partagées par tout le monde, excepté Demerre, qui conservait et taisait ses soupçons. Furtivement il observait Frémat, croyait remarquer sur son visage bouleversé des contractions étranges. Mais n'était-ce pas naturel qu'il fût ainsi impressionné par la mort brusque de celui qu'il avait haï, n'y fût-il pour rien ? Il pouvait tuer un ennemi en duel ; commettre un assassinat ? non, c'était impossible !

Frémat aurait voulu fuir, mais il n'osait s'éloigner. Pendant quelques secondes il endura un atroce supplice. Quand il vit que personne ne semblait se douter de la vérité, il respira comme si un poids lourd lui était ôté de dessus la poitrine. Appuyé, un peu à l'écart, contre un pan de rocher, il évitait de regarder la face livide et mutilée de sa victime, vers laquelle, par instant, il tournait les yeux comme malgré lui. M. du Teillot s'approcha :

– N'êtes-vous pas de mon avis ? N'est-ce pas, Vautrier a dû tomber de cette

façon ?

– Oui. . . je le crois, murmura Frémat, effrayé du son de sa voix, qui lui parut altérée et sourde, étrange, malgré ses efforts surhumains pour l'affermir.

– Bien que ce soit un accident, reprit M. du Teillot, il y aura sans doute une descente de justice demain matin.

Frémat n'y songeait plus : ce fut un nouveau coup. A peine renaissait-il, son espoir palissait sous un nouveau nuage menaçant. Où les premiers témoins n'avaient rien découvert, des yeux exercés de magistrats trouveraient peut-être les traces d'un meurtre. N'avait-il pas, d'ailleurs, voulu réellement tuer pendant cette seconde violente où Vautrier s'était rué sur lui. Ne désirait-il pas l'écraser ? Cette chute dans l'abîme avait été involontaire, mais n'aurait-il pas, dans ce moment de rage homicide, étranglé son rival de ses mains, s'il l'avait pu ? Il ne savait plus bien comment tout cela s'était passé, et il lui était impossible de démêler les sentiments de ce moment affreux, troublés comme par un accès de folie.

Mais M. du Teillot ne le délivrait pas de son importunité bavarde. Revenant avec lui et Demerre vers les voitures qu'on attelait auprès de la grève :

– Vous devriez, Frémat, courir à Tréguier, préparer les parents de Philippe à la fatale nouvelle.

Il refusa avec horreur.

Ce fut M. de Trévoy qui se chargea de cette pénible mission. Le retour à la maison de campagne fut désolé. Les voitures, si bruyantes en venant, repassaient silencieuses au milieu des champs.

Le cadavre avait été transporté dans une ferme voisine de la grève, où Legoff et une femme de pêcheur le veillèrent. La famille Lecoutre et ses invités voulurent revenir à Tréguier le soir même.

XI

Frémat avait hâte d'être seul : la contrainte qu'il s'imposait lui paraissait intolérable. Pendant le trajet du retour, il lui sembla que sa femme et son beau père fixaient sur lui des regards pleins de soupçon. Dans un angle sombre de la voiture, Jeanne appuyait sa tête. Avec anxiété il se demandait quelle était son expression, qu'il ne pouvait voir ; cette figure cachée dans l'ombre le préoccupait, le tourmentait comme une menace muette. On se taisait ; il causa de choses indifférentes, avec un calme affecté, pour rompre ce silence inquiétant, où il croyait sentir, comme un travail sourd, les pensées s'agiter, repasser les faits, les analyser. Il le devinait, les imaginations frappées revenaient sans cesse à cette mort saisissante, erraient autour du cadavre comme pour lui demander son secret, percer le voile qui cachait l'effrayante vérité. Il eut envie, au milieu du voyage, de quitter sa place dans l'intérieur de la voiture et de monter sur le siège ; mais il craignit que, lui parti, on ne parlât tout bas de l'événement.

Sur le seuil d'une auberge, dans un bourg, il remarqua un charretier qui causait avec le cabaretier, d'un air grave. Était ce déjà du mort ?

En approchant de Tréguier, le cœur serré, il aperçut à la tombée du jour deux gendarmes, le dos barré de buffleteries, leur sac de dépêches en sautoir, qui passaient paisiblement au pas de leurs grands chevaux, balançant leurs hauts chapeaux avec un craquement de harnais et un vague cliquetis de sabre. La vision d'une arrestation brutale et de la cour d'assises lui revint ; il se figura traversant la place entre ces deux gendarmes sous les regards de la foule.

Son cerveau enfiévré s'efforçait de lire dans l'avenir, de deviner le résultat de cette descente de justice qui se ferait le lendemain. Cela l'obséda, cette préoccupation domina tout. Comme il eût voulu être plus vieux de vingt-quatre heures ! S'il l'eût osé, il fût resté au Goas Huella pour être informé plus vite. Il regrettait à présent de ne l'avoir pas fait. Et sa pensée tourmentée revenait là bas sans relâche, sur cette falaise piétinée, que la nuit couvrait et où, le lendemain, des hommes viendraient mesurer peut-être les empreintes de ses pas, recueillir les moindres indices.

Lorsqu'il se fut retiré dans sa chambre, il s'enferma à clef. Il éleva une bougie ; sa main tremblait ; il se regarda dans une glace : son visage altéré, se dessinant vaguement sur un fond sombre, lui fit peur ; il lui trouva un aspect spectral. Son bras, mordu vers l'épaule, lui causait une douleur lancinante qui l'irritait. Après s'être assuré que sa porte était bien close, il écarta sa chemise et découvrit la blessure : on pouvait reconnaître très bien la double empreinte des dents. Avec

un canif, il taillada résolument les chairs, pour en enlever la trace, et noua un mouchoir sur la plaie vive, qui saignait. Ce sang qui séchait sur ses doigts lui fit une impression de dégoût, comme si c'eût été celui de Vautrier, et il se hâta de le laver à grande eau.

Il se coucha ; mais, dévoré de fièvre et d'inquiétude, il passa presque toute la nuit dans une insomnie cruelle. Et quand, vers l'aube, vaincu par la fatigue, il put dormir enfin, son sommeil, comme un écho confus de ses émotions de la veille, fut troublé par des cauchemars, des visions incohérentes, pleines d'angoisse. Il se vit errant sous un ciel orageux, une pluie battante, à travers un pays inconnu, des champs fraîchement labourés, où il enfonçait, étouffant dans la boue. Quelqu'un qu'il ne connaissait pas lui coupait un bras, et, un instant après, il se trouvait jouant aux cartes à son cercle, où le lieutenant des douanes, tout à coup devenu gendarme, lui criait : «Je vous arrête!»

Il ne se réveilla que vers midi, brisé, la tête lourde. Le soleil entrait dans sa chambre à travers les persiennes, étendant sur le tapis des barres jaunes. Il poussa un soupir de soulagement, en promenant autour de lui ses regards ensommeillés, comme si la clarté du jour avait mis en fuite ses sombres visions. Mais dans son cerveau encore confus, pendant qu'il étirait sous ses draps ses membres fatigués, le souvenir de la réalité le ressaisit, aussi effrayant que son cauchemar, chassant ce doux engourdissement de la pensée sous sa lumière implacable et froide. La blessure de son bras, froissée contre l'oreiller, envenimée par cette nuit fébrile, lui causait, dans ses chairs enflammées, un fourmillement de piqûres irritantes, qui s'enfonçaient jusqu'à l'os. Il croyait sentir les dents du mort acharnées, attachées là. On frappait à sa porte : c'était peut être ce bruit qui l'avait réveillé. Est-ce qu'on viendrait l'arrêter ? A la hâte, il recouvrit son bras blessé, dont il avait relevé la manche. A travers la porte une voix demanda :

– Monsieur, êtes-vous malade ?

C'était Jean ; on l'envoyait prendre de ses nouvelles. La famille était surprise et inquiète de ne pas le voir descendre à l'heure du déjeuner. Jean s'éloignait : il le rappela en s'habillant.

– Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

– Non, Monsieur, répondit le domestique étonné.

Frémat plongea sa figure brillante dans une cuvette pleine d'eau froide et descendit à table. Le déjeuner fut triste, comme si la mort venait de passer dans la maison. Tous les esprits étaient préoccupés des scènes de la veille ; on ne pouvait parler que de l'événement, de la douleur de Mme Vautrier, à moitié folle de chagrin depuis qu'on lui avait appris l'accident. M. Lecoutre tenait des détails de M. de Trévoy lui-même. Jeanne paraissait toujours très frappée. La nuit, elle avait eu une crise de nerfs et n'avait pas voulu coucher seule dans sa chambre. Anxieux, Frémat se demandait si elle le soupçonnait ; il lui trouvait une expression singulière. Dans un corridor, elle le joignit, et, le regardant dans les yeux, elle murmura :

– Vous l'avez tué.

La figure de Frémat se couvrit d'une pâleur mortelle.

– Jeanne, pouvez-vous croire?... Moi!... Quel mal vous me faites!... Je vous jure...

– Pardon, dit elle en lui serrant la main. Depuis cette émotion, je suis folle... Je vous crois... Oubliez ce que je viens de dire... Oh! vous me soulagez d'une terrible inquiétude... Non, vous êtes incapable d'une action si horrible!

Leurs mains s'étreignirent avec énergie, et ils se séparèrent. Le cœur de Frémat battait violemment à la pensée de ce brusque entretien. Il avait été sur le point de lui tout avouer, par un penchant de sa fougueuse et téméraire nature à la franchise. Mais l'aurait-elle cru? Même ajoutant foi à son récit, peut être se fût elle senti une répulsion invincible pour l'homicide involontaire. Il laissa passer ce moment de lui confier son secret. A présent, après sa dénégation véhémente, s'il avouait qu'il avait une première fois menti, le croirait-elle pour le reste? D'ailleurs, elle semblait honteuse de son doute d'un instant, elle paraissait le regarder comme tout à fait étranger à cette mort : cela, après tout, valait mieux.

Il ne sortit pas de Traurosan, de toute la journée, n'osant aller au cercle, où pourtant il aurait pu recueillir quelques nouvelles. Rongé d'inquiétude, dévoré d'impatience, il mesurait la fuite des heures qui lui semblaient, comme à tous ceux qui attendent et qui souffrent, d'une désespérante lenteur. Maintenant, l'enquête judiciaire se faisait ; elle était à peu près terminée. Avait-on des soupçons? Jeanne en avait bien eu! Cette incertitude était plus énervante, plus cruelle qu'un péril assuré. Errant dans les jardins, il fuyait les regards, partagé entre la peur de trahir son émotion devant les autres et la crainte de paraître suspect en fuyant ainsi leur présence. Il souffrait trop ; il se demandait s'il n'eût pas mieux valu raconter tout d'abord la vérité, expliquer comment il avait été homicide sans le vouloir.

Mais il était peut-être déjà trop tard, comme pour avouer à Jeanne. Ses premiers mensonges, qui l'avaient engagé dans une autre voie et qui le liaient presque, son hésitation, paraîtraient suspects. Il semblerait plus coupable qu'il ne voulait le dire : sans cela, penserait-on, pourquoi ne pas parler plus tôt? On ne comprendrait pas que c'était surtout à cause de l'estime de Jeanne, à laquelle il tenait tant, qu'il avait gardé le silence. Il ne pourrait avouer le vrai motif ni de cette rixe, ni de ce silence. C'eût été perdre Jeanne plus sûrement. Il s'était tu : il devait continuer ; il n'y avait plus à regarder en arrière.

Si on l'arrêtait, il se brûlerait la cervelle : il y était décidé. Il portait un revolver caché. Dans la poche de son veston, il en caressait la crosse et la pensée qu'il pourrait toujours, au dernier moment, échapper à la prison par la mort, ce sombre inconnu où tout s'écroule, releva son énergie.

Comme il se promenait l'oreille inquiète, il entendit avec un tressaillement la cloche de la grille qui sonnait, et il vit passer M. de Trévoy, l'air plus sérieux que de coutume. Il devait apporter des nouvelles : Frémat le rejoignit au salon. M. de Trévoy raconta que l'enquête avait eu lieu. C'était le juge d'instruction de Lannion, M. Paussier, qui l'avait dirigée ; le brigadier de gendarmerie, M. Chaudory, l'accompagnait. Il venait de les voir qui rentraient à Tréguier, dans une calèche de «l'Europe», conduite par Legoff.

- Et qu'a-t on conclu? demanda M. Lecoutre.
- Naturellement, on n'a pu constater qu'un accident.

La figure éclaircie, Jeanne regarda de loin Frémat d'un air affectueux et soulagé, comme pour le prier de lui pardonner ses soupçons. En cet instant, il goûta un soulagement profond, s'applaudissant de s'être tu.

Françoise, sa sœur et sa cousine sortirent avec M. Lecoutre pour prendre des nouvelles de Mme Vautrier. Moins agité, Frémat avait continué sa promenade dans le jardin. Il allait et venait dans la charmille, quand Jean lui apporta une carte. Avec angoisse, il lut le nom de M. Paussier, juge d'instruction. Il était au salon et l'attendait. Frémat répondit d'une voix altérée :

– J'y vais. . .

En s'y rendant il glissa la main dans sa poche, étreignit la crosse de son arme. Le juge d'instruction était un blond fade, d'un certain âge. Sa figure, assez nulle, empruntait des circonstances une gravité menaçante.

– C'est à M. de Frémat que j'ai l'honneur de parler ? . . . Vous pourrez mieux que personne me fournir des renseignements. Il le pria d'excuser sa visite ; il n'avait pas voulu déranger M. Lecoutre ni ces dames, dont il comprenait l'émotion. Mais il avait besoin de quelques détails pour terminer son enquête sur cet « affreux accident ». Il était à cent lieues de soupçonner la vérité et fixait les yeux sur lui, avec l'expression courtoise d'un fonctionnaire pressé de remplir une pure formalité. Les explications de Frémat furent très naturelles et données d'un ton calme. En se retirant, M. Paussier lui serra la main et renouvela ses excuses.

L'enterrement de Vautrier fut pour lui une nouvelle épreuve à laquelle, toujours par crainte d'éveiller les soupçons, il n'osa se soustraire. Avec M. Lecoutre, il se rendit à la maison du mort. Dans la demi-obscurité d'un salon aux volets clos, parmi les parents, le père de Philippe se tenait debout, les yeux rouges, accablé par la perte de son unique enfant. Les amis défilaient silencieux et lui donnaient des poignées de main de condoléance, auxquelles il répondait par une pression machinale. Frémati fut saisi d'un frisson quand il serra cette main.

Un murmure de voix chuchotées sous les rebords des chapeaux bourdonnaient dans cette obscurité lugubre. Des pieds montaient et descendaient l'escalier continuellement, avec des craquements graves. Dans le salon réservé aux femmes s'entrevoyaient des formes confuses, noires ; des voiles de crêpe, où des mouchoirs mettaient ça et là leurs taches blanches. De petites toux étaient étouffées comme dans une église. Au fond d'une autre pièce, Frémat, avec un serrement de cœur violent, aperçut, au passage, la bière sous son drap blanc, qu'éclairaient les flammes jaunes des cierges.

Le clergé arriva, les prêtres entonnèrent leurs chants mortuaires, le cortège s'ébranla, avec un bruit lent de pas nombreux sur le pavé. Les hommes se découvraient devant la croix d'argent et le cercueil, que les croque morts portaient à pas cadencés et lourds, les bras roidis.

Les cloches de la cathédrale tintaient le glas. Leurs sons voilés et sourds mouraient dans l'espace avec une indicible mélancolie : leurs voix traînantes et graves, coupées de silences, finissaient en longs murmures plaintifs, prolongés, comme des soupirs, qui allaient s'affaiblissant au loin. La pluie tomba, les parapluies se déployèrent avec un bruit brusque et couvrirent la foule de leurs légers boucliers ruisselants. L'enterrement entra à la cathédrale. On entendait la pluie, comme un roulement continu, au dessus des voûtes. Et Frémat se rap-

pelait sa fuite égarée à travers les champs, dont le sol détrempe se collait à ses pieds. Son imagination errait toujours là bas, sur cette falaise horrible, sans pouvoir chasser cette vision. Au *Dies iræ*, il crut entendre la voix du mort qui s'élevait, tour à tour irritée ou pleurante. Il regarda autour de lui, comme s'il fût sorti d'un rêve. Parmi les curieux, il aperçut Legoff, qui le considérait de loin avec une attention singulière et détourna aussitôt les yeux. Georges de Trévoy et Olivier de Kermérœil se parlaient bas, cela le préoccupa ; était ce de l'enquête ?

Mais tout était bien fini, et quand, au cimetière, la bière s'enfonça dans la fosse avec un sinistre roulement de corde et un éboulement sourd de terre sur les bords, impressionnant comme un dernier soupir, il lui sembla que le terrible secret était enfoui en même temps. D'une main ferme il alla secouer le goupillon sur cette fosse. Une sorte de joie sauvage éclatait en lui ; son ennemi n'aurait point Jeanne !

Pendant tout l'enterrement, Demerre n'avait pu se défendre de penser que Frémat était pour quelque chose dans la mort tragique de Vautrier. Son attitude sombre et jalouse durant la partie, l'aversion qu'il paraissait avoir contre Philippe, son éloignement sur les falaises coïncidant avec le moment où son rival avait trouvé la mort, son expression étrange ensuite, sous un calme apparent : ces circonstances accusatrices ne semblaient pas avoir été remarquées, par un de ses caprices du hasard qui fourvoient la justice.

En pensant à Françoise, sur laquelle la boue sanglante qui tacherait le nom de son mari rejaillirait, il tremblait que ces soupçons ne vinssent à l'esprit d'un autre. Et pourtant Frémat ne pouvait être un vulgaire assassin, se répétait-il. Il y avait dans cette affaire ténébreuse quelque chose d'irritant et de menaçant qui tourmentait son imagination. Parfois, au milieu de ses conjectures, il entrevoyait la vérité, bien que l'examen du corps n'eût, disait-on, révélé aucune trace de crime et que l'opinion publique eût admis l'accident.

Le soir même, Frémat, avec son caractère impétueux, passant d'un abattement extrême à une confiance excessive, était entièrement rassuré. Sa blessure au bras, plus enflammée, l'irritait davantage. Les souffrances morales, qui dominaient tout, s'étant calmées, il ressentit plus vivement la douleur physique. Il avait hâte d'oublier, de se plonger corps et âme dans un sommeil de brute, sorte d'anéantissement, où la pensée semble suspendue.

Brisé de fatigue et d'émotion. Il s'endormit de ce lourd sommeil sans rêves. Mais, au milieu de la nuit, il fut réveillé en sursaut. Effaré, ne se rappelant plus le passé, dans le trouble de ce brusque réveil, Il se sentit mordu au bras. Il se redressa vivement, le cœur agité. Est-ce que les dents du mort le poursuivraient toujours ? C'était comme si elles se fussent de nouveau enfoncées dans ses chairs. Un fourmillement aigu les perçait ; il se frotta : l'inflammation devint plus cuisante. Vainement il essaya de se rendormir, se tourna et se retourna. Les idées sombres lui revenaient avec la fièvre dans le noir de l'insomnie. Ses draps le brûlaient, il se leva dès qu'il fit jour.

Impatient de toute souffrance, habitué à tout braver, capable de s'exposer aux plus grands périls pour s'épargner un ennui, il prit soudain une résolution téméraire. D'ailleurs la menace du danger à peine écartée, il n'y songeait plus, tout à l'impression présente.

Personne ne le soupçonnait ; il avait, pensait-il, enlevé à sa blessure, avec son canif, l'aspect d'une morsure : pourquoi ne se ferait-il pas tout de suite soigner par un médecin, qui le délivrerait de ces insomnies atroces ? Ayant peu de sympathie pour le docteur de sa femme, il songea à M. Guillou, quoiqu'il ne fût pas un bon chirurgien. Il sortit et se dirigea vers la maison de M. Guillou, sans se rendre compte qu'il allait commettre une folie.

De loin, il aperçut le médecin, tant raillé par lui autrefois, qui s'éloignait en voiture. Le souvenir de ses moqueries, la vue de cet homme suffisant et vulgaire lui firent changer de résolution. Il valait mieux s'adresser à Demerre, après tout. Sans l'aimer, il lui rendait justice, le savait honnête homme, discret, très dévoué à la famille Lecoutre, incapable de le trahir. Mais il lui cacherait la vérité : il lui en eût coûté de perdre son estime.

Demerre fut très surpris et éprouva quelque inquiétude de le trouver à cette heure matinale dans son cabinet de consultation, lui qui n'y avait jamais mis les pieds. Dans son impatience d'être délivré de cette douleur irritante, Frémat n'avait guère préparé ses explications. Elles parurent embarrassées, peu plausibles. Il s'était, disait-il, déchiré le bras, dans la serre, à une pointe. Mais la plaie présentait une suite de coupures qui le démentaient.

– Cela ressemble à une morsure, dit le docteur en reconnaissant quelques traces de dents mal effacées.

Il se fit un silence. Avec anxiété Frémat sentit qu'il ne le croyait point, que des soupçons terribles assombrissaient son regard, que cette explication n'était pas acceptable. Il s'était enfermé, ne savait plus que dire. Ce silence lui semblait une condamnation accablante ; la rougeur de la honte lui montait au front ; il perdait la tête. Brusquement, d'une voix sourde :

– Vous êtes un honnête homme, Demerre, jurez-moi le secret. . . Je sens que vous me soupçonnez, que vous ne me croyez point. . . Adviene que pourra. J'aime mieux tout vous dire ; je me confie à vous. Vous êtes tenu au secret professionnel, vous êtes un confesseur. . . Vous me conseillerez.

Et en paroles fébriles, obéissant à un besoin irrésistible de se justifier, il raconta le terrible événement, expliqua sa situation à voix basse, avec chaleur. Il avait un grand accent de sincérité : sans hésiter, Demerre le crut et lui promit le silence auquel le liaient d'ailleurs les devoirs de sa profession.

– Que n'eût-il pas fait pour épargner à Françoise de voir flétrir son nom en cour d'assises ? Lui, croyait Frémat ; mais qui prouverait aux jurés qu'il n'avait pas frappé Vautrier avec l'intention de lui donner la mort et de le précipiter du haut de la falaise ? Il n'y avait pas eu de témoin. On découvrirait la jalousie de Frémat : cette passion était le mobile de bien des crimes.

Souvent un inculpé avait été condamné aux travaux forcés dans de semblables circonstances. D'ailleurs Demerre le comprenait aussi, il était maintenant trop tard pour avouer au juge d'instruction la vérité. C'était tout de suite qu'il eût fallu parler si Frémat eût voulu suivre cette voie des aveux. Mais puisqu'il s'était tu, qu'on ne soupçonnait personne, qu'il n'exposait pas un innocent à être emprisonné et jugé à sa place ; puisqu'on croyait à un simple accident et que les événements jusqu'ici semblaient lui donner raison d'avoir préféré le parti de se taire, il devait, avec les plus grandes précautions, y persévérer. Demerre ne

pouvait que le lui conseiller.

– Vous ne me condamnez donc pas ? Vous ne me croyez pas un criminel ? demanda Frémat en essuyant sur son front la sueur d'angoisse qu'y avait mise le récit du drame.

Il lui avait tout dit, excepté son amour pour Jeanne et sa jalousie ; mais Demerre savait le reste.

– Je ne vous condamne pas, je vous plains.

Quelques heures plus tard, Demerre sortit. Dans la rue Saint André, il vit Le juge d'instruction qui venait à lui. M. Paussier avait à Tréguier des parents, chez lesquels il avait passé la soirée. On y avait parlé de l'émotion causée dans le public par la mort de Vautrier. Quelques personnes voulaient y voir autre chose qu'un accident. Mais qui aurait eu intérêt à tuer M. Vautrier, aimé de tous ?

– Vous qui étiez de la partie et qui êtes médecin, croyez-vous qu'un assassinat soit vraisemblable ?

Demerre frissonna. Le juge d'instruction le regardait.

– Un assassinat ? Non, certainement.

– C'est bien ce que je pense aussi, conclut le magistrat.

XII

A la table des pensionnaires de «l'Europe», pendant le dîner, la mort de Vautrier alimentait encore les conversations. Le père Fichant confia que cet événement agitait son sommeil et qu'il avait rêvé tomber du haut du clocher de la cathédrale. On racontait sur cette mort de singulières choses, que ce n'était peut être pas un accident. Tiens! Legoff était de la partie avec Vautrier, se rappela le lieutenant des douanes, qui le questionna. Tout le monde tournait les yeux vers Legoff, il semblait hésiter et réfléchir. On le pressait de questions. Avait-il remarqué quelque chose de suspect? Croyait-il, lui, que ce n'était pas un accident? Il répondit qu'il ne voudrait accuser personne. Avec un mauvais regard, déliant et oblique, comme quelqu'un qui craint d'en dire trop long, il ajouta que peut-être bien c'était un accident, mais que peut-être bien c'était autre chose aussi... Dame! on ne savait pas...

Il dit perfidement :

– Quand c'est arrivé, on était dispersé... M. Demerre était justement sur la falaise... Il pourrait peut-être bien vous raconter, lui, comment ça s'est passé.

– Et vous, où étiez-vous pendant l'accident? demanda le brigadier de gendarmerie, tournant vers lui son regard dur et vide.

Il parut troublé, expliqua qu'après avoir baigné ses chevaux et avoir aidé les dames à serrer les provisions, il était allé dormir dans un fossé.

– Parbleu! il était gris, fit observer Chenu.

Un joli témoin! Il avait plutôt une tête d'inculpé. Impressionné par le regard défiant de M. Chaudory, Legoff se hâta de s'esquiver. Il était furieux! bon Dieu! ce n'était pas lui qui avait fait le coup et on avait l'air de le soupçonner! Peut-être ferait-il mieux de tout raconter. Bien sûr, il irait trouver les juges pour leur dénoncer ce qu'il avait vu, si on voulait lui mettre l'affaire sur le dos.

Il sortit, préoccupé, descendit vers le quai et entra dans un cabaret du port. Sur le mur, auprès de la porte, une affiche jaune portait ces mots : «A vendre», qu'il épela. S'il avait été assez riche, pensa-t-il, il eût aimé à tenir une auberge; à son tour il eût été bourgeois, n'eût plus été sous les pieds de tout le monde. Le coude sur la table, la tête dans la main, il paraissait réfléchir, en étendant du doigt sur la toile cirée du cidre qu'il y avait laissé, en rond, le fond d'un bol. Il avait ôté sa blouse et avait la mine de quelqu'un qui prépare une démarche importante.

Une domestique, quelques instants plus tard, vint prévenir Frémat qu'un homme le demandait. Le palefrenier entra dans son cabinet en tortillant son

chapeau de grosse paille entre ses doigts crasseux. Il venait, dit-il, rapporter à monsieur un porte-cigare qu'il avait trouvé sur la falaise. Il croyait qu'il appartenait à monsieur. Et avec lenteur il le retira de la poche de son gilet : il l'y avait placé, enveloppé dans un chiffon, à côté d'une vieille blague.

Il ajouta à voix basse :

– Je l'ai ramassé auprès de l'endroit où M. Vautrier est mort. Vous l'aurez laissé tomber pendant votre dispute... C'est heureux que je l'ai relevé, *rapport au juge*... J'étais là, j'ai tout vu, je sais tout...

La foudre eût éclaté devant lui, Frémat n'eût pas été plus atterré. Ainsi, après tant d'angoisses, quand il se croyait en sûreté et commençait à regarder la scène de la falaise comme un mauvais rêve, ce secret, qui lui semblait enfoui à jamais, était dévoilé ! Cet homme, à figure de gremlin, se dressait devant lui comme une affreuse menace. Livide, respirant avec peine, il alla fermer la porte de son cabinet.

– Faut pas vous faire tant que ça de bile, reprit Legoff tranquillement. L'affaire pourra s'arranger si vous voulez. Je ne dirai à personne que je vous ai vu jeter l'autre au bas de la falaise, ma parole la plus sacrée.

– Je n'ai pas voulu le tuer, protesta vivement Frémat, qui, même devant une canaille comme cet homme, tenait à se disculper. Nous en sommes venus aux mains. En reculant il a fait un faux pas, il est tombé, je n'en suis pas cause. J'aurais pu, dans ce sentier étroit, tomber aussi bien que lui. Les chances étaient égales... Ce n'est qu'un accident.

Legoff eut un sourire sceptique. Il reprit en secouant la tête :

– Alors *pourquoi s'que* vous n'avez pas tout raconté à la justice ?

– Parce que je craignais qu'on ne m'eût pas cru, ne sachant pas que vous étiez là, pensant que je n'aurais pas de témoin pour me disculper. Mais vous avez tout vu, dites-vous ; alors, si vous êtes un honnête homme...

– Pour sûr, je suis honnête...

Puis, avec une impudence doucereuse, Legoff répliqua que son innocence était possible, mais qu'en justice on la croirait difficilement ; qu'il serait toujours condamné à la prison pour avoir tué un homme ; que lui, Legoff, se verrait obligé, en conscience, de rapporter ce qu'il avait vu. Et il avait – mettons qu'il se fût trompé, mais il ne le pensait pas – il avait vu clair comme le jour M. de Frémat jeter l'autre dans la grève. Il ne pourrait mentir : les jurés jugeraient si on devait le croire. Mais il n'avait aucun intérêt à perdre M. de Frémat, qui ne lui avait jamais fait de mal et qui peut-être, au contraire, pourrait lui faire plus tard du bien. Au doute injurieux de ce misérable, qui le regardait avec des yeux surnois, Frémat s'emporta, oublia toute prudence et, le traitant d'ignoble gremlin, le saisit à la gorge. La face du valet d'écurie devint bleue. Frémat, les mains crispées, crut qu'il allait l'étrangler ; mais, à la pensée de ce meurtre, il le lâcha avec horreur. Legoff, à demi suffoqué, étourdi, ouvrit en toute hâte une fenêtre pour appeler au secours.

– Taisez-vous ! commanda Frémat, si menaçant que le gremlin obéit.

Il trembla qu'il ne le précipitât dans le vide. Il balbutia qu'il se tairait, lui demanda pardon d'un air abject, protesta qu'il ne voulait pas du tout lui nuire, qu'il n'avait pas eu l'intention de l'offenser et ne ferait rien qui pût « lui attirer

des désagréments». Seulement, il espérait qu'il serait trop généreux et trop juste pour ne pas reconnaître sa discrétion. Il avait besoin de 4,000 francs pour une acquisition, insinua-t-il. Frémat le considéra un instant avec la tentation de l'assommer. Mais, se maîtrisant, il lui répondit avec mépris qu'il lui donnerait cette somme.

– Prenez garde, si vous cherchez, à me nuire, on saura votre chantage...

– Jamais, Monsieur, je ne ferai ça... Je vous remercie. Mais jamais non plus vous ne raconterez notre arrangement : ce serait avouer... Je n'ai pas peur, dit-il de son air sournois.

Troisième partie

I

Dans la grande cour du petit séminaire, sous la galerie du préau, une assistance nombreuse était assise, sur des chaises d'église alignées, où des cierges avaient laissé des larmes de cire. On était à la fin de juillet ; des draps blancs garnis de lierre et d'écussons en carton doré, représentant les armes de l'évêque et du pape, fermaient la galerie du côté de la cour. Il y avait aussi, épinglés contre le mur, de grands dessins au crayon noir, représentant des moulures, des têtes de guerriers et de déesses à longues hachures froides. A travers les tentures flottantes passaient, en taches vagues, les rayons amortis du soleil.

On étouffait ; les dames avaient des toilettes claires ; les élèves, peignés avec art, étaient rangés sur des bancs. Au fond se dressait un théâtre, entouré de guirlandes de buis ; au dessus étaient cloués de petits étendards de gaze, très dorés. A l'avant-scène, dans des fauteuils, se prélassaient les autorités, les dignitaires. Monseigneur qui présidait, le maire, le curé et des chanoines à plusieurs mentons. A l'occasion de la distribution des prix, que Monseigneur avait bien voulu honorer de sa présence, les grands élèves donnaient une représentation.

L'orchestre fit éclater ses cuivres sous la direction d'un abbé, qui jouait de la clarinette et battait la mesure. Après l'ouverture, les élèves de rhétorique jouèrent une pièce à sous-titre, un drame historique. Les élèves de philosophie, eux, vinrent déclamer un acte du Cid avec une emphase et des gestes raides d'automates, en faisant sonner les vers. Il était remarquable combien ces grands d'Espagne avaient l'accent breton. Jeanne et Françoise s'étaient crues obligées de subir la distribution des prix à cause de l'enfant d'un fermier, futur abbé, qui leur avait écrit une lettre, portée par le portier du petit séminaire, et où il les priait, en écriture moulée, de venir le couronner. Demerre s'assit auprès d'elles.

La pièce était finie ; le professeur de rhétorique prononça le discours d'usage, réclamant l'indulgence de Monseigneur, dont il lit un pompeux éloge, et promettant aux jeunes élèves de «ne pas arrêter trop longtemps leur légitime impatience de porter leurs lauriers au sein de leurs familles». Il cita Sénèque et Cicéron. Demerre regardait la douce figure de Françoise, son ovale pur, ses lèvres fraîches, et un peu de son cou blanc et délicat, entre le col et les cheveux. Un rayon de soleil, filtrant entre les tentures, se jouait sur sa joue. Demerre parlait sans bien savoir ce qu'il disait.

Il s'était penché vers elle ; il effleurait sa robe : elle se recula légèrement.

De nouveau la musique du collège éclata, les trombones lancèrent leurs vibrations stridentes ; la grosse caisse fit entendre sa cadence lourde. Les têtes

pommadées des élèves se succédaient sur l'estrade. Monseigneur subissait la corvée avec une politesse résignée. Et les pas gauches et émus des jeunes élèves dégringolaient de l'estrade sans cesse.

– Quelle chaleur ! dit Demerre en se rapprochant.

Appuyé sur la chaise de Françoise, comme par mégarde, il sentait contre sa main les contours potelés de ses épaules. Il lui sembla qu'elle devinait son émotion et qu'une respiration plus rapide soulevait son sein. Cette foule qui les entourait lui causait un vague sentiment irritant et pénible, comme si elle l'eût séparé d'elle, et il éprouvait d'autant plus le désir d'occuper sa pensée, de lui témoigner sa tendresse. La voix pédante du professeur continuait son appel, plus rapide, car Monseigneur paraissait avoir manifesté quelque impatience : «Premier prix de thème latin, Julien Mayol de Morlaix ; second prix, Alfred Gimblot, de Tréguier, sept fois nommé». Des mains d'élèves claquaient bruyamment : un lourd ennui pesait sur l'assistance. La tante Ursule avait mis son mantelet sur le dossier de la chaise de sa nièce. Sous ce chaste vêtement de la vieille dévote, la main de Demerre rencontra celle de Françoise appuyée au dossier, et se posa près d'elle timidement. Tous deux se taisaient et paraissaient s'occuper de l'estrade. Avec un trouble profond, il s'enhardit à lui caresser la chair nue et tiède du poignet, au-dessus du gant. Il pressa cette main fine ; faiblement, elle répondit à son étreinte, mais aussitôt se retira.

Comment avait il osé ces caresses furtives, au milieu de cette foule, lui qui avait eu tant de fois l'occasion de la voir seule ? Tout cela s'était fait soudain, sans préméditation, comme par la force des choses, par une attraction irrésistible longtemps combattue. Il en était même tout étourdi.

Elle semblait distraite, mais calme. Il l'aida à monter en voiture ; elle lui serra la main comme d'habitude, sans paraître se souvenir de ce qui avait eu lieu.

Plusieurs fois, les jours suivants, il revint à Traurosan sans la revoir. Ou elle était sortie, ou elle ne descendait pas de sa chambre ; il n'osait la demander : il fallait qu'elle eût été blessée ou craignît sa propre faiblesse. Ou peut-être, dans son trouble, s'était-il abusé en croyant qu'elle avait répondu à son étreinte ?

Le 15 août, il la revit enfin. Elle était seule, sur la place, auprès de la cathédrale, attendant le retour de la procession, qui parcourait la ville. Des rumeurs lointaines s'élevaient du côté du port. Le ciel, toujours chaud, était très pur, et des nuages légers, comme de blancs duvets, voguaient lentement. Aux fenêtres des vieilles maisons de la place, garnies de fleurs, étaient suspendus des drapeaux, blancs et bleus, avec des couleurs et des grâces frêles de papillons, des paillettes dorées, les initiales de Marie, ressortant sur les sombres façades. Françoise foulait sous ses bottines des pétales de roses. Sa taille ronde était moulée dans une robe de foulard blanc à grand treillis noir. Elle s'abritait de son ombrelle et marchait à pas lents devant les échoppes fermées, collées aux flancs de la cathédrale. Au-dessus d'elle s'échappaient de la tour, en ondes sonore, des volées de cloches, joyeuses et graves.

A son approche, elle eut une rougeur légère ; mais sans fausse honte elle lui tendit la main. Elle lut dans ses yeux qu'il se souvenait ; bravement, elles s'expliqua la première.

– J’ai besoin de vous parler... J’ai été très sotte l’autre ; je me suis laissée aller à je ne sais quel accès de sensiblerie, dont je suis très honteuse, je vous assure... Vous êtes un ami excellent qu’il me coûterait de perdre ; je vous aime beaucoup... d’amitié. Ne soyons fous ni l’un ni l’autre. Je veux conserver votre estime. Oublions notre sottise de la distribution des prix et restons bons amis comme avant. Plus un mot là-dessus, si vous ne voulez me faire de la peine.

Le cœur serré, il répondit :

– Je ferai tout ce que vous voudrez.

Le bruit de la foule approchait ; de loin on pouvait suivre le parcours de la procession. A présent elle était au bas de la rue Neuve. On se pressait sur son passage ; derrière elle les rues devenaient désertes, pleines d’une paix morte, sous le soleil ardent. Et toujours le gai branle des cloches chantant la fête à travers l’espace, à toute volée.

La croix d’argent déboucha de la rue Saint André. Des haies de curieux se formaient sur la place. Des voix aiguës et nasillardes de Bretonnes chantaient des cantiques ; les fidèles, les confréries défilaient, avec des cierges, des bannières, les religieuses avec des cliquetis de chapelets, les orphelinats, les pauvres de l’hospice clopin-clopat. Des enfants en blanc, ravis et fiers, bouclés depuis huit jours, portaient des étendards avec une adorable gaucherie. Les chantres et les prêtres chantaient à plein gosier. Par intervalles, ils se taisaient, et dans le silence bourdonnant, recueilli, on entendait le piétinement de la foule sur le pavé. Les étendards palpitaient, les drapeaux claquaient doucement dans l’air bleu : un vague froissement de surplis passait, avec une odeur d’encens et de cire. Les lumières des cierges, mangées par le plein air, piquaient les surplis et les chapes dorées de petites lueurs tremblotantes. Et tout cela s’engouffra dans la vieille cathédrale, dont le portail, ouvert à deux battants, laissait voir un fond sombre étoilé de points lumineux.

Pendant que la procession passait, Demerre s’était tenu derrière Françoise. Dans tout ce bruit, dans toute cette foule, il ne pensait qu’à elle. Son âme et ses yeux en étaient remplis. Sans oser la regarder, il la voyait, la sentait près de lui. Ses moindres mouvements, ses diverses attitudes, les balancements de son ombrelle, la cambrure de sa taille, les froissements de sa robe, l’expression un peu triste de ses lèvres occupaient son imagination, agitaient son cœur. Il crut remarquer que, au milieu de la foule, des regards curieux les observaient et il s’écarta un peu. Françoise s’en retournait à Traurosan ; il lui demanda la permission de l’accompagner. Elle fixa sur lui des yeux hésitants. Contre cette défiance muette, il protesta. Il dit à voix basse :

– Soyez tranquille. Je serai raisonnable, je vous obéirai. Je vous supplie seulement de me permettre de vous voir et de ne jamais me retirer votre amitié.

– Tout cela dépendra de vous, répondit-elle d’un ton ferme.

Ils causèrent en amis ; cependant, une sorte de gêne subsistait. Devant la grille il lui proposa de se promener un peu par le chemin qui côtoyait le Guindy, de l’autre côté du pont.

Voulant lui prouver qu’elle se confiait à lui, elle accepta. Les collines étendaient sous le ciel clair leurs flancs déjà roussis, que la moisson commencée avait pelés çà et là. Les blés mûrs, encore debout dans quelques champs, ondulaient

avec un froissement d'étoffe très léger. Et les clochers de Plouguiel et de Pouldouran lançaient dans les airs, au dessus de la campagne paisible, les sonneries de leurs cloches, affaiblies par la distance.

Quelque temps avant la procession, Frémat s'était rendu en ville. Il revint par les quais. Comme il passait auprès d'une auberge d'assez mauvaise mine, à côté d'un endroit où des barques déposaient leurs chargements de sable, il aperçut sur le seuil Legoff, qui avait acheté cette maison et était devenu cabaretier, son rêve. Frémat feignit de ne point le voir. Dans l'obséquiosité, les airs serviles de cet homme, lui semblait-il, une malice goguenarde et sournoise perçait, comme une irritante menace, une joie mauvaise de le tenir à sa merci.

Lorsque Frémat prit le chemin qui remontait vers Traurosan, il reconnut, en fronçant les sourcils, sa femme et Demerre de l'autre côté du Guindy. Ils avaient le dos tourné et s'éloignaient ; un instant, il s'arrêta à les regarder. Parce que Demerre savait son secret, croyait-il avoir le droit de le déshonorer ? Abusant de la situation, compterait-il sur les lâches complaisances du mari pour prix de son silence ? Il se tromperait ! Frémat n'était point d'humeur, quoi qu'il dût advenir, à jouer le rôle de mari ridicule. Mais malgré lui, rendant justice à l'honnêteté de sa femme, il se rassura, tout en conservant une certaine défiance et en se promettant de se tenir sur ses gardes.

Il rentra à Traurosan. Jeanne était dans la charmille quand il traversa le jardin : il alla droit à elle. Abandonnant son livre sur sa chaise, elle se promena avec lui, dans une allée écartée et cachée par des arbustes le long du mur. La conversation commença d'une façon assez banale. Des roses trémières étalaient auprès d'eux leurs fleurs de pourpre sur leurs tiges hautes. Frémat sentait son cœur battre à grands coups. Sa passion en secret combattue emportait brutalement toutes les barrières. Il dit, les lèvres sèches, avec un effort pour trouver ses paroles dans son cerveau pris de vertige :

– Depuis quelque temps, Jeanne, voue m'évitez. Pourquoi?... Vous me causez un chagrin...

– Mais non, je vous assure, fit-elle avec un enjouement forcé, un peu inquiète de son expression altérée et ardente.

Brusquement, après un silence troublé :

– Pourquoi dissimuler?... Il faut que vous le sachiez... Je ne peux plus me contraindre, je ne peux plus... Je vous aime, balbutia-t-il d'une voix étrange.

Elle s'arrêta et le regarda avec surprise. Il lui fit peur, tant ses traits étaient contractés ; elle voulut fuir : il la retint par les poignets, convulsivement.

– Oh ! vous me me faites mal !

– Je t'aime ! dit-il plus bas.

Elle s'échappa de ses mains et courut vers la maison. Bouleversé, il aperçut entre les arbres M. Lecoutre, qui se dirigeait vers la serre. Il courut désespérément et atteignit Jeanne ; une lutte muette, nerveuse, s'engagea entre eux : il la maîtrisa.

– Lâche ! lâche ! laissez moi, ou je crie... ou je croirai que vous avez tué Vautrier.

Il abandonna ses mains, et, chancelant, s'appuya contre le mur : elle crut qu'il allait tomber. Elle s'arrêta, effrayée de l'effet qu'avaient produit ses pa-

roles. Oubliant qu'il venait de l'outrager, elle eut pitié de la douleur égarée que reflétaient ses traits.

– Vous m'avez exaspérée, je ne sais ce que je dis.

Il paraissait désespéré.

– Vous ne m'aimez pas ! Vous me détestez ! Mais je vous délivrerai de moi. . .

Elle comprit, avec un frisson, que ce n'était pas une vaine menace. Elle se rapprocha de lui et d'une voix émue, appuyant doucement une main sur son bras :

– Calmez vous. . . J'essaierai d'oublier. . . , si vous me jurez d'être raisonnable. Vous savez que j'ai toujours eu pour vous beaucoup d'affection.

Il ne pouvait parler, l'émotion l'étouffait. Touchée et effrayée en même temps, elle sentait qu'il l'aimait d'un amour éperdu, à se tuer sur le champ, sous ses yeux, si elle le repoussait.

– J'ai le droit de vous aimer. Tenez. . .

Et l'entraînant sur la terrasse voisine, du geste il lui montra Françoise et Demerre qui se promenaient seuls auprès du Guindy.

– Elle l'aime. . . Aimez-moi, Jeanne, ou je mourrai. . .

Elle s'éloigna à pas lents, épouvantée de l'énergie de cette menace.

II

Frémat ne songeait plus à l'affreuse situation où, d'un moment à l'autre, pouvait le mettre une dénonciation de Legoff. Sa passion fougueuse pour Jeanne l'absorbait, lui faisait oublier tout le reste.

Le premier mouvement de Jeanne fut de fuir cette maison où elle se sentait exposée à une violence odieuse. Sa pudeur et son honneur se révoltaient ; mais, en même temps, elle était prise de pitié pour cet exalté qui était prêt à payer sa passion de sa vie. Le souvenir de ce qui s'était passé entre eux au jardin la remplissait, malgré elle, d'un trouble mêlé d'angoisse et de volupté, qui agitait son sein et donnait à sa pitié pour ce malheureux une invincible tendresse. Elle se craignait presque autant que lui. Il fallait fuir : son parti fut pris. Elle avait à Paris une parente éloignée de son père, qui, sachant qu'elle avait été mise à l'abri de la misère par la générosité de M. Lecoutre, s'était rappelé leur parenté et l'avait plusieurs fois invitée à l'aller voir : elle accepterait. Et là bas elle trouverait bien quelque prétexte pour prolonger son absence indéfiniment. Toute la nuit elle avait ruminé ce projet, impatiente de le réaliser.

Le lendemain matin, au déjeuner, elle en parla doucement, avec calme, sans oser regarder Frémat, qu'elle sentait frémillant. Ses cousines s'efforçaient de la détourner de ce voyage subit, qui leur semblait étrange. Françoise se demandait si elle ne l'avait pas blessée sans le savoir. Mais Jeanne persistait dans sa résolution ; le jour suivant elle partirait. Elle monta dans sa chambre, afin d'écrire tout de suite à sa parente, craignant peut-être de faiblir dans son dessein si elle en différait l'exécution. Frémat, à table, quand elle en avait parlé, s'était tu. Ce silence l'avait plus inquiétée qu'une protestation vive ; elle eût mieux aimé qu'il se fût joint à Françoise et à Anna pour essayer de la retenir. En montant à sa chambre, elle regarda plusieurs fois derrière elle avec la peur qu'il ne la suivît et elle se hâta de fermer sa porte à clef. Elle avait repris un peu de calme et commençait à écrire, quand un pas furtif s'approcha dans le corridor. C'était lui ! une main essaya d'ouvrir ; puis une secousse impatiente ébranla la porte. La voix étouffée de Frémat murmura :

- Ouvrez, ou j'enfonce.
- Si vous l'essayez, je crie au secours.
- Alors, je me tue.

Et, à travers la porte, Jeanne, épouvantée, crut entendre le bruit sec d'un revolver qu'il armait.

Il reprit, suppliant, d'une voix qui pénétrait affaibli :

– Il faut que je vous parle, ouvrez. Je vous donne ma parole que vous n'aurez rien à craindre. . .

Elle éprouva un instant d'hésitation anxieuse. Que faire ? Si elle s'obstinait à se tenir enfermée, il était homme à se brûler la cervelle. Elle se le représenta la tête brisée, sanglant, tout Traurosan bouleversé. Cette image rapide et affreuse la décida, elle ouvrit.

Quand elle le vit entrer, défiguré par l'émotion, elle lui rappela :

– J'ai votre parole.

Il referma la porte et s'arrêta à quelques pas de Jeanne, réfugiée à l'autre bout de la chambre. Elle remarqua qu'il tenait une de ses mains cachée sous son veston : voudrait-il la tuer et se tuer ensuite ? Il lut sa terreur dans son regard.

– Je vous fais donc horreur ? . . . Jeanne, écoutez, Vous voyez que je suis calme. . . Je regrette ce qui s'est passé. C'est un moment de folie qui ne se renouvellera plus. J'en ai trop souffert ! Je serai raisonnable, je vous aimerai respectueusement. Vous savez bien que je vous obéis plus qu'à personne. . . Non, vous ne pouvez sentir combien je vous aime. . . Restez, Jeanne, je vous en supplie à genoux ?

Elle fit un geste pour le repousser et secoua tristement la tête.

– Il faut que je parte, pour notre honneur à tous les deux. Ne m'empêchez pas de remplir mon devoir.

– C'est bien, partez, puisque vous n'avez pas pitié de moi. . . Vous me condamnez. . .

Il s'éloignait, elle le retint, suppliante à son tour.

– Vous m'aimez, dites vous : jurez-moi d'être raisonnable. . . de m'obéir. . .

– Je vous jure de me brûler la cervelle si vous me quittez. . .

Elle dit :

– Je reste.

Il était de bonne foi ; la joie de pouvoir continuer à vivre près d'elle, après avoir tremblé de la perdre, lui fit envisager l'avenir avec espérance. Il se maîtriserait, contiendrait sa passion dans les limites d'une amitié pure, élevée, serait son meilleur ami, se laisserait conduire par elle. Son effusion de reconnaissance la touchait : il lui répétait combien elle était bonne d'avoir eu pitié de lui, personne ne l'aimait qu'elle ; il n'y avait qu'elle qui le rattachât à la vie. De son côté, elle nourrissait l'espérance périlleuse, qui flattait son amour propre féminin, de toujours maintenir docile et respectueux cet homme si violent, que tous les autres craignaient et que la menace de son départ avait tant bouleversé.

Tout d'abord il lui tint consciencieusement parole. Il se montra réservé, discret, heureux de lui obéir. Cette sorte d'asservissement lui donnait aussi des droits sur elle. Un lien secret les unissait, ce mystère prêtait plus de charme à leur liaison. . .

Avec le temps elle espérait qu'il s'apaiserait. Mais peu à peu, la contrainte qu'il s'imposait lui redevenait pesante ; jouir de la présence et de l'amitié de Jeanne, qu'il avait tenues à si haut prix quand il avait failli les perdre, ne lui suffisait plus. Il était avide de nouvelles jouissances, plus palpitantes, plus chaudes. Et l'obstacle qu'il rencontrait l'excitait encore.

Un matin Anna allait sortir pour faire une visite de charité à une vieille mendicante paralysée, auprès du bourg de Plouguiel. Elle emmenait sa cousine ; Frémat se trouvait sur leur passage quand elles partirent. Il leur dit qu'il eût voulu les suivre ; tout de suite Anna l'y invita, par bonté, bien qu'elle n'aimât point son beau frère, pensant qu'il grossirait son aumône. D'un regard soumis il interrogea Jeanne. Elle dit :

– Venez !

Depuis la scène du jardin elle l'évitait, fuyait toute occasion de rester seule avec lui. Peu à peu cependant, son air calme et repentant lui inspirait une fausse sécurité. Elle ne devinait point la passion tumultueuse qui s'agitait de nouveau en lui. Elle se flattait de l'avoir maîtrisé par sa menace de départ et apaisait les reproches de sa conscience, qui l'accusait de faiblesse, en se disant qu'elle avait voulu faire son devoir, qu'il n'avait pas dépendu d'elle de mettre son premier projet à exécution, que son devoir était de ne point pousser à bout ce malheureux qui l'aimait et d'épargner à sa famille un dénouement tragique.

Ils passèrent le pont Saint-François et montèrent lentement le chemin de Plouguiel. Le soleil était voilé par un léger brouillard. Derrière eux, sur l'autre coteau, séparé par la rivière, la petite ville s'étendait, le bois de l'Evêché, quelques toits émergeant de la verdure des arbres. A droite, le port, à cette distance, paraissait très petit, caché à moitié par les replis de la colline. Les barques, auprès des quais, ressemblaient à des jouets d'enfants.

Tandis qu'ils gravissaient la côte, Frémat offrit d'abord son bras à sa belle sœur, qui refusa. Il put ensuite, avec une émotion étouffée, le présenter à Jeanne ; elle le prit comme pour le récompenser de sa conduite calme des jours précédents. Vers le haut de la côte, Anna s'engagea dans un chemin de ferme. C'était le plus court pour se rendre chez sa malade ; Frémat le connaissait très bien ; maintes fois il y avait passé en chassant. Et il parla d'un site charmant, un monticule d'où l'on avait une vue superbe. C'était tout près ; vivement, il engageait les jeunes filles à y venir.

Anna dit :

– Allez-y avec Jeanne, tandis que je ferai ma visite. Le bourg est à cinq minutes de chez ma bonne femme. Je vous attendrai à l'église. Mais avant, Maurice, donnez-moi quelque argent pour l'infirmier, voulez vous ? . . .

A la hâte, d'une main qui tremblait, il lui remit son offrande. Il sentit le bras de Jeanne qui essayait de se dégager du sien ; il le retint d'une pression caressante : elle hésitait, elle avait peur, elle fut sur le point de crier à sa cousine qu'elle préférait la suivre. Mais déjà Anna s'éloignait ; Jeanne n'osa point trahir, en courant après elle, la frayeur que lui causait Frémat. Une émotion à la fois craintive et curieuse, qui n'était pas sans charme, l'arrêta.

Elle dit à voix basse :

– Vous serez raisonnable, vous me l'avez juré.

Il le lui promit.

Ouvrant une barrière, il la conduisit par un sentier, au bord d'un champ où quelques pommiers étalaient leurs formes rondes, au-dessus des chaumes, aux petites baguettes creuses et raides, entre lesquelles des pensées minuscules, jaunes et bleues, croissaient auprès de coquelicots fanés. Au bord du champ le

sentier côtoyait une prairie. Quelques grands marronniers étendaient une voûte de feuilles larges, qui jaunissaient. Dans le sentier, des marrons, échappés de leurs enveloppes piquantes, roulaient, luisants et bruns, avec une tache blanche de moisissure. Au milieu des pommiers des geais se querellaient avec des cris aigres, qui traînaient, sous le ciel voilé et doux.

Ils s'avancèrent sur le bord d'un coteau, d'où l'on apercevait le lit sinueux de la rivière dans un fouillis de verdure.

Après avoir promené des regards distraits sur le paysage, Jeanne dit :

– Revenons !

Il avait été très raisonnable jusque-là ; il ne lui donnait plus le bras et marchait derrière elle, regardant avec une émotion ardente le mouvement de ses hanches et le coin de ses bas, que parfois une ronce découvrait.

– Non... encore un peu plus loin...

Il avait été très raisonnable jusque-là ; il ne lui donnait plus le bras et marchait derrière elle, regardant avec une émotion ardente le mouvement de ses hanches et le coin de ses bas, que parfois une ronce découvrait.

Il dit qu'il était las. Au bord du taillis, il la contraignit à s'asseoir...

– Maurice, je vous en prie !

Sa voix était suppliante ; c'était le dernier cri de détresse d'une faiblesse près de céder.

Quand ils revinrent sur leurs pas, elle marchait en trébuchant, accablée de stupeur, le cœur serré d'angoisse. Elle était perdue ! Tout cela avait été si inattendu et si rapide ! Tout le reste de sa vie n'effacerait pas cette minute d'oubli et d'égarement. Ah ! pourquoi l'avait-elle suivi ? Un remords tardif torturait son cœur. Etourdie, la tête vide, les nerfs encore frémissants, elle repassa sous les marronniers, qui balançaient sur l'herbe roussie du sentier leur ombre large. Le soleil s'était dégagé de la brume et réchauffait les champs humides. Un martelage saccadé, contre un tronc d'arbre, retentit au milieu du silence des champs, où bruissait la houle légère des feuilles, et un pivert s'enfuit en poussant son cri aigu, semblable à un éclat de rire strident.

III

Frémat n'était point jaloux du médecin : peu lui importait que sa femme l'aimât. Il avait un secret dédain pour leurs amours platoniques. Les amoureux qui ne savent que soupirer à la lune lui semblaient niais. Il ne craignait dans ces relations que le ridicule qui pourrait l'atteindre. Cette pensée parfois, dans son esprit irritable, lui donnait la tentation de fermer rudement sa porte à Demerre et de le châtier. Mais une considération retenait sa colère ou en différait du moins l'explosion : pour conserver Jeanne, ne devait-il pas ménager l'homme qui pouvait le perdre ? La volupté le rendait lâche, l'abaissait à une tolérance dont il avait honte lorsqu'il se demandait ce qu'en pensait Jeanne.

Les relations compromettantes de Françoise lui avaient fourni un puissant argument pour vaincre les scrupules de sa cousine. Dans ce but, il avait exagéré. Au fond du cœur il ne croyait sa femme coupable jusque-là que d'imprudence, mais il la sentait sur la pente où l'on tombe. Au moins pour Demerre, qu'il n'avait jamais aimé, il se trouvait délivré d'une reconnaissance qui lui pesait. Si le médecin s'était tu, c'était surtout pour épargner à Françoise une honte. S'il était venu si souvent à Traurosan le panser, c'était pour la voir. Malgré tous leurs beaux sentiments, elle et lui n'étaient pas meilleurs que les autres.

Par dignité, il avait dit à Jeanne qu'il était tenté de châtier Demerre, et menaçait de le faire bientôt : elle le supplia de ne point commettre un esclandre. Elle croyait sa cousine coupable d'autant plus volontiers qu'elle aussi y trouvait une excuse et un soulagement. Il feignit de se calmer pour lui obéir, se résignant à ne se venger de sa femme qu'en suivant son exemple. Elle ne se gênait pas : ils auraient été bien bons de se rendre malheureux à cause d'elle.

Après sa chute, Jeanne fut malade de honte et de désespoir. Il trembla que, dans son excitation fébrile, elle ne se trahît. Ils eurent dans les coins des entretiens furtifs et passionnés. Elle essayait de l'éviter, il la suppliait de ne plus le fuir. Un soir il crut qu'elle allait le tuer.

Puis, brusquement, cette nature mobile et sans fermeté dans sa violence s'apaisa, se soumit. Le sort en était jeté, elle s'abandonnait à lui. Elle se prit à détester Françoise, comme si Françoise eût été cause de sa chute ; la vertu de sa cousine n'était qu'hypocrisie, sa douceur que grimaces. Jeanne eût voulu parfois lui témoigner sa haine. Françoise n'était-elle pas un obstacle qui l'empêchait d'épouser Frémat, de l'aimer au grand jour, et la forçait à cacher leurs amours honteuses ? Car, au milieu de ses regrets et de ses remords, qui parfois la rejetaient dans des tourments atroces, elle aimait cet homme qui l'avait prise.

Corps et âme elle lui appartenait. Exaltée et faible, elle ne savait lui résister.

La crainte continuelle où ils vivaient, comme dans une atmosphère d'orage, les obstacles qu'il fallait surmonter, les dangers qu'ils bravaient, étaient des aiguillons pour leur passion et l'entretenaient, tourmentée, palpitante, dévorée par la soif de voluptés nouvelles. Cramponnés à leur sombre bonheur, ils tremblaient chaque jour de le perdre, comme si chaque jour ils se fussent revus pour la dernière fois. Et quand, avec des précautions anxieuses, ils parvenaient à se joindre en cachette, c'étaient des étreintes éperdues, des soupirs étouffés, une sorte de rage d'épuiser ces joies ardentes, achetées si cher.

Ils ressentirent des alarmes affreuses, plusieurs fois ils se crurent perdus. Un matin, avant l'aube, il se glissa jusqu'à la chambre de Jeanne.

Les pièces voisines étaient inhabitées. Il frappa doucement. Il entendit une allumette qu'on frottait.

– Qui est là !

– Moi... , Maurice... Ouvrez vite.

– Qu'y a-t-il ?...

Avec horreur elle se demanda s'il ne venait pas de tuer sa femme et Demerre.

Tous deux, engourdis par une molle langueur, oublièrent le péril, laissaient fuir les heures sans se quitter.

Un demi-jour pâle se glissait à travers les persiennes ; des voies enroutées de coqs se répondaient, lointaines, dans les cours des fermes. Les domestiques allaient descendre. M. Lecoutre, très matineux, se lèverait tout à l'heure. Jeanne eut enfin conscience du danger.

– Mais pars donc... Mon Dieu ! il est trop tard... .

Son oreille anxieuse venait de saisir un bruit de pas. Avec force elle poussa Frémat par les épaules dans l'embrasure de la fenêtre, dont elle fit retomber les rideaux. Une main secouait le bouton de la porte ; Anna criait à sa cousine de lui ouvrir ; tremblante, Jeanne obéit, en se tenant devant l'entrebâillement pour lui barrer le passage. La chambre d'Anna était au dessus ; elle avait entendu du bruit et pensé que sa cousine était malade ; elle accourait lui offrir ses soins.

– Oui, je suis un peu souffrante... J'ai mal à la tête, un peu de fièvre... Je ne pouvais dormir, je me suis levée.

Anna entra, sans défiance, écoutant avec compassion les explications de Jeanne, à qui, en effet, elle trouvait les yeux battus, très cernés. Elle avait la figure fatiguée : on voyait bien qu'elle n'avait pas dormi, Et affectueusement Anna engageait sa cousine à se recoucher. Elle allait l'aider à se déshabiller et lui tiendrait compagnie. Jeanne, effarée, entendit le bruit léger que fit, dans un mouvement involontaire, le coude de Frémat contre l'espagnolette, et machinalement ses yeux se retournèrent de ce côté. Elle tremblait de le voir apparaître. Anna, elle aussi, avait entendu. Elle dit tranquillement :

– C'est sans doute une branche du grand acacia qui frôle ta fenêtre. Dans ma chambre, parfois, il me réveille... L'autre soir, il y avait une chouette qui soufflait. Si j'étais superstitieuse, j'aurais craint quelque malheur pour la famille... Veux-tu que j'aille te chercher de la fleur d'oranger, ou de l'éther ?...

– Non, merci. Mais laisse-moi seule, je l'en prie. Je crois que je vais pouvoir dormir...

– C'est vrai, je bavarde, et toi qui as mal à la tête!... Je m'en vais.

Quelques minutes après, Frémat, l'oreille au guet, fuyait sur la pointe du pied, s'étant assuré, par l'entrebâillement de la porte, que le corridor, à demi éclairé par l'aube, était vide.

Jeanne, que ce danger avait bouleversée, ne voulut plus le recevoir dans sa chambre, ni le rejoindre dans le jardin. Pendant quelques jours, elle le fuit. Elle avait trop peur d'être surprise; la témérité de Frémat certainement finirait par amener la découverte de leurs rapports secrets; elle en mourrait de honte. Mieux valait tout de suite rompre, se soustraire à un dénouement ignominieux. Agitée d'un frisson nerveux, elle regardait autour d'elle, pendant qu'il lui parlait à la dérobée; elle croyait que des yeux les épiaient dans tous les coins, et elle le suppliait de s'éloigner. Il fut assez longtemps à calmer ses craintes.

Ils se donnaient des rendez-vous à la campagne, le matin, ayant l'air de se rencontrer à la promenade par hasard. Pendant un mois, rien ne vint troubler leurs relations: l'impunité les enhardissait, ils avaient oublié leurs alarmes.

Un matin, Françoise était allée à la petite église de Saint-Yves, où elle était venue autrefois demander au ciel des inspirations avant son mariage: le ciel ne l'avait pas éclairée, ne lui avait pas épargné l'épreuve. Elle s'engagea dans le chemin détourné, passa auprès des Ursulines, traversa le carrefour où un Christ en bois étendait ses bras cloués dans une brume épaisse comme une fumée stagnante. Elle la sentait mouiller son menton et sa voilette.

Les arbres de la route disparaissaient à demi, comme effacés dans le brouillard. Elle songeait à sa destinée, aux craintes qu'elle avait eues sous ses voûtes quelques années avant. La réalité avait été plus troublée et plus triste qu'elle ne l'avait redouté. Elle se sentait plus faible, en pensant à Demerre: de ce côté, elle présentait un péril et demanda la force d'y échapper. Cette force, l'aurait-elle?

La vie lui paraissait amère et sans espérance, voilée et sombre comme ce jour brumeux. Elle entra dans l'église et pria. Son silence grave l'impressionnait, ce silence religieux qui entourait l'autel devant lequel la lampe veillait.

Quand elle sortit, elle donna un coup d'œil au petit cimetière de campagne, en passant. La brume traînait sur le sol ses voiles gris; les feuilles des arbres, alourdies d'eau, demeuraient immobiles; quelques chants d'oiseaux, alanguis, s'élevaient au dessus des tombes, entourées de hautes herbes humides. Tout cela était très calme; elle se dit qu'il devait faire bon dormir là son dernier sommeil, en pleine campagne, au milieu des blés et des arbres, dans ce coin de terre des morts.

Par un hasard funeste, Frémat et Jeanne, en ce même moment, après s'être promenés dans la solitude des champs, regagnaient la ville de ce côté. Ils allaient se quitter à l'approche des maisons; elle aurait l'air de revenir de l'église. Il ferait un détour et descendrait vers le port. Ils s'étaient arrêtés à l'entrée d'un petit chemin avant de se séparer, ne pouvant s'y résigner, prolongeant le plaisir de se voir seuls. Elle dit:

– Cette route est assez fréquentée: il faut que je vous quitte.

Il la retenait par la main.

– Encore une seconde. Vous tremblez toujours. Nous n'avons rencontré personne. Et quand on nous verrait ensemble!... N'êtes vous pas ma cousine? Ne

m'est-il pas permis de me promener seul avec vous ? Le plus naturel et le moins compromettant, ce serait de rentrer avec moi, franchement, par le grand chemin.

Mais elle le trouvait téméraire et craignait qu'il ne se trahît par quelque Imprudence. Et comme pour justifier ses appréhensions, à l'instant même, elle reconnut Françoise qui s'avancait par la route de Saint-Yves. Poussant une exclamation de frayeur, elle retira vivement sa main et, sans réfléchir, obéissant à sa première impulsion, s'enfuit par le chemin de traverse. Interdit, Frémat se retourna et se trouva à vingt pas de sa femme. Fuir lui eût paru honteux ; il l'attendit, menaçant, Il prévint ses reproches :

– Que faites-vous ici ? Aviez vous un rendez-vous avec Demerre ?

Il espérait l'intimider ; elle dédaigna de protester. Elle dit seulement :

– Je reviens de prier.

Elle ne lui parla point de Jeanne ; la brume devait la lui avoir dérobée. Soulagé, murmurant quelques excuses, il s'éloigna par le chemin creux où avait fui Jeanne. Il désirait la rejoindre pour la rassurer avant qu'elle rentrât à Traurosan, si toutefois elle y revenait. Elle était capable de faire un coup de tête, se croyant perdue, de fuir le pays, de s'abandonner à un acte de désespoir. Il la chercha partout. Ce chemin creux, comme ceux de Bretagne, se bifurquait à tout moment. Dans quelle direction avait-elle couru ? Il l'appela, monta sur un talus pour fouiller du regard la campagne. Ses recherches furent vaines ; il s'égara.

Quand il rentra à Traurosan, il prit Jean à l'écart, sous prétexte de lui donner des ordres, et, avec anxiété, s'informa si ces dames étaient à la maison. Le domestique, surpris de l'inquiétude qui perçait dans sa physionomie, répondit que madame venait de rentrer, il y avait une demi-heure. Elle était auprès de Mlle Jeanne, qui était arrivée, un peu après, très souffrante, et avait dû se coucher tout de suite.

Qu'allait il se passer entre les deux femmes ? Frémat n'osait monter ; dans le vestibule il crut entendre des sanglots et une porte qui buttait. Un pas rapide descendait l'escalier ; il vit sa belle sœur et fut sur le point de la fuir, craignant une accusation accablante. Mais elle lui dit, d'un ton de compassion calme :

– Jeanne a eu une attaque de nerfs. . . Depuis quelques jours, elle est un peu souffrante. Elle a de la fièvre. . . A présent, elle va mieux. . .

Eu rentrant, elle était montée droit à sa chambre. Anna, dans le corridor, avait entendu ses plaintes et l'avait trouvée affaissée sur son lit, la tête dans son oreiller, mordant un mouchoir, avec des larmes dans les yeux. A toutes les questions elle avait d'abord refusé de répondre. Françoise, prévenue, était accourue, elle aussi.

Elle lui demanda affectueusement, en lui prenant la main dans les siennes :

– Où souffres-tu ?

Jeanne la repoussa avec rudesse ; sa cousine crut qu'il fallait l'attribuer à son état nerveux et n'en fut point blessée. Cependant, peu à peu Jeanne se remettait, et à la figure apitoyée de Françoise, penchée sur elle, elle comprenait, elle aussi, qu'elle n'avait pas été reconnue, que la jeune femme ne se doutait encore de rien. Ses bonnes paroles, sa pitié lui firent honte. Françoise reprit :

– Est ce que tu as quelque chagrin ? . . . Va, j'ai aussi les miens. . .

– Toi! tu as quelqu'un pour te consoler, répliqua Jeanne a qui échappèrent ces mots passionnés, pleins d'une secrète amertume.

Sa cousine la regarda avec surprise, n'osant l'interroger. Etait-ce à son mari quelle faisait allusion ou à Demerre? Il y avait comme un accent de jalousie irritée dans ces paroles. Elle était plus aimable pour le médecin depuis quelque temps, afin de donner le change, de détourner les soupçons. Françoise se demanda si elle aimait Demerre et si elle était jalouse. Cette conjecture la rendit pensive. Devait-elle essayer de le marier avec Jeanne? La solution d'une grave difficulté, qu'elle prévoyait, était là peut-être. Mais le donner à une autre, n'était ce pas bien pénible? Il fallait s'en séparer. Elle y était résolue.

Après les paroles soupçonneuses de son mari, dont elle redoutait sans cesse la violence, plus pour Demerre que pour elle, après les allusions équivoques de Jeanne, cette résolution lui semblait nécessaire. Elle l'avait dit à Demerre, elle voulait rester une honnête femme malgré tout, très haut dans son estime et son souvenir. Puisqu'elle se sentait faible, qu'une émotion trop vive pouvait la livrer à lui sans défense, elle fuirait le danger. Mais elle devait à son attachement, se persuada-t-elle, des explications, des adieux. Elle aurait avec lui une dernière entrevue où elle lui demanderait ce sacrifice que son honneur et son repos, la dignité de sa famille, exigeaient.

IV

Françoise et Anna, revenant de chez Mlle Kerloët, traversaient un soir la place. Comme elles s'éloignaient par la rue Colveste, elles rencontrèrent Demerre. Leur voilure les attendait ; Anna monta. Avant de la rejoindre, Françoise prit à l'écart le docteur et lui dit, avec une expression sérieuse :

– J'aurai à vous parler. Venez demain soir, vers huit heures.

Quand, le lendemain, il se présenta à Traurosan, elle l'attendait : elle se tenait près de la grille et lui ouvrit. Parlant de choses indifférentes, elle l'emmena au bas des jardins, du côté de la rivière. Etonné, il la suivait, se demandant si c'était seulement pour causer ainsi qu'elle l'avait fait venir. Ils marchaient par les allées qu'assombrissait le rideau des noisetiers, près du lavoir.

Le soleil se couchait derrière les prairies. Les grands peupliers se balançaient languissamment dans l'air pâli, Une fraîcheur humide montait de la rivière, qui coulait au dessous d'eux, lente et noire. Ils s'étaient accoudés au mur, dans une ouverture ménagée entre les coudriers, et regardaient fuir l'eau, dont le bourdonnement berçait leurs pensées. Des taches d'écume, des feuilles mortes passaient, emportées vers le grand inconnu de la mer. Ce glissement calme absorbait leurs regards et leur causait une sorte d'engourdissement rêveur. Du verger voisin s'élevait une odeur automnale de fruits mûrs.

– Ce que j'ai à vous dire m'est pénible... J'ai voulu m'expliquer avec vous franchement... Vous ne vous blesserez point de ma résolution ? J'en serais désolée!... Je vous devais de vous en expliquer les motifs. Vous les comprendrez et m'approuverez, je l'espère. Croyez qu'il m'en coûte!... Il faut cesser de nous voir...

– Pourquoi ? Ne suis-je pas raisonnable ? Vous m'aviez promis d'oublier...

Oh ! ce n'était point cela : elle avait confiance en lui. Elle raconta, avec une certaine gêne et d'un air triste, mais sans se plaindre, les soupçons de son mari, les allusions quelle avait cru saisir dans les paroles de sa cousine.

Ils osent m'accuser!...

Il fut tenté de les accuser, lui aussi.

Elle le calma doucement.

–Faisons tous deux notre devoir... Je ne vous oublierai point... Vous avez été pour moi, dans les heures découragées, un ami qui m'a soutenue... J'ai beaucoup de chagrin!... Plus tard, peut être, dit-elle avec un sourire triste et une voix altérée, nous pourrions nous revoir, quand nous serons vieux...

Elle dit cela simplement, avec une grâce infinie, et une mélancolie profonde. Au milieu de la demi-obscurité du crépuscule, il vit des larmes dans ses yeux. Tous deux, le cœur gonflé, se comprenaient sans se parler. Une foule de sentiments doux et poignants à la fois s'échangèrent entre eux en cet instant. La rivière continuait son bruit triste et grave. Et ils regardaient machinalement, avec des yeux distraits, fuir l'eau sombre, se rappelant leurs promenades en bateau, leurs visites à cette pauvre Mlle Ravel, tout un passé heureux, des relations si intimes et si aimées qu'il fallait rompre.

Après un long silence, il reprit :

– Et votre résolution est irrévocable ?

– Il le faut. . .

– Vous pleurez !. . .

Il avait pris ses mains, qu'il couvrit de baisers. Ses lèvres cherchèrent les siennes ; mais elle le repoussait faiblement :

– Je vous en prie !. . .

Il y avait en elle quelque chose de doux et de chaste qui lui rappela le respect.

– Adieu.

Et brusquement il s'éloigna.

V

Rester à Tréguier sans revoir Françoise était pour Demerre trop pénible, impossible ; il le comprit, il fallait partir, s'exiler, pour son repos à elle, et pour le sien. Il avait un ami de collègue, établi à Nancy, qui le pressait, il n'y avait pas longtemps, de venir s'y fixer et lui promettait une nombreuse clientèle : il accepterait. Ah ! que n'avait-il suivi son impulsion qui le poussait à fuir, le lendemain du mariage de Françoise ? Il serait calme maintenant et résigné. Mais il savait du moins qu'elle l'aimait, qu'elle continuerait de l'aimer.

Cette certitude adoucissait l'amertume de la séparation. Il serait fidèle à cet attachement comme un fiancé au souvenir d'une morte. Elle continuerait à vivre pour lui dans sa pensée, telle qu'il l'avait revue pour la dernière fois, émue et tendre, avec ses beaux yeux mouillés de larmes. Parfois, il se prenait à regretter de n'avoir pas arraché à sa faiblesse la permission de ne pas s'éloigner. S'il la revoyait, il la fléchirait peut-être. Des sentiments contraires, tumultueux, l'agitaient tour à tour, le laissaient tourmenté, indécis, avec l'espoir qu'elle révoquerait son arrêt.

Il avait d'abord voulu partir sur le champ. Au moment de s'éloigner, son cœur faiblit, ne s'en trouva point le courage. Il retarda son départ, le remit de jour en jour, espérant, malgré tout, qu'au dernier moment quelque événement imprévu lui permettrait de rester. Il se prouvait à lui-même, par toutes sortes de motifs, la nécessité de différer son éloignement.

Outre qu'une fuite brusque eût paru suspecte, ouvert le champ aux soupçons et aux malveillants commentaires, il ne pouvait abandonner tout à coup certains malades en cours de traitement, qui avaient mis en lui leur confiance. Avant de s'éloigner, il avait à remplir des devoirs, comme on règle ses dispositions dernières avant de mourir. Et au milieu de tout cela, cet espoir inavoué se cachait, le rendant ingénieux à excuser sa faiblesse, et à trouver des motifs pour rester, l'espoir de la revoir encore, de la fléchir peut-être. Il partirait, mais dans quelques jours, et il ne dirait sa résolution à personne, afin de se ménager la facilité de revenir sur sa décision, sans éveiller les commentaires.

Il sortit, alla voir ses malades, dont il voulait hâter le traitement, afin d'être libre : il avait besoin de se distraire par un travail fatigant. Et puis, il espérait rencontrer en ville Françoise. Il se rendit chez Georges de Trévoy, qu'il soignait. Il n'avait jamais envoyé de note à sa famille : il feignait de l'oublier, connaissant sa gêne. Il avait soigné, ces demoiselles, avait vu les chambres nues et froides de ces filles pauvres, qui, secrètement, brodaient pour un magasin de Saint-

Brieuc. Il savait que Valentine cachait une déviation de l'épaule. Bien des misères honteuses lui avaient été révélées, des vices, des difformités, que les plus riches dérobaient, compensation douloureuse de leur fortune.

Une semaine se passa ; il ne trouvait plus de motifs pour différer davantage son départ. Le moment était venu de consommer le sacrifice. Vivre dans le même pays que Françoise, près d'elle, même sans la voir, savoir qu'elle était là et pensait à lui, revoir les lieux où ils s'étaient promenés ensemble, où ils s'étaient aimés, tout cela était encore une consolation, quelque gâtée fût-elle par la mélancolie des souvenirs et l'amertume des regrets. Cette consolation, il fallait y renoncer. Devait-il donc s'éloigner sans l'avoir revue, ne fût-ce que de loin, perdre pendant les derniers instants qu'il avait à passer au pays une occasion qui ne se représenterait plus ? Elle le fuyait ; elle n'était pas sortie de Traurosan. Était-elle souffrante ? Jean, qu'il avait rencontré et questionné, le rassura. Mme de Frémat n'était point malade, très triste seulement, toute la journée à lire dans sa chambre ou à se promener dans les jardins.

Demerre vint faire ses adieux à Traurosan : il fut reçu affectueusement par M. Lecoutre et sa fille aînée. Avec une angoisse dissimulée à grand'peine, il demanda Françoise, voulant aussi lui serrer la main. Anna alla la chercher ; au bout de quelques instants, elle revint dire au salon, avec une expression sérieuse et préoccupée :

– Elle est sortie.

Elle avait trouvé Françoise en larmes dont elle refusa de lui confier la cause. En cet état, elle ne pouvait descendre, et elle avait prié sa sœur de répondre qu'elle n'était pas à la maison. Anna s'était demandé si quelque nouvelle scène avait eu lieu entre elle et son mari.

Demerre partait le lendemain ; sa place était arrêtée à l'hôtel de l'Europe. Les longues pluies d'automne avaient commencé, s'abattant sur les feuillages jaunis et trempant les roues creusées d'ornières par les pesantes charrettes de sable à sonnaillles si tristes. Il trouva à toutes choses un aspect désolé en harmonie avec la tristesse poignante de son cœur, tandis qu'il remontait ce chemin de Traurosan, si souvent parcouru avec des émotions douces. L'air était froid déjà et des feuilles tombées pourrissaient dans la boue.

Françoise, le lendemain, se sentait faiblir, elle aussi : un désespoir profond l'abattait. A présent, elle se prenait à regretter amèrement de lui avoir demandé, dans un moment de trouble, de ne plus la revoir. Elle regrettait surtout de n'être point descendue lorsqu'il était venu prendre congé. Et quand on eût remarqué ses yeux rouges, qu'importe ? N'eût-elle pas dû braver les commentaires et les railleries pour lui ? Elle s'accusa de lâcheté. Il s'éloignerait emportant d'elle un souvenir pénible. N'était-il pas en droit de la trouver insensible et dure ? Derrière un rideau, elle l'avait vu s'éloigner. Il lui avait paru si malheureux, si désespéré ! Sa résolution ne tenait plus ; elle lui dirait de rester, s'il insistait, s'il en était temps encore. Après tout, son absence subite provoquerait de fâcheuses conjectures, qu'elle eût dû prévoir. Les soupçons de son mari, au lieu d'être détruits, seraient accrus. Au premier moment, elle n'avait pas réfléchi à ce qu'aurait d'étrange aux yeux de tous ce départ. D'ailleurs, il avait pris son bannissement trop au pied de la lettre. Il pouvait rester à Tréguier sans la revoir,

du moins si souvent. Elle ne l'avait point prié de quitter le pays : il y avait là un malentendu qu'elle eût dû dissiper plus tôt. Qu'il continuât de fréquenter Traurosan quelques mois, en espaçant peu à peu ses visites : voilà seulement ce que la prudence exigeait. Mais probablement il n'était pas encore parti. On était au matin ; elle arriverait à temps pour l'empêcher de réaliser son coup de tête. A la hâte, elle s'habilla ; sans avoir peur de se compromettre et d'être épiée par son mari, elle accourut à la maison du médecin.

La rue Saint-André était triste par ce jour pâle d'automne. Des enfants, revenant de l'école, s'amusaient à enfoncer le bout de leurs souliers dans le ruisseau ; des femmes balayaient les devants des portes. La maison de Demerre était close. Le cœur serré, elle sonna. Une vieille, qui sortait d'une habitation voisine, se retourna pour la regarder et dit :

– C'est inutile, Madame. Il n'y a personne. Lui et sa bonne sont partis depuis une heure, pour on ne sait où.

VI

Les semaines, les mois s'étaient succédé, le temps avait coulé, et rien, du moins en apparence, n'avait troublé la vie de Traurosan. Françoise était un peu plus triste seulement et sortait moins : on la disait souffrante. Ce dernier hiver, elle s'était tenue à l'écart de toutes les réunions, comme si elle eût été en deuil. Quelques méchantes langues prétendirent qu'elle ne pouvait se consoler du départ de son médecin. Frémat et Jeanne poursuivaient leurs relations coupables, sans que personne autour d'eux ne parût s'en douter. Si les domestiques avaient quelques soupçons, ils se taisaient.

Le bruit courait qu'il s'était engagé dans une spéculation hasardeuse, une pêcherie, et qu'il jouait à la Bourse, où il aurait perdu beaucoup. Mais les embarras d'argent n'étaient pas en ce moment ses plus graves soucis. Legoff, que, dans sa passion pour Jeanne, il avait oublié, était plus menaçant : à plusieurs reprises, ce drôle abject, dont il devait subir les odieuses visites, embarrassantes et suspectes, lui avait extorqué de nouvelles sommes, de son air obséquieux où une sinistre menace se cachait. Etre à la merci de cet homme, se laisser exploiter lâchement par ce misérable, rougir devant lui, lui montrer la peur qu'il causait, être contraint de le ménager quand, avec indignation, il eût voulu le jeter à la porte, ne pouvoir se débarrasser de ce souvenir vivant d'une scène si tragique ; avoir, pour ainsi dire, ce gremlin comme complice et ne pouvoir briser cette chaîne honteuse par où il le tenait : pour la nature irritable et fouguese de Frémat, c'était un intolérable supplice. Et à la fin, harcelé, poussé à bout, il oublia sa sécurité, les conseils de la prudence, il le chassa.

– C'est bien ! avait dit Legoff en s'en allant. Si vous ne m'avez pas donné 2,000 francs avant quinze jours, je parlerai. . .

Encore frémissant de cette scène, Frémat parcourait son cabinet, l'air pensif. Un projet venait de germer dans son cerveau : il voulait fuir avec Jeanne à l'étranger. Là-bas elle serait comme sa femme ; ils commenceraient une vie nouvelle. Ils cesseraient de se cacher et de trembler. Ils iraient bien loin, où personne ne les connaîtrait. Peu leur importerait ce qu'on dirait, ce qu'on penserait d'eux à Tréguier. Jamais ils n'y reviendraient, ils y avaient trop souffert ; ils tâcheraient d'oublier le passé, l'un à l'autre sans contrainte, au grand jour. Bientôt toute la ville pourrait savoir ses relations avec Jeanne, et Legoff essayer de le perdre : ils seraient loin.

Il voulut parler à Jeanne. Déjà il lui avait proposé vaguement de fuir avec lui : sans l'accepter, elle n'avait point paru opposée à cette résolution extrême.

Impatient de connaître sa décision, il dut attendre le soir pour s'entretenir avec elle. Au moyen d'un signe de convention, il lui fit savoir qu'il avait à lui parler. Nonchalamment, il sortit à la nuit tombante, comme pour se rendre au cercle ; quelques instants après, elle le rejoignit derrière la serre.

Ils s'entretenirent à voix basse. Il lui expliqua son projet, la supplia de fuir, lui jura qu'il ne l'abandonnerait jamais. Dans quelques jours, dès qu'il aurait touché une somme qu'on lui devait, ils gagneraient l'Angleterre ; de là, ils s'embarqueraient pour l'Amérique. Il lui parlait avec chaleur ; elle l'écoutait, pensive, les yeux dans le noir qui les enveloppait, comme si elle eût voulu sonder l'avenir. Elle répondit :

– Je te suivrai. Tu sais bien que je suis tout à toi. . .

Deux jours plus tard, M. Lecoutre et Anna étaient seuls dans le petit salon bleu, où elle venait d'allumer les lampes. Françoise, se disant souffrante, s'était retirée. Malgré ses efforts pour dissimuler ses chagrins, une mélancolie incurable se trahissait souvent dans son expression. Son mari n'avait pu, aussi bien qu'aux autres, lui cacher ses embarras d'argent. Elle le voyait soucieux, elle le sentait aux expédients ; et, en proie aux plus funestes pressentiments, elle présageait dans leur vie quelque nouvelle crise, fatale, dont elle n'osait parler à sa famille : il eût fallu en dire trop.

– As-tu remarqué combien Françoise est triste ? demanda M. Lecoutre. Depuis un an surtout elle semble avoir changé de caractère.

Anna hocha la tête sans répondre. Son père reprit :

– Tu es sérieuse, je puis tout te dire. . . Je suis très inquiet depuis quelque temps. Il craignait que Frémat ne se fût lancé dans de nouvelles spéculations. Quelques mots vagues échappés à des amis lui avaient donné l'éveil. Il y avait six mois, son gendre lui avait demandé sa signature comme caution pour une somme assez forte, dans une affaire de pêcherie où il était le sociétaire principal. M. Lecoutre était si satisfait de le voir sortir de son désœuvrement qu'il avait eu la faiblesse de ne pas refuser. Depuis, il avait eu quelques renseignements : cette affaire-là commençait à prendre mauvaise tournure. S'il n'était trop tard, il tâcherait de s'en tirer. Mais ce n'était pas tout ; il y avait peut-être à craindre pis encore, des désordres plus graves.

– Il faut qu'il respecte sa femme. . . Je compte le surveiller.

VII

Françoise, le lendemain matin, était seule dans sa chambre, assise auprès de sa fenêtre ouverte, qui donnait sur la campagne.

Elle regardait vaguement, perdue dans ses pensées, les peupliers tremblants au bord de la prairie. La vie lui paraissait monotone et vide, d'une tristesse profonde comme ces grands horizons morts qui se déployaient devant elle. Le flot des pensées amères montait de son cœur gonflé; elle goûtait cette poésie de la tristesse qui parfois, dans l'âme assombrie, chante son poème plaintif et tendre, non sans douceur. Elle se sentit le besoin de pleurer. De grosses larmes silencieuses coulèrent de ses yeux, qu'elle essuya, et elle resta ainsi, à rêver devant le paysage désert, la joue dans sa main. La porte s'ouvrit doucement, son père entra. Il avait beaucoup vieilli depuis quelque temps, sa haute taille se courbait et sa barbe, à présent, était presque blanche. Son expression était soucieuse. Il s'assit à côté d'elle. Au milieu de sa préoccupation, il remarqua qu'elle avait pleuré. Sous son regard attristé et inquiet, elle se troubla; paternellement, il lui prit la main. Durant quelques secondes, il se fit un silence gros d'émotions contenues.

– Tu n'es pas heureuse, ma pauvre petite? Voyons, ouvre-moi ton cœur... Tu me caches des chagrins : crois tu que je ne vois pas?... Ton mari n'est pas pour toi ce qu'il devrait. Tu sais, il m'en coûte d'intervenir entre vous; mais il est des circonstances où je ne puis me taire...

Sans connaître toute la gravité de la situation, il était très impressionné de ce qu'il venait d'apprendre sur son gendre; inquiet, il était allé chez des hommes d'affaires aux renseignements. A mots couverts, avec des réticences, on lui avait fait entendre que Frémat jouait à la Bourse et qu'il y perdait beaucoup, qu'il était en train de se ruiner. Mais ce qu'il l'avait surtout indigné, c'était d'apprendre par des étrangers que son gendre, depuis six mois, sans en rien dire à sa femme, dont il avait une procuration générale, avait vendu une terre importante, depuis longtemps dans sa famille, que Françoise possédait près de Morlaix.

– Il te ruine!

– Qu'importe? Je ne tiens pas à la fortune... Nous n'avons pas d'enfant...

Mais son père n'avait pas la même indifférence. Il la défendrait malgré elle contre un homme qui la rendait malheureuse. On pouvait subir sans se plaindre des sacrifices pour qui vous témoignait de l'attachement, s'efforcer de remplir ses devoirs; mais pour un mari comme lui, égoïste, désœuvré, tout à ses plaisirs,

– et Dieu savait quels plaisirs ! – se laisser ruiner, exploiter sans se défendre, ce serait une insigne folie, une absurde et coupable faiblesse, que lui, M. Lecoutre, ne permettrait pas.

Il s’animait en parlant. Il s’était levé et marchait. Dans son agitation, ses sentiments longtemps contenus au sujet de son gendre lui échappaient enfin. Il déplorait ce funeste mariage ; avec un homme pareil sa fille avait tout à redouter. Et il s’accusait amèrement d’avoir eu le faiblesse de ne s’opposer point à cette union si malheureuse.

Mais on pouvait encore la rompre : les motifs pour obtenir du tribunal une séparation ne manqueraient pas. Il fallait la demander sur-le-champ, révoquer tout de suite la procuration dont Frémat faisait un abus si désastreux. Il n’y avait pas d’enfant pour rendre cette séparation pénible, aucun lien douloureux à briser n’attachait Françoise à son mari. Son départ de Traurosan serait un soulagement, au contraire. Depuis qu’il entrevoyait le désastre, M. Lecoutre ne vivait plus, s’attendait à tout moment à quelque catastrophe, tremblait de faire quelque découverte plus grave encore. Sans soupçonner Jeanne, qu’il eût crue incapable de payer par l’ingratitude et la honte son affection de père, le dévouement qu’elle avait trouvé sous son toit, il devinait tardivement les désordres de Frémat, flairait quelque maîtresse cachée qui l’avait détaché de sa fille.

Au mot de séparation, Françoise parut réfléchir. Elle hésita ; son premier mouvement fut d’accepter la proposition de son père. Mais à quoi bon ? Elle reculait devant le divorce. Cette séparation ne pouvait rapprocher d’elle Demerre. N’était-elle pas, de fait, déjà séparée de son mari secrètement ? Pourquoi le scandale d’un procès où il parlerait peut-être, pour se défendre, des relations suspectes de sa femme avec le médecin ? Elles seraient dénaturées, avilies, en pâture à la curiosité malveillante, aux calomnies et aux railleries. Non, mieux valait souffrir la présence de Frémat à Traurosan. Une sorte de lâcheté, de dégoût de la vie, d’indifférence pour tout ce qui n’était pas sa passion cachée, une crainte de scènes et d’agitations nouvelles la retenaient. Elle dit avec une sorte de nonchalance qui étonna M. Lecoutre :

– Ne prenons point de parti brusque et irrévocable, sur un coup de tête, dans un moment de colère. Laissez-moi le temps de réfléchir... J’y penserai...

– Au moins, je veux avoir avec lui une explication, lui reprocher...

– Non, je vous en prie, pas en ce moment, pas de scène... Je ne suis pas bien : les scènes me rendent malade... Il est si violent ! Il s’emporterait contre vous... Les domestiques sauraient nos discordes... Attendez, plus tard vous vous expliquerez... Je vous en prie, soyez calme.

Il le lui promit. A présent, c’était la santé de sa fille qui l’inquiétait et changeait la direction de ses préoccupations. Il la regarda, la trouva pâle, maigrie. Il lui dit :

– Il faut que tu viennes à la campagne. Tu le le rappelles, Demerre t’ordonnait le grand air et l’exercice. Quel dommage qu’il soit parti ! Tu te portais mieux quand il te soignait... Dans deux jours, – c’est ennuyeux, – il faudra que je revienne ici pour affaire. Mais je puis passer avec toi deux jours entiers à Trélévern. C’est dit, nous partons ce soir. Lorsqu’il descendit, il trouva dans le vestibule Frémat qui rentrait. La vue de son gendre réveilla sa colère et lui fit

oublier ses promesses à sa fille ; il ne put se contenir comme il l'aurait voulu. Avec une certaine modération pourtant, il lui adressa des reproches :

– Ecoutez, Frémat, je ne veux point de scène à cause de votre femme qui est souffrante. Il faut lui épargner une agitation pénible. Mais il m'est impossible de ne pas vous parler de ce que je viens d'apprendre.

Frémat crut que ses relations avec Jeanne étaient découvertes et ressentit une émotion poignante. Il regarda son beau père avec des yeux violents.

– Que voulez-vous dire ?

– Comment ! poursuivit M. Lecoutre en essayant de se maîtriser, à notre insu vous avez vendu la terre de Morlaix.

– C'est mon affaire. . . Je m'arrangerai avec ma femme. Elle ne perdra rien ; ne serait-ce qu'avec la succession de ma tante Kerloët, je pourrai l'indemniser.

Une altercation très vive éclata ; M. Lecoutre, à bout de patience, reprocha à son gendre sa vie dissipée, sa passion pour le jeu, son indifférence pour sa femme, ses spéculations folles. De sa chambre, Françoise entendit les voix irritées qui s'élevaient de plus en plus menaçantes. Dieu ! son mari et son père étaient aux prises. Qu'allait-il se passer ? Précipitamment elle descendit et s'interposa entre eux. Saisissant son père par le bras, elle s'efforça de l'entraîner.

– Venez, je vous en prie. . . Pas de scène !. . . Vous m'aviez promis. . .

Il la suivit, honteux de s'être abandonné à son indignation. Frémat, encore agité par cette altercation inattendue, se retira dans son cabinet où il s'enferma. Ah ! Il était bien temps, se dit-il, que cette situation finît. Mais bientôt il serait loin de cette maison où pour lui la vie n'était plus supportable, il serait libre : il fallait être patient. Déjà il prenait ses dernières dispositions en vue de son prochain départ, mettait de l'ordre dans ses papiers. Jetant dans la cheminée des lettres compromettantes, dont il approcha la petite flamme d'une allumette, il les regarda flamber, se racornir, avec de fines paillettes de feu courant sur les feuilles noircies, qui se crispaient et tombaient en cendre. Bientôt il ne resta plus qu'un peu de poussière qui fumait.

La cloche du déjeuner sonna.

À table, son beau père et lui, d'abord gênés, se montrèrent l'un envers l'autre très polis, comme des hommes qui regrettent d'avoir échangé des paroles blessantes et s'efforcent de les faire oublier. Ce malaise du premier moment avait rendu toute la famille silencieuse : les domestiques qui servaient à table paraissaient eux mêmes soucieux tout d'abord. Françoise éprouva un sentiment de soulagement, ayant craint de voir renouveler l'altercation. D'un commun accord, on causa de choses indifférentes, avec un calme un peu forcé. De l'autre côté de la table, Jeanne, qui ignorait la querelle, mais sentait comme de l'orage dans l'air, regardait avec une secrète inquiétude Frémat, à qui elle trouvait une singulière expression.

M. Lecoutre parla du petit voyage de deux jours qu'il voulait faire à Trélevorn, à cause de Françoise. La semaine suivante, on pourrait y retourner pour plus longtemps. Cette nouvelle rendit Jeanne soucieuse ; son oncle comptait l'emmener ; elle craignit que Frémat ne vint pas, à cause de la sourde mésintelligence qu'elle devinait entre lui et M. Lecoutre sous leur politesse contrainte. Mais Frémat, qui tenait à la suivre, rassuré d'ailleurs pour ses projets par la

brièveté de ce voyage, voulut en être, approuva la bonne idée de son beau-père, avec un empressement qui le surprit.

– Et quand partons-nous ?

– Tout à l’heure, répondit M. Lecoutre. . . Est ce que vous venez avec nous ?

– Oui, si vous me le permettez. Vous savez que j’aime la mer. Je vous mènerai dans mon bateau. L’air de la côte fera beaucoup de bien à Françoise.

Depuis longtemps il ne s’était pas montré si aimable, comme s’il eût voulu obtenir son pardon et, avant de quitter cette maison pour jamais, n’y point laisser de lui de trop mauvais souvenirs. Il fut gai ; il taquina amicalement sa belle-sœur, que l’idée de faire le trajet en bateau effrayait. On n’eut pas dit qu’une heure avant une scène avait éclaté entre lui et son beau-père.

M. Lecoutre eût préféré qu’il ne vint pas : c’était aussi pour éloigner de lui sa femme qu’il avait d’abord songé à ce voyage. Mais après les avances de son gendre, il n’osa point lui refuser de l’emmener, redevenu conciliant, craignant d’ailleurs de provoquer une nouvelle discussion pénible. Peut-être Frémat, reconnaissant tardivement ses torts, chercherait-il à les réparer et serait-il meilleur pour sa femme. La douceur semblait avoir de la prise sur son caractère, plus emporté que méchant. Peut-être le mal n’était il pas aussi grand que M. Lecoutre, sur des on dit, sur des renseignements plus ou moins malveillants, se l’était figuré dans le premier saisissement de la colère.

Plus tard, quand ils seraient tous deux plus calmes, il aurait avec son gendre une explication amicale où il le prierait de lui avouer franchement ses malheurs et ses torts, pour l’aider à les réparer.

En brave homme qu’il était, regrettant déjà ses paroles dures, par réaction il ne demandait qu’une occasion de lui rendre service. Enfin, peut-être valait-il mieux éviter le scandale d’une séparation, si c’était possible. D’une famille d’honnêtes gens, qui avaient toujours vécu très unis, à la réflexion il lui en coûtait, comme à sa fille, de penser que leurs tristes mésintelligences pourraient devenir publiques, servir d’aliment aux curiosités malveillantes de la petite ville.

Après le déjeuner on descendit au lavoir, Sur les eaux calmes et lentes, le bateau se balançait faiblement. On s’était décidé à accepter l’offre de Frémat et à faire le trajet par mer. Le temps était beau, on arriverait agréablement et plus vite. Cependant Anna avait un peu peur ; mais son beau-frère garantissait la solidité de son bateau.

Bah ! dit Françoise avec un sourire triste, si nous coulons, nous mourrons du moins tous ensemble.

Frémat parut songeur. Pendant qu’on s’embarquait et qu’on détachait la chaîne, une pensée sinistre l’agita. Si, arrivé en mer, il faisait tout à coup chavirer la barque ? Sa femme se noierait peut être ; peut-être pourrait-il sauver Jeanne. Ou il la ramènerait vivante sur le rivage, et, libres sans être contraints de s’exiler, ils s’épouseraient ; le naufrage passerait pour un accident ; ou, ses efforts impuissants, il mourrait avec elle et pour elle, en la serrant dans ses bras. Cette mort même lui présentait comme une volupté funèbre qui l’attirait. . .

– Attention ! lui cria M. Lecoutre, voici le pont.

Le pont de Saint-François jeta sur les voyageurs son ombre froide. Sous son arche un instant les voix devinrent plus sonores, le murmure de la rivière grossit ;

puis le bruit s'amortit brusquement, et le bateau revint en plein soleil. Jean avait été emmené et ramait ; Frémat tenait l'autre rame. On glissa devant les quais. Des amarres humides et obliques frôlèrent la barque ; on passa sous la poupe goudronnée d'une goélette chargée de charbon qui, au ras de l'eau, paraissait énorme.

Des figures de marins se penchèrent sur les bordages. Friquet, qu'Anna portait sur ses genoux, se serrait contre sa maîtresse, pas plus rassuré qu'elle. La rivière charriait des débris d'algues, mêlés de copeaux, et des taches bleuâtres de goudron qui luisaient, L'eau clapotait doucement contre les bordages. Les rives continuaient de fuir, variées, changeantes, liserées de vase. Les collines s'escarpèrent, les sites devenaient plus sauvages, le lit de la rivière plus large. Le mât fut planté ; la toile, hissée, se gonfla de vent ; et le bateau, changeant d'allure, se cabra mollement sur les eaux plus vertes.

On était arrivé à l'embouchure. La vaste baie se découvrait avec ses côtes lointaines. A présent le bateau dansait sur des flots qui le soulevaient tour à tour de leurs croupes glauques. La grande voix clapoteuse de la mer remplissait les libres espaces ; une brise plus vive faisait claquer la voile.

Le bateau fila le long des côtes, où l'on entendait le bruit sourd du ressac. La marée montait ; une odeur marine s'élevait de la plaine mouvante, et parfois la crête de quelque vague lançait sur les visages sa poussière humide, dont on sentait l'amertume aux lèvres. Le vent avait fraîchi ; mais le ciel continuait d'être pur. Aux tangées, Anna, effrayée de se voir ballottée dans cette barque si frêle, au-dessus des abîmes, dont on n'était séparé que par quelques planches, s'accrochait au bras de sa sœur, qui restait calme. Frémat tenait l'écoute et la barre.

Anna poussa un cri perçant ; il y eut un moment d'affolement indescriptible ; par une fausse manœuvre de Frémat, d'une maladresse étrange, le bateau, pivotant brusquement, chavirait, le bout de ses voiles traînait dans la mer.

– Etes-vous fou ? Voulez-vous nous noyer ? cria M. Lecoutre, qui, retrouvant sa présence d'esprit de marin, arracha l'écoute des mains de son gendre et, d'un mouvement énergique, poussa la barre.

Après une périlleuse abatée, où il ne tint à rien qu'il ne sombrât, le bateau, hésitant, Frémat balbutia des explications confuses, s'excusa sur un moment de distraction. Mais M. Lecoutre ne voulut plus exposer sa famille à des distractions si dangereuses et resta au gouvernail.

Pendant qu'elle était penchée d'une façon si effrayante, une vague, qui faillit la couler, avait inondé la barque. Dans la cale roulait près d'un pied d'eau, que Jean travaillait à rejeter. Un îlot, près de là, trouait la nappe frissonnante de la mer, groupe de roches noires, blanchies au sommet par la fiente des oiseaux marins. Avant de poursuivre le voyage on s'en approcha du côté opposé au large, dans les eaux plus calmes, pour écoper et remettre de l'ordre dans la barque. Jean resta à bord ; tous les autres descendirent sur l'îlot afin de se sécher au soleil.

Frémat, absorbé, nerveux, semblait étrangement ému de ce qui venait d'arriver. Jeanne lui trouva une expression bizarre et dure qui l'effraya. Les femmes, encore tremblantes, sentaient leurs pas mal assurés sur la plate-forme glissante,

battue des vents ; le cerveau encore plein du mouvement du roulis, il leur semblait que la roche tanguât comme un navire. Dans une fente profonde, la mer bouillonnait, battant les parois invisibles avec un sourd clapotis. Jeanne s'était isolée au bord de la crevasse ; se penchant, elle essayait du regard d'en sonder la profondeur. Une ombre sur le rocher, que chauffait le soleil, la fit retourner. Frémat s'était approché d'elle comme s'il eût voulu lui parler ; mais, vivement, du geste elle le repoussa, et à voix basse :

– Eloignez vous. On nous observe. La barque, allégée, se balançait sur de petites vagues ; on y remonta.

– Vous tiendrez le gouvernail, demanda Anna à son père.

– Oui, sois tranquille.

Le voyage se poursuivit, sans encombre. Le bateau s'arrêta sous les falaises de Trélévern, dans un havre de pêcheurs, près d'une grossière jetée de pierres sèches, où le flux et le reflux ruisselaient, parmi des grappes de goémons noirs.

Sur l'îlot, on s'était attardé. Le soleil couchant s'éteignait lentement sur la mer avec une tristesse rêveuse. Des goélands traversaient l'espace, au dessus des flots, à larges coups d'ailes, gagnant quelque rocher pour la nuit. On était mouillé, fatigué ; on gravit silencieusement le chemin pierreux de la falaise. La terre paraissait singulièrement calme, après l'agitation de la mer, son murmure tumultueux et son grand balancement, dont le souvenir poursuivait.

On atteignit enfin la maison de campagne, le Goas Huella, où l'on n'était pas revenu depuis la mort tragique de Vautrier.

Ce saisissant souvenir frappa Frémat sur le seuil, tandis que Jean, ouvrant les volets, dont les gonds rouillés grinçaient, donnait de l'air aux pièces longtemps closes, qui sentaient le moisi. Du feu fut allumé pour achever de sécher les vêtements ; un dîner froid fut servi dans la salle à manger aux vieilles boiseries blanches. L'escalier craquait sous les pas ; les pièces, à peine meublées, étaient sonores. Les fleurs fanées des tapisseries, les lits de fer, les vieux fauteuils rappelaient les parties d'autrefois, avec mille détails oubliés qui semblaient ranimer le passé. Dans une des chambres traînaient de petits papiers à papillottes laissés par Blanche Bossan, et le matelas, où avait couché Vautrier, conservait le creux de son corps, maintenant dissous.

Le dîner fut rapide. Frémat était resté songeur et préoccupé. Jeanne, elle aussi, semblait soucieuse. Depuis deux jours, elle n'avait pas son expression habituelle, ses yeux étaient cernés et fébriles. Comme sa cousine, elle se disait un peu souffrante, parfois accablée d'une lassitude, une sorte de langueur pleine de tristesse, qui lui inspirait de la répugnance pour tout mouvement.

Elle n'avait pas voulu suivre Anna et Françoise, qui désirèrent revoir le jardin et se promenèrent, en se donnant le bras, dans les allées humides, où les filets parasites des fraisiers s'entrecroisaient.

Avec ses carrés de choux envahis de limaces, étouffés de mauvaises herbes, ses figuiers qui obscurcissaient le bas des allées, il leur parut triste, sous la tombée de la nuit, ce jardin abandonné, où l'infortuné Vautrier avait été si gai, ignorant sa mort prochaine. Comme on avait dansé là, à la musique chevrotante du ménestrier de campagne !

Mais Anna, l'esprit frappé du danger qu'on avait couru en mer, y revenait sans cesse. Elle dit, en baissant la voix :

– As tu remarqué combien ton mari a été étrange?... Non, plus j'y réfléchis, moins je comprends sa conduite... Vraiment on aurait cru qu'il voulait nous noyer... Mon père n'a rien dit; mais j'ai lu ce soupçon dans ses yeux... Je t'assure que ton mari me fait peur.

Françoise ne répondit pas, et toutes les deux continuèrent leur promenade lente dans le jardin assombri.

On entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait. Jeanne avait vu Frémat sortir sur la falaise : furtivement elle se dirigea du même côté. Il marchait près d'une pièce de seigle dont les épis barbus bruissaient faiblement. La nuit se répandait sur les côtes; la mer disparaissait dans les ténèbres, d'où montait son souffle puissant, comme une respiration géante. Elle battait à coups sourds le pied des falaises. Frémat entrevit une forme noire qui s'approchait.

– Est-ce vous. Jeanne?

– Oui, c'est moi... J'ai hâte de quitter ce pays. Il est bien temps que nous partions. Je n'avais pas voulu te dire, je n'étais pas sûre... Mais j'ai peur à présent que cela ne se voie... Il me semble que mes cousines me regardent d'une façon singulière... Bientôt je ne pourrai plus cacher... Maurice, je suis enceinte!

Elle était bouleversée. Tendrement il la rassura :

– Ne t'effraie pas, chérie. Dans trois jours nous partirons.

Elle eût voulu fuir avec lui dans son bateau tout de suite, au milieu de la nuit.

VIII

Malgré les craquements des vieilles boiseries et les galopades furtives des rats, rassurés par le silence, la nuit fut calme au Goas Huella, bercée par la voix de la mer. Françoise rêva qu'elle assistait, dans la cathédrale, à l'enterrement de Vautrier, puis elle se vit glissant dans le bateau sur une mer clapoteuse, entre des îlots bizarres, d'où des nuées d'oiseaux sombres s'envolaient, et à l'arrière de la barque, Demerre, aperçu là tout à coup, sans surprise, tenait la barre, promettant qu'on ne ferait point naufrage.

Elle se leva dès l'aube et descendit au jardin, sans bruit. Dans la maison aux volets clos, tout dormait encore, engourdi par la fraîcheur du matin. Elle parcourut les allées mouillées par une rosée grise déposée, en gouttes froides, sur les choux et les fraisiers des bordures. Ce jardin rabougri lui rappela celui de Mlle Ravel avec les senteurs amères de ses buis et l'odeur poivrée de ses menthes.

Contre les murs envahis de mousse, les lattes qui maintenaient les espaliers retombaient brisées et pourries. Des herbes perçaient le gravier des allées. Montant à la petite terrasse, au fond du jardin, sous les larges feuilles des figuiers, elle regardait le paysage. Les côtes se déroulaient désertes et nues, avec leurs landes, leurs rares champs de seigle et de blé noir. Des alouettes s'élevaient dans les airs, que les brumes du matin voilaient comme une gaze. Sous ces brumes transparentes, la mer se déployait au loin, très calme, avec un bruit rêveur et doux. Sur la crête du mur, des gueules de lion et des joubarbes, poussées dans les fentes, s'agitaient au souffle frais de la baie.

Françoise pensa à Demerre, avec lequel elle s'était accoudée là. Ce temps était déjà bien loin, reculé à l'horizon mélancolique des souvenirs. Ils ne se reverraient plus, Ils vieilliraient loin l'un de l'autre. Le temps, qui apaise tout, effacerait ses regrets, à lui. Peut-être il oublierait ; il se marierait peut être, et si sa pensée revenait vers elle quelquefois, il regarderait leur ancienne tendresse, leur émotion d'un moment, comme des amours de jeunesse, qui ont fait pleurer et plus tard font sourire.

Puis, par un contraste amer, elle songeait à Frémat, à ce que sa conduite avait eu d'étrange et de menaçant la veille, aux paroles de sa sœur. Et elle se prit à le soupçonner, elle aussi, d'avoir voulu les noyer. Elle sentait comme de sombres pressentiments, l'approche de quelque catastrophe. Le souvenir de sa conversation avec son père, de la ruine, de la situation désespérée qu'il lui avait fait entrevoir pour son mari, leur altercation ensuite, qui l'avait tant effrayée,

tout l'agitait et augmentait ses inquiétudes.

Quelles scènes nouvelles se préparaient ? Elle tremblait de voir éclater entre M. Lecoutre et son mari des altercations plus violentes. Quand Frémat s'abandonnait à sa colère, il était capable de tout. N'aurait elle pas dû accepter la séparation que son père lui conseillait ? Si elle ne pouvait plus espérer le bonheur, au moins elle désirait le calme. M. Lecoutre déclinait ; un jour, hélas ! il la quitterait, lui son seul appui ; alors, que deviendrait elle ?

Mais le grand calme de cette mer et de ces côtes, la douceur sereine de cette matinée de juillet l'apaisaient. Elle s'en remit à la Providence de conduire sa destinée ; une résignation mélancolique la gagnait. Vivre auprès de son père et de sa sœur, qui l'aimaient, n'était-ce pas un sort enviable encore, quand tant de malheureux étaient privés de tout ? Il fallait accepter sa part d'épreuves sans murmurer.

Comme elle rentrait, pensive, elle rencontra son mari auprès de la porte. Il sortait, lui dit il ; allait voir si son bateau était bien amarré à la petite jetée et prendre un bain.

– Si je suis en retard, ne m'attendez pas pour déjeuner.

Les volets claquaient contre les murs, la maison s'éveillait. Les yeux gonflés de sommeil, Anna mettait la nappe et tirait les couverts du buffet ; M. Lecoutre descendait en pantoufles ; et Jean, en espadrilles, ses manches relevées sur ses bras où étaient tatoués, en lignes bleues, un cœur et des drapeaux, remplissait des seaux à la pompe.

– Où est Jeanne ? demanda M. Lecoutre en s'asseyant à table devant sa tasse à café.

– Elle n'est pas encore levée, je crois. . . , répondit Anna. Il me semble que la voici qui descend.

Jeanne entra, les yeux toujours cernés, la figure un peu fatiguée. Elle portait une robe de chambre lâche et marchait mollement.

– Est-ce que tu es souffrante, toi aussi ? lui demanda paternellement M. Lecoutre.

– Non, mon oncle ; paresseuse, voilà tout.

– J'aime mieux ça. Tu n'as pas en effet mauvaise mine. . . Il me semble même que tu engraisse.

Elle rougit et sortit dans le jardin où elle cueillit des bouquets pour les vases du salon. Le soleil se levait, dissipant le brouillard ; il ferait une journée superbe, trop chaude seulement. Frémat rentra, il avait pris un bain, l'eau était excellente. C'était grande marée ; la mer se retirerait très bas, découvrant des bancs de rochers pleins de flaques d'eau dans les creux ; il ferait bon pêcher des crevettes. Il proposa d'en aller prendre. M. Lecoutre dit :

– Il y a des filets dans l'appentis. Va voir, Jean. . . Mes enfants, vous devriez profiter du beau temps et de la grande marée pour aller à la pêche. . . Je commence à être trop vieux pour courir longtemps les rochers, mais j'irai vous rejoindre.

Jean apporta les filets et raccommoda, avec son adresse d'ancien marin, au moyen d'un bout de ficelle enroulée solidement, un des manches qui s'était cassé.

– Eh bien ! partons-nous ? Demanda Frémat.

Anna dit :

– Je reste ; je n’aime pas la pêche. Et puis, avec du lait et des œufs, je veux faire un gâteau dont j’ai lu l’autre jour la recette dans un journal de mode. Vous verrez, ce sera très bon.

Françoise préférerait rester à la maison, elle aussi, ne se trouvant pas assez bien portante pour se fatiguer à parcourir les rochers sous le soleil ardent. Frémat fit un geste de dépit. Personne ne voulait le suivre à présent ! Il suffisait qu’il eût projeté un plaisir pour que les autres s’en dégoûtassent ! C’était ennuyeux, quand la mer était si basse, et qu’on eût pu prendre tant de crevettes !

M. Lecoutre dit :

– Mais allez toujours avec Jeanne ; Jean et moi nous vous rejoindrons dans une heure ou deux. Et alors Françoise pourra peut être venir aussi.

Jeanne fit la moue, elle parut hésiter ; Frémat la regarda d’une façon significative. Ses cousines et son oncle l’engageaient à l’accompagner : on savait qu’elle aimait la pêche aux crevettes. Elle se décida, et mettant son chapeau, elle partit avec son cousin. Ils prirent un sentier qui coupait les landes rases de la côte. Le sol brûlé, feutré d’herbes courtes, où poussaient de petites touffes d’ajoncs et de bruyères, étouffait le bruit de leurs pas. Sur ces sommets, le vent de la mer les baignait, tempérant la chaleur de ses ondes fraîches. Elle marchait devant lui. Son voile agité par la brise découvrait son cou sous ses cheveux noirs. Autour d’eux s’étendait un paysage plein de grand air, de côtes lointaines, de lumière et d’eau bleue.

Avant de descendre à la grève, ils s’arrêtèrent pour causer. La côte était déserte ; Ils n’avaient rencontré qu’un lapin effaré, dont ils avaient entrevu la croupe bondissante et la petite houppe de queue grise parmi les fougères. Ils se retournèrent, interrogèrent du regard le paysage autour d’eux : on ne pouvait les voir du Goas Huella. Jetant à terre leurs filets, ils s’assirent dans un creux raviné, entouré de broussailles qui répandaient un peu d’ombre.

– Que j’avais hâte de te voir seule ! dit Frémat en l’attirant contre lui. Que je suis pressé de t’avoir tout à moi ! Elle demanda d’un air rêveur :

– C’est là-bas Louannec ? Ne voit-on pas la côte où est mort Vautrier ?

Il eut un frisson.

– Laissons ce triste souvenir.

Elle reprit :

– Tu m’as fait peur pendant le voyage d’hier. J’ai cru que tu voulais nous noyer.

– Oh ! Je t’aurais sauvée. Pourquoi es-tu si triste ?

– C’est que j’ai des inquiétudes... Quand je suis rentrée, j’ai aperçu mes cousines qui causaient au jardin d’un air mystérieux. Peut-être était-ce de moi et ont-elles des soupçons... Mon oncle, tout à l’heure, m’a effrayée... Ah ! je ne vis plus... ce sont des craintes continuelles. J’aimerais mieux mourir que d’être toujours tourmentée ainsi.

Il s’efforça de la calmer. Pourquoi s’affecter de la sorte, puisque dans deux ou trois jours ils seraient libres enfin, et que cette mer, qui se déployait là-bas, les séparerait pour toujours de leurs ennuis présents ? Elle dit, en regardant l’horizon :

– Es-tu sûr qu'ils cesseront ? Nos peines ne finiront peut-être qu'avec notre vie.

Il la gronda d'entretenir des idées si noires, quand il l'aimait ! Qu'avait-elle à se montrer si découragée, au moment de partir ? Est-ce qu'elle regrettait d'être à lui ?

Au Goas Huella, Jean finissait de plumer un poulet acheté dans une ferme. M. Lecoutre était venu lui-même à la cuisine, doucement, voir ce que complotait Anna, qui, ses bras nus enfarinés, mit gaiement à la porte l'indiscret. Pour s'en consoler, pris d'une humeur de rangement, il emmena Jean au grenier ; il se souvenait d'y avoir ramassé autrefois des lignes de fond, qu'il voulait tendre le soir. On aurait du poisson frais le lendemain. Bientôt des voix étouffées et lointaines partirent du grenier, où ils remuaient des caisses, pour voir si les rats n'avaient pas grignoté leurs lignes.

– Ecoute-les, comme ils font du tapage ! dit Anna en souriant. Vont-ils soulever de la poussière ! Quand papa est pris de sa manie de rangement, il en a pour des heures, et il y a beaucoup plus de désordre après. . .

– Veux tu que je t'aide ? demanda Françoise.

– Non, merci, je n'ai pas besoin de toi. Tu n'es pas venue à la campagne pour te fatiguer, mais pour prendre l'air. Sors un peu, crois-moi ; fais une petite promenade par ce beau temps. Quand j'aurai fini ma besogne, j'irai te rejoindre. Allons, file : tu me gênes. Françoise s'avança sur la côte, sans but, au hasard, s'abritant sous l'ombre rose de son ombrelle, que le vent agitait. Les souffles intermittents de la baie balançaient les fougères grêles, ensoleillées, aux franges vertes, encore tendres. Parfois, parmi les serpolets, une touffe rase de bruyère faisait entendre sous ses bottines un froissement sec. Elle regardait sur la mer une voile qui paraissait immobile, à cette distance, et qui se perdait insensiblement derrière les îles, aussi lente dans sa marche, pour les regards, que l'aiguille d'une montre. Elle se demanda si ce n'était pas la barque de son mari qui s'éloignait. Il pourrait lui avoir pris fantaisie de faire une promenade sur ces eaux calmes.

A quelque distance de la falaise, elle suivait, sans bruit, le sentier des douaniers. Des vagues lentes, comme assoupies, se déplaçaient au pied des rochers avec ces sons graves et fuyants du vent dans les sapins. Tout à coup, au tournant du sentier, ses yeux tombèrent sur Jeanne dans les bras de son mari. Ils restèrent un instant tremblants, interdits, atterrés. Puis Jeanne, avec un cri étouffé, s'enfuit éperdue à travers les landes, dans la direction de la grève. Frémat s'approcha de sa femme, le regard violent. Elle s'écria :

– Ah ! c'est affreux ! Que vous m'avez trompée, je le méprise ; mais avoir perdu, déshonoré cette malheureuse !

Il répliqua :

– Et votre médecin ! . . .

Elle protesta :

– Je suis restée une honnête femme. Je méprise vos insultes lâches. . .

Il s'avança plus près, la mâchoire serrée, une lueur sinistre dans le regard. Très pâle, elle sentit qu'elle allait mourir. Elle se trouvait au bord de la falaise : il appuya une main frémissante sur son épaule, avec le désir violent de la saisir et de la précipiter, elle aussi, dans le vide. Mais l'image de Vautrier, se représentant

à sa pensée, avec sa face livide, mutilée et sanglante, le fit reculer. Il retira sa main pesante et s'éloigna sans dire un mot.

Où allait-il ? il ne le savait. Puis, il se dit qu'il fallait retrouver Jeanne, partir avec elle tout de suite, dans son bateau. A pas précipités, il se dirigea du côté où il l'avait vue fuir. Des ronces s'accrochaient à ses vêtements, déchiraient ses chairs, sans qu'il sentît leur morsure. Une exaltation violente bouleversait son cerveau. Il regarda autour de lui : les landes étaient vides. Les fougères de la falaise continuaient de frissonner au vent, la mer poursuivait le chant grave et calme de ses vagues. Il l'appela : « Jeanne ! Jeanne ! où êtes-vous ?... » Rien ne troubla le grand silence. Le son de sa voix altérée et anxieuse lui parut bizarre ; il eut peur. Si la malheureuse, dans son affolement, s'était donné la mort ! Elle était capable de s'être jetée dans la mer.

Il descendit en courant le sentier de la grève. Dans les dunes croissaient de hauts chardons gris et anguleux, autour desquels de petits papillons bleus, délicats et frêles, voletaient. Sur le sable fin et tiède, que çà et là perçait un gazon maigre, elle était étendue à plat ventre, les cheveux dénoués, la figure cachée dans les mains, son chapeau rejeté en arrière. Aux contractions saccadées des épaules on voyait qu'elle sanglotait. Un bruit sourd, étouffé, une plainte profonde s'échappait de ses lèvres. Il s'agenouilla près d'elle, dans le sable, et, la prenant doucement par l'épaule :

– Jeanne, ne pleure plus, c'est moi... Viens... Nous allons fuir... Elle ne bougea point : ses sanglots redoublèrent.

– Ma chérie, je t'en prie... Un peu de courage. Lève-toi. On pourrait venir... Tu me feras perdre la tête!... J'ai tant de chagrin!...

Il la soulevait ; elle obéit, et, la figure baignée de larmes, se releva. Elle lui dit :

– Laisse-moi, va-t-en. Je suis perdue, je ne veux plus revoir mon oncle ni mes cousines... J'ai honte... Mon Dieu que suis-je devenue?... Je veux mourir!...

– Mais je viens au contraire pour t'emmener : tu le sais, nous devons passer en Angleterre ; mon bateau est là, j'irai le prendre, nous partirons... Tu ne reverras plus ceux qui nous ont fait souffrir. Viens... Mais elle restait immobile, accablée.

– Je n'ai plus de courage. Là bas, dans un autre pays, ce sera la misère bien vite... Pourquoi lutter?... Mourons tous deux, veux-tu?...

– Jeanne!

– Oui, j'ai envie de mourir. Je suis lasse de la vie.

– Alors, je mourrai avec toi!

Elle dit :

– Viens... Ils s'éloignèrent des dunes qui bordaient de leur lisière gris pâle le pied des falaises, éboulées par endroits. Là haut, dans leurs trous creusés au milieu de la terre rougeâtre, les hirondelles se glissaient comme autrefois, fines et noires, avec de petits cris très gais. Ils descendirent la pente des galets, qui grinçèrent sous leurs pas. Exaltés, se tenant par la main, ils s'avancèrent sur la grève humide. Un bruit vague de bestioles invisibles venait des sables et des goémons pendant aux flancs des rochers découverts. Parfois, un crabe se dressait sur le gravier, avec une légère écume, et fuyait, d'une marche oblique

ou s'enfouissait dans le sol mou. La mer, repliée, montrait les vases de son lit et des bandes de sable terne et roux, au delà desquelles elle étendait son immensité sereine, sous le ciel profond, tous deux confondus au loin.

Ce grand calme les attirait ; cette nappe infinie serait leur suaire, les envelopperait ensemble de ses plis mouvants. Dans leur exaltation, ils se sentaient à peine marcher, le cerveau tumultueux, comme enivrés. Tout, autour d'eux, leur semblait vacillant et vague. . .

Ils se trouvèrent soudain auprès d'une pointe de rochers qui s'enfonçait dans la mer. Il l'aida à gravir les roches glissantes : ils allaient presque sans savoir ce qu'ils faisaient. De sourds ruissellements s'allongeaient sous eux dans les fentes. Ils s'arrêtèrent sur une roche plus grande, qui dominait les eaux vertes et profondes, soulevées par un courant qui mettait là comme un sillage. Avant de se jeter, sa faiblesse de femme ressaisit Jeanne, qui recula avec effroi.

Elle murmura, en frissonnant, comme si elle se fût parlé à elle même :

– J'ai peur !

– Eh bien ! revenons.

– Non. . . Adieu !. . . Que Dieu nous pardonne. . .

Et, égarée, fermant les yeux, elle se précipita. Il se fit une chute sourde dans les eaux profondes. Il s'élança après elle et, nageant, parvint à l'entourer de ses bras, au moment où elle reparaisait à la surface. Elle se cramponna à lui nerveusement, ruisselante, les yeux aveuglés, criant au secours. Mais sa bouche et ses oreilles s'emplirent, ses cris s'étouffèrent ; elle se sentit rouler avec lui dans l'immensité fluente et froide, qui les asphyxiait. Il cherchait à la sauver : de ses bras crispés, elle paralysait ses efforts. Tous deux disparurent au fond des eaux ; rien ne trahit plus à leur surface la lutte suprême qu'elles cachaient. Et la mer azurée étendait au loin sa sérénité grave ; ses flots s'affaissaient avec langueur et allongeaient sur le rivage leurs molles caresses, avec un bruit tendre de baisers. Là-bas, sorti de derrière un îlot, un bateau de pêcheurs labourait lentement de sa proue le champ mouvant de la grande plaine, près de cette agonie.

IX

Après son affreuse découverte, Françoise était rentrée au Goas Huella sans bruit et s'était réfugiée dans sa chambre pour y dérober son trouble. L'indignation l'avait d'abord dominée contre ce débauché qui avait perdu une jeune fille sans expérience, presque une sœur. Son crime lui paraissait une sorte d'inceste. Elle aussi lui sembla bien coupable, sa sœur d'adoption, d'être devenue la maîtresse de son mari, d'avoir souillé la famille qui l'avait recueillie orpheline. La malheureuse devait avoir de cruels remords, moins coupable que celui qui l'avait perdue. Quel avenir elle se préparait ! Françoise, elle aussi, avait été séduite, hélas ! par l'homme qui avait fait leur malheur à toutes les deux. Et en y réfléchissant, en considérant les conséquences, elle oubliait sa légitime indignation pour plaindre cette égarée et s'inquiéter de son sort.

Elle était résolue à cacher, si c'était possible, à son père et à sa sœur la honte de sa cousine. Généreusement, elle songeait déjà au moyen de dérober au monde son triste secret. Jeanne, dernièrement, avait manifesté le désir de partir ; à présent, Françoise en comprenait le motif. Comme elle regrettait de s'y être opposée.

Ce départ, bien qu'il ne pût réparer le malheur, pouvait du moins encore, avec quelques précautions, en atténuer les conséquences. Ce premier projet empêcherait de trouver bizarre l'éloignement de Jeanne. Françoise avait, en Angleterre, une parente maternelle, à laquelle elle avait envie de la confier. Quant à Frémat, il fallait qu'il partît, lui aussi, qu'il fût censé voyager et qu'il ne revînt plus. Amiable ou judiciaire, la séparation entre lui et sa femme serait désormais complète, irrévocable. Mais lui et Jeanne accepteraient ils ces arrangements ? Consentiraient-ils à se quitter ? Comment leur parler sans découvrir la vérité à la famille ? Bouleversée, elle essayait de prévoir les événements, sans se douter du drame dont était témoin, en ce moment, un angle désert de la grève.

En bas, dans la salle à manger, Anna se complaisait, avec une tranquillité lente, à mettre le couvert sur la nappe blanche. Au milieu de la zone chaude et poudroyante que le soleil versait par la fenêtre sur le plancher, Friquet, après avoir tourné sur lui-même pour choisir une position commode, s'était couché en boule et endormi en soupirant, les yeux enfouis sous ses longs poils. Tout couvert de poussière, satisfait de ses rangements, M. Lecoutre était descendu du grenier et sorti à la rencontre de Frémat. Dans la cuisine, Jean était resté à casser du bois ; parfois, il soulevait le couvercle fumant d'une casserole et agitait une cuiller avec gravité. Il avait mis bouillir de l'eau pour les crevettes que tout

à l'heure on apporterait. Anna l'appela au salon.

– Est-ce que Mme de Frémat est rentrée ? Il m'a semblé l'entendre monter à sa chambre.

– Oui, mademoiselle.

– Eh bien ! priez-la de descendre. . .

Voici bientôt midi. . . Je ne comprends pas que les autres ne soient pas encore revenus. . .

Elle consulta sa montre avec la préoccupation d'une ménagère qui craint que le rôti ne soit trop cuit. Puis machinalement, avec la serviette qu'elle portait, elle balaya des miettes de pain restées sur le buffet, comme une personne soigneuse, aimant l'ordre, qui ne peut rester les bras ballants ; et son oreille était attentive aux petits bruits de cuisson s'élevant de la cuisine, de crainte que quelque sauce en ébullition ne débordât dans les cendres.

Françoise descendit ; elle réussit à paraître câline.

– Les as-tu vus de loin ? lui demanda sa sœur.

– Non.

– Je les gronderai, dit Anna. . . Mais les voici enfin, j'entends la porte du jardin qu'on ouvre et des pas dans l'allée.

M. Lecoutre rentra : il ne les avait pas trouvés et pensait qu'ils étaient revenus par un autre chemin.

– Je croyais les voir ici. Où diable sont-ils restés ?

– Et il est midi, soupira Anna ; moi qui leur avais bien recommandé d'être ici pour onze heures et demie au plus tard ! Venez, mon père, allons les chercher. . . Viens-tu aussi, Françoise ?

Mais elle préféra rester à la maison. Elle pensa que sa vue troublerait davantage Jeanne et Frémat. Peut-être n'osaient-ils pas revenir ? Qu'allaient ils faire ? Elle n'était pas surprise qu'ils tardassent à rentrer, mais ne pouvait donner d'explication, même pour rassurer sa sœur, qui craignait un accident.

La plus grave appréhension de Françoise, c'était qu'ils ne se fussent enfuis tous deux. A la réflexion, ce parti lui parut le plus probable ; mais il fallait attendre qu'il fut certain avant de donner à son père des explications si pénibles.

M. Lecoutre et Anna parcoururent d'un pas rapide le sentier de la falaise, en interrogeant des yeux la côte. Ils descendirent sur le sable. Personne ! ce retard prolongé devenait réellement alarmant, la mer montait très vite dans certains creux ; Frémat était si imprudent ! Il avait pu se laisser entourer avec Jeanne sur quelque roche par la marée. Le père et la fille, plus soucieux à mesure que les heures s'écoulaient, se communiquaient leurs appréhensions. Mais n'était ce pas eux, là bas ces deux silhouettes, toutes petites, au bout de la grève ? Anna, la main au-dessus des yeux, dit qu'elle apercevait Frémat ; il se levait d'un rocher et marchait avec une singulière lenteur. Peut-être était-il blessé ?

– Hâtons nous, fit elle, c'est lui !. . .

Et, essouffée, elle s'efforça de suivre l'allure rapide de son père, dans le sable mouillé, où leurs pas alourdis enfonçaient. Elle s'accrochait au bras de M. Lecoutre. En s'approchant, ils reconnurent vite leur méprise ; ces silhouettes étaient deux douaniers, qui, le fusil en bandoulière, le manteau bleu sur l'épaule, traver-

saient lentement la grève, Ils les abordèrent, les questionnèrent ; les douaniers n'avaient rencontré personne.

M. Lecoutre et sa fille ôtaient découragés. Il lui dit :

– Viens par ici. Voilà une femme qui peut-être les a vus.

Il marchèrent au devant d'une pêcheuse, vieille femme courbée sous un lourd panier chargé de moules, qu'elle portait pendu au dessus des reins. Ses jambes nues, aussi hâlées que sa figure, étaient gonflées et rougies par l'eau salée. Déplaçant la corde coupante qui lui servait de bretelle, elle appuya un instant sa charge sur un rocher pour leur répondre.

– Un monsieur et une dame que vous cherchez ? Je les ai vus, il n'y a pas plus d'une heure, de ce côté-là.

Elle n'y avait pas fait attention, occupée de sa pêche. Ils allaient très vite, ils avaient traversé la grève auprès de cette pointe ; depuis, elle ne les avait pas revus.

Anna et son père accoururent du côté indiqué. Ils escaladèrent les rochers aigus, que de très petites coques grises, pointues, collées par plaques, rendaient rugueux en certains endroits. Les bancs de récifs enfonçaient dans la mer leur entassement aride, où le flot montant se brisait. Au delà s'étendaient les eaux vastes et mortes, comme un grand désert morne. Rien encore ! Arrondissant ses mains autour de ses lèvres, M. Lecoutre appela : seul, dans le silence frissonnant, le bruit sourd des vagues lui répondit.

Très impressionnés, abattus, le père et la fille se résignèrent à revenir sur leurs pas.

– Je crains qu'ils ne se soient noyés, murmura M. Lecoutre.

Anna se tut ; tous deux, silencieux, pleins d'appréhensions sinistres, regagnèrent péniblement le Goas Huella, avec le dernier espoir que Frémat et Jeanne y seraient peut-être revenus. Sur le seuil, Françoise les attendait. A leurs figures défaites elle comprit tout de suite qu'il y avait un malheur. Nerveuse, agitée, depuis la scène de la falaise, elle redoutait vaguement une catastrophe, dont l'incertitude même accroissait son anxiété.

– Puisqu'ils ne sont pas revenus, dit M. Lecoutre d'une voix émue et grave, il faut qu'ils se soient noyés.

« Ou qu'ils aient fui », se dit à elle-même Françoise, que cette pensée, si triste fût-elle, soulagea.

Quand ils lui eurent raconté leurs vaines recherches, elle objecta :

– Cependant, s'ils s'étaient noyés auprès de la pointe où la pêcheuse les a vus, elle les aurait entendus crier au secours. On ne se laisse pas surprendre par la mer sans appeler. . . Cette mort brusque et silencieuse serait inexplicable. . . . Et puis, si vous aviez bien regardé, vous auriez aperçu un des corps flottant : la mer, qui monte, l'eût rejeté.

Mais M. Lecoutre répliqua que les courants pouvaient les entraîner de l'autre côté de la baie. Quant aux cris de détresse, il était étrange en effet que cette femme, à moins qu'elle ne fût sourde, ne les eût pas entendus. Il est vrai que le bruit des vagues pouvait les avoir assourdis, et puis la distance. . .

Il soupira :

—Je n’ose plus espérer ! Quel événement ! Cette infortunée Jeanne, que j’aime comme une fille et qui nous aimait tant, qui se fût dévouée pour nous !... Mourir si jeune !... Et Frémat !... J’ai peut-être été dur pour lui. Malgré ses torts, sa mort me ferait beaucoup de chagrin. Nous ne nous serons pas du moins quittés fâchés... Et nous qui étions venus ici pour être tranquilles !... Non, je ne puis croire que nous ne les reverrons plus ; il y a peut être quelque autre empêchement à leur retour, ils ont pu être recueillis par quelque navire... , ils ont pu avoir la fantaisie de se promener en bateau...

Tout était possible avec un caractère fantasque comme celui de Frémat, M. Lecoutre allait descendre tout de suite au petit havre pour voir si la barque n’était plus là, et en même temps il enverrait des douaniers et des pêcheurs aux recherches sur tous les points de la côte. Il sortit sans permettre à ses filles de le suivre ni songer au dîner, que tout le monde oubliait au milieu des émotions poignantes. Seul Friquet, inquiet de l’agitation qu’il sentait dans la famille, semblait surpris qu’on ne mangeât point et alla rôder devant le foyer de la cuisine, où il finit par s’allonger avec de gros soupirs. Jean, consterné lui aussi, avait jeté précipitamment sa serviette pour suivre son maître.

Restées à la maison sur l’ordre de leur père, les deux sœurs, trop agitées pour demeurer assises, parcoururent les allées du jardin, dans une anxieuse attente. A tous moments elles montaient sur la terrasse, interrogeaient du regard les côtes, où le jour pâlisait. Elles virent des hommes qui descendaient vers la grève en discutant ; sans doute ils cherchaient les cadavres. Et elles reprenaient leur promenade inquiète, se parlant peu, absorbées par leurs idées sombres, baissant la voix comme dans une maison mortuaire, repassant sans cesse dans les mêmes endroits, devant les vieux espaliers aux lattes pourries, à côté d’une bêche brisée entre les figuiers et la cour. Tous ces menus détails venaient parfois distraire leurs pensées malgré elles et attirer leur attention comme par une attraction machinale. Les heures s’écoulaient, lentes et lourdes, dans cette attente. Le jour baissait peu à peu. Leur imagination était là-bas, sur les côtes ; elles se demandaient si l’on avait fait enfin la sinistre découverte, tandis que leurs pas parcouraient sans cesse les mêmes allées.

Vers dix heures, M. Lecoutre rentra enfin, harassé. Ses filles accoururent à lui, avec la muette et inquiète question de leurs regards.

Il dit, en s’asseyant péniblement dans un fauteuil : — Rien !

Vainement les douaniers avaient battu la côte, des bateaux parcouru la baie ; la mer n’avait pas encore rendu les cadavres, peut-être retenus au fond dans les herbes.

Cette nuit là, au Goas Huella, fut remplie d’anxiété. Dans le silence des ténèbres, le murmure de la mer prenait un accent lugubre et plaintif comme un chant funèbre psalmodié par des voix lointaines. Françoise ne put dormir. Une agitation tumultueuse battait ses tempes douloureusement.

Elle ne s’était pas déshabillée ; pour se calmer, elle se promena dans sa chambre en étouffant ses pas. Sa bougie répandait sur la tapisserie fanée et la glace déteinte par la moisissure une clarté vague, qui lui parut triste comme celle d’un cierge auprès d’un mort.

Par instants elle se penchait à la fenêtre et contemplait la plaine ondulante

et noire des flots, qui s'agitaient d'une façon bizarre sous la clarté trouble de la lune, semblable au fanal d'un vaisseau dans la brume. Elle craignait de découvrir les cadavres ballottés sur les croupes sombres et lentes de ces vagues qui se mouvaient, avec une rumeur profonde, dans l'immense étendue, comme une foule grouillante attendant en place de Grève l'heure de quelque exécution.

Au milieu des images de mort qui la hantaient, elle crut reconnaître à la crête d'une lame la pâleur livide d'une face humaine ; mais ce n'était qu'une plaque d'écume parmi des algues arrachées que la mer charriait.

Elle s'éloigna de ce spectacle nocturne : cette solitude mystérieuse l'effrayait. Elle se coucha et ferma les yeux, poursuivie par la voix de la mer qui lui rappelait les noyés.

Vers minuit, toujours en proie à cette insomnie fébrile, elle entendit un craquement de pas dans le corridor ; on frappa à la porte ; son cœur tressaillit ; tout de suite, elle pensa que c'était son mari ou Jeanne, qui s'étaient tenus cachés jusque-là et osaient enfin rentrer.

– Ouvre vite, dit la voix effarée d'Anna.

– Mon Dieu ! qu'y a-t-il encore ? s'écria Françoise en sautant à bas du lit.

Elle se hâta d'ouvrir. Elle demanda en baissant la voix :

– Est ce qu'ils sont retrouvés ?

Anna secoua la tête et alla se blottir en frissonnant au fond du lit. Elle avait eu peur de rester seule dans sa chambre, l'imagination frappée par des visions épouvantables, et elle était accourue se réfugier au près de sa sœur.

La journée du lendemain s'écoula dans les mêmes recherches et la même attente vaines. A six heures, M. Lecoutre était revenu boueux : on voyait qu'il avait parcouru des vases. Il se reposait depuis une demi-heure dans la salle à manger ; ses filles étaient dans l'un des chambres, quand elles entendirent un bruit de voix et, se penchant à une fenêtre, elles virent leur père qui s'éloignait rapidement avec un douanier, venu le chercher, sans doute.

Elles descendirent. Jean ne savait rien. Il avait seulement aperçu M. Lecoutre qui sortait. Anna eut envie de courir après lui ; le domestique la retint.

– Vous savez bien, Mademoiselle, que Monsieur ne veut pas être suivi par vous dans ses recherches. Il a peur que ça ne vous cause trop d'impression. . . Je reste ici. . . Monsieur m'a ordonné de ne pas vous laisser seules.

M. Lecoutre était descendu au havre de pêcheurs, en hâte, très impressionné par la nouvelle qu'il venait d'apprendre.

– On a trouvé un des corps, lui avait dit le douanier.

Auprès de la jetée, deux autres douaniers, dans un canot, l'attendaient. Mollement soulevée par les flots plombés et luisants, sous un jour gris, la péniche de la douane, où il monta, traversa la baie. De grands souffles de vent froid passaient, venant du large, sans obstacle, sur la surface des eaux. Ça et là des courants rayaient la mer de traces plus sombres. A gauche, la rade de Perros-Guirec balançait sa masse d'eau imposante, comme un grand lac entouré de collines. Quelques navires marchands étaient mouillés à l'entrée du port, auprès de la jetée du Lenquin, qui termine, de sa digue de pierres brunes, une butte de galets.

La péniche ramait vers la pointe du château qui forme un des côtés de la rade. Boisée vers le bas, cette pointe, en s'avançant dans la mer, devient aride et dépouillée, se hérissé de monticules, que coupent des roches grises, très accidentées. A leur pied s'étendent des landes-et des fougères, par endroits, s'ouvrent les anciens forts, depuis longtemps abandonnés.

Ce fut sous l'un de ces forts que le canot de la douane aborda. M. Lecoutre gravit des rochers, traversa l'ancienne batterie dont l'épaulement de pierre était recouvert de gazon. Au fond, contre le coteau, s'élevait une poudrière, massive et voûtée, sonore comme l'arche d'un pont, où se réfugiaient des moulons noirs. Conduit par deux douaniers, M. Lecoutre monta un sentier pierreux et atteignit une ferme. L'un des des douaniers ouvrit la barrière. On entra dans une cour où pourrissait une molle ecouche de fumier, qui répandait dans une mare son purin sombre, avec une forte odeur d'étable.

– c'est ici, dit le douanier en baissant la voix.

Il avait poussé la porte vermoulue d'une grange. Le corps de Jeanne était là, étendu sur une civière. La mort ne l'avait pas défigurée. La chevelure dénouée comme Ophélie, avec des brins d'algues collés dans les cheveux, les yeux mi clos, les lèvres entrouvertes, elle avait une expression égarée, mais adoucie par le grand calme de la mort : elle paraissait dormir. Un petit bruit ruisselant s'échappait, c'était l'eau qui dégoutait d'elle, sous la civière. Un grenier exhalait son odeur poussiéreuse de blé. On entrevoyait, au fond de la grange, des charrettes aux grosses roues empâtées de boue sèche. Nu tête, ses cheveux blancs au vent, M. Lecoutre, arrêté sur le seuil, s'absorba dans la contemplation douloureuse du cadavre de sa fille adoptive.

Un bruit de voix derrière lui le fit retourner. Dans la cour de la ferme deux hommes causaient avec les douaniers, dont l'un s'approchant de M. Lecoutre, murmura :

– On vient de trouver l'autre corps. Si vous voulez venir le reconnaître, Monsieur ?

La tête basse, vieilli, poursuivant sa tâche cruelle, le père de Françoise parcourut des sentiers sur la côte, des chemins de fermes, sous le jour pâissant. Quand il arriva auprès de la grève de Trestrignel, il faisait presque nuit. Un des douaniers avait pris à la ferme un fanal qu'il alluma. A peu de distance de la grève, on avait porté le cadavre de Frémat dans une de ces logettes de pierres sèches, qui servent de guérites et de corps de garde. Il était allongé sur une litière d'algues appelées *flèches* dans le pays. La lumière rouge du fanal baigna sa tête livide. M. Lecoutre le reconnut. Les cheveux collés, les lèvres violettes, il conservait dans la mort des traits contractés et une expression sombre, à de mi couvert d'un manteau de douanier, comme un soldat tué sur le champ de bataille.

Une heure plus tard, les deux cadavres, enveloppés de draps, étaient réunis et étendus dans la péniche qui, silencieusement, traversa de nouveau la rade assombrie. Un des douaniers, à la proue, portait la lanterne qui projetait son obscure clarté sur, les linceuls livides dont l'un des coins traînait dans la mer. Le retour fut sinistre. Les côtes se noyaient de bruine. Les rames plongeaient dans l'eau noire avec un bruit sourd ; le craquement des tolets ressemblait à

un gémissement qu'accompagnait de ses plaintes fuyantes le clapotis des flots le long des bordages. On passa auprès de la coque vague d'un chasse marée à l'ancre. Au fond, le port de Perros Guirec et la jetée du Lenquin avaient disparu dans l'obscurité, qui s'étendait comme un crêpe funèbre.

Enfin on aborda la côte de Trélévern; la lanterne promena son carré de lumière sur le sable. On était trop peu nombreux pour porter les deux cadavres par le chemin escarpé. Un douanier alla chercher une charrette de ferme, où ils furent allongés côte à côte, sur la paille, que l'eau, découlant d'eux, trempa. Et la charrette cahotante, attelée d'un cheval maigre, se dirigea lentement vers le Goas Huella, par le chemin ténébreux, à la lueur du fanal, entre les talus d'ajoncs que le vent agitaient.

A la maison, les deux sœurs attendaient anxieusement le retour de leur père. Elles avaient appris qu'il s'était embarqué dans le canot de la douane. Comme il s'attardait! Fallait-il craindre un nouveau malheur? Retirées dans leur chambre, elles prêtaient l'oreille au moindre bruit. A la nuit tombante, la plainte vague des arbres leur parut poignante au milieu du silence. Dix fois elles avaient envoyé Jean sur la côte, voir si leur père ne rentrait pas. Françoise voulait courir à sa rencontre, elle avait mis son chapeau et pressait sa sœur de la suivre.

– Onze heures bientôt, et il ne revient pas! gémit Anna. Il aura trouvé les corps... Car il n'y a plus de doute possible, maintenant : ils sont noyés...

– Peut-être... , dit Françoise, qui avait ses raisons pour douter et conservait quelque espoir.

Elle avait envie de tout raconter à sa sœur, quand Anna, un doigt sur ses lèvres :

– Ecoute, cette fois ce n'est pas le bruit du vent...

Vivement les deux sœurs ouvrirent la fenêtre et s'y penchèrent. Friquet, réveillé en sursaut, poussa des aboiements plaintifs. Du chemin déboucha la sinistre charrette. A la lumière trouble du fanal, avec horreur, elles aperçurent les formes raides des corps sous leurs linceuls, que le vent faisait flotter, découvrant la paille humide où ils gisaient. Du pied des falaises montait le bruit sourd de la mer : on eût dit qu'elle prenait une voix plus grave, auprès de ces cadavres qu'elle avait faits.

FIN